L'INDUSTRIE A TÉTOUAN

Généralités.

§ 1. — Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, d'étudier aussi complètement que possible l'industrie des Tétouanais.

Nous nous bornerons, pour l'instant, à la partie purement technique de la question. Il nous semble en effet préférable de négliger d'abord les données relatives à l'importance actuelle de cette industrie, à celle qu'elle peut avoir eue jadis, au chiffre d'affaires qu'elle peut représenter, pour joindre plus tard ces considérations et d'autres de même nature au chapitre où nous traiterons de *la situation économique de Tétouan en général*.

§ 2. — *Divisions de l'industrie des Tétouanais*. — On peut, tout d'abord, établir deux grandes divisions dans le sujet qui nous occupe et considérer tout ce qui a trait à l'industrie à Tétouan comme susceptible d'être envisagé tour à tour de la façon suivante :

Une première espèce d'industrie, que nous appellerons l'*industrie domestique*, s'exerce sur une petite échelle dans l'intérieur des familles ; elle a pour objet la fabrication, la production de ces mille objets d'un usage courant, purement familial, qui sont utilisés sur place dans la maison même où ils ont pris naissance, ou qui seront tout au plus donnés à des familles amies de la ville ou d'ailleurs, ou bien encore serviront à des échanges, mais qui ne seront

livrés à la vente que dans des cas purement exceptionnels et qui ne donneront jamais lieu à un trafic régulier. Telle serait, par exemple, la fabrication des essences de rose, de géranium, de jasmin, de l'eau de fleurs d'oranger, etc. Nous laisserons complètement de côté ce genre d'industrie, car il nous semble plus rationnel de l'envisager comme une des manifestations de la vie intime des Tétouanais, et, par suite, nous préférons en parler en même temps que de leurs mœurs et coutumes.

La seconde espèce d'industrie se trouve définie déjà par suite de l'exclusion que nous venons de faire de l'industrie domestique ; elle comprend tout ce qui se rapporte à la fabrication d'objets quelconques destinés à la vente et susceptibles de servir de base au négoce. Dans le nombre il est encore bon nombre d'objets qui sont le produit de l'industrie privée, familiale, en ce sens qu'ils sont fabriqués sur une petite échelle dans l'intérieur des maisons ; chez des particuliers, souvent par des femmes, telles, par exemple, les broderies. Mais la destination qu'ils reçoivent les exclut du domaine de l'industrie domestique proprement dite et les fait rentrer dans la catégorie qui nous occupe.

D'autres de ces objets sont fabriqués dans des locaux spéciaux, occupés par un seul ouvrier, patron et marchand tout en même temps, d'autres dans de véritables ateliers où le personnel est plus ou moins nombreux. Nous donnerons d'ailleurs ci-après quelques indications générales à ce sujet, et, plus tard, quand l'occasion s'en présentera, tous les détails complémentaires indispensables.

Ces deux divisions primordiales établies, — industrie domestique, que nous négligerons provisoirement, — industrie proprement dite, — que nous allons traiter exclusivement pour l'instant, — on peut facilement encore établir un certain nombre d'autres subdivisions propres à faciliter l'étude raisonnée et bien ordonnée du sujet.

On peut, par exemple, classer les industries suivant leur nature, suivant leurs affinités : on pourrait aussi les classer suivant leur importance. Mais l'une et l'autre de ces méthodes aurait l'inconvénient de conduire à traiter paralèlement des questions d'intérêt très différent. Il est clair, par exemple, que l'industrie des tanneurs, l'une des plus importantes, à Tétouan, celle de la cordonnerie, très importante aussi, ne peut se mettre sur le même rang, — au point de vue de l'intérêt qu'elle présente et des opérations commerciales auxquelles elle peut donner lieu, — que l'industrie de la reliure, à peine existante dans la ville, bien que toutes doivent se ranger sous la même rubrique, celle de l'industrie des cuirs, si l'on s'en tient à la nature des matières premières indispensables mises en œuvre.

De même, si nous envisagions seulement les industries diverses au point de vue de leur importance, nous arriverions à faire des classements des plus arbitraires, à rapprocher, par exemple, l'étude de la tannerie de celle de la poterie et de la céramique, de l'industrie des nattes de jonc ou des armes, tandis que d'autres industries parentes de chacune de celles que nous venons d'énumérer, mais de moindre intérêt au point de vue de leur activité, se trouveraient rejetées dans des groupes différents.

Nous laisserons donc de côté toute intention de classement rigoureux, nous bornant à adopter simplement une méthode, un peu arbitraire, il est vrai, mais qui nous semble plus commode, plus susceptible de faire la pleine lumière dans l'esprit du lecteur et de jeter le plus grand jour sur la question, sans nous préoccuper de savoir si elle est absolument conforme avec les vues théoriques. Nous rejetterons à la fin de notre étude, pour les rapprocher sous la même rubrique, celle *des petits métiers et petites industries*, toutes les industries d'importance minime ; et nous grouperons d'autre part toutes les industries d'importance au moins relative, — car il est bien évident qu'il n'y a pas à Tétouan

de grande industrie au sens où l'on comprendrait ce mot en Europe, — et nous répartirons ce grand groupe en un certain nombre d'autres secondaires. Nous prendrons alors, pour bases de la division, les affinités que présentent ensemble les industries au point de vue des matières premières mises en œuvre. Il est clair que, jusque dans les dernières subdivisions à établir, l'arbitraire s'imposera plus ou moins, dans certaine mesure ; nous ne pourrons, par exemple, séparer la *céramique-mosaïque*, — qui, logiquement, semblerait devoir se rapporter au groupe des industries du bâtiment, — de la poterie, de la fabrication des marmites et des poêlons à cuire, puisque les mêmes individus, les mêmes ouvriers, sont à la fois et toujours potiers et fabricants des céramiques destinées à la confection des mosaïques.

Nous aboutirons, en définitive, au classement suivant :

1° *L'industrie des cuirs*. — Tannerie. — Cordonnerie.

2° *Industrie des terres cuites*. — Poterie. — Céramique et mosaïque. — Briqueterie.

3° *Industries du métal*. — Armurerie. — Forge-maréchalerie. — Chaudronnerie. — Bijouterie-orfèvrerie. — Fonderie. — Ferblanterie, etc.

4° *Industries du bois*. — Menuisiers. — Charpentiers. — Scieurs de long. — Ébénistes. — Sculpteurs sur bois.

5° *Industries du bâtiment*. — Chaufourniers. — Tailleurs de pierre et carriers. — Maçons. — Sculpteurs sur plâtre. — Marbriers et mosaïstes.

6° *Peinture et vitrerie*.

7° *Industries du vêtement*. — Tisserands. — Fileuses de laine. — Passementerie. — Tailleurs. — Teinturiers. — Broderie sur étoffe ou sur cuir.

8° *Sparterie, vannerie, corderie, industrie du jonc*.

9° *Industries de l'alimentation*. — Meunerie. — Boulangerie. — Pâtissiers-confiseurs. — Gargotiers. — Limonadiers.

10° *Industries de la mer*. — La pêche. — La navigation. — Les constructions navales.

11° *Petits métiers, petites industries*. — Relieurs. — Fabricants de fourreaux. — Sellerie, bâterie. — Graveurs et guillocheurs sur métaux. — Fabricants de tamis. — Tourneurs. — Chapeliers. — Fabricants de sandales. — Ravaudeurs. — Industrie de la soie. — Puisatiers. — Fabrication de la poudre, du tabac, du kif à fumer. — Bracelets, bimbelotterie. — Bougies, cires, savons, etc., etc.

§ 3. — *Groupement des industries à Tétouan*. — A Tétouan les industries sont assez bien groupées et réparties de façon assez nette suivant les divers quartiers, du moins certaines industries principales [1].

Les tanneries sont presque toutes auprès de *Bâb El-Meqâbeur* ; une seule se trouve hors de ce quartier, entre *Eloutiya Ettrankat* et *Bâb Ettout*.

1. Il est vraisemblable qu'elles ont dû l'être mieux encore autrefois ; mais il y a aujourd'hui une tendance manifeste à la dispersion, quoique peu accentuée encore et dont les causes ne sont pas très nettes. Sans doute l'ouverture de nouvelles voies de communication par les Espagnols en 1860, la sortie plus ou moins effectuée des Juifs du mellah, ou du moins d'un grand nombre de Juifs, l'installation en ville de commerçants étrangers, Européens notamment, ont pu créer des centres d'attraction distincts qui ont peu à peu provoqué certains industriels ou ouvriers à transporter leurs ateliers plus à proximité de ces centres, en s'éloignant de leurs confrères. Il faut y joindre aussi, sans doute, l'affaiblissement des anciens liens des corporations, cause de l'infiltration des idées et des besoins nouveaux et en général de toutes les modifications qui se sont lentement introduites et qui continuent à se produire dans la société indigène au contact de la vie européenne et des relations avec l'Europe. — Quant au groupement plus dense, plus accusé des anciens corps de métiers, il est bien mis en évidence par le fait que certains quartiers, — *Eç-Ceyyar'in* (les bijoutiers), par exemple, — ne comptent plus un seul des industriels dont ils portent le nom ; que d'autres, — comme *El-Ha'ççârîn* (les tisseurs de nattes de jonc), par exemple, — n'en sont plus, loin de là, le séjour exclusif.

Les fabricants de nattes, quoique plus disséminés, se rencontrent en assez grand nombre entre *Sèqia Foûqiya* et *H'aoumat Elh'aççârîn*.

Les forgerons, les chaudronniers, au Nord du Mechouar, dans les portions de rue auxquelles ils donnent leur nom (*H'aoumat Elhaddâdîn*).

Les fabricants de tamis et d'accessoires pour les tisserands au bout de *Zanqat Elo'youn*, à l'endroit où cette rue vient rencontrer les H'addadin.

Les bijoutiers étaient autrefois groupés au quartier qui leur devait son nom, *H'aoumel Ecceyyar'in*. Ils furent dispersés, ou bien se dispersèrent, lors de l'occupation espagnole; actuellement la plupart se trouvent au *Mellâh'*, dans la grande rue d'entrée.

Les savetiers, ravaudeurs, sont presque tous dans la rue dite *El'l'arrâfîn*.

Les cordonniers au quartier dit *Elblar'jiya*.

Les fabricants de bâts au haut de *Seqia Foûqiya*.

Les armuriers, damasquineurs, nielleurs, fabricants de crossés, autour du *Feddân*.

Les cordiers près du Feddan, dans la rue dite *El-meçalla*.

Les potiers, céramistes, près de *Bab Ennouadeur*, en dehors des murs, le long de la route de Tanger, au pied du Djebel Darsa.

Les briqueteries le long de l'oued Tétouan, au lieu dit *Ela'doua* ou lieu dit *Elmch'annech*.

Les ferblantiers sont surtout aux alentours de *Souq Elh'oût* et au Mellah, dans la rue d'entrée.

Les tisserands sont plus disséminés; cependant il y en a plusieurs du côté de Bab El'oqla, dans la rue qui conduit à *Essouiqa*.

Les passementiers entre *Elmeçdaa*, *Elr'arsa Elfoûqiya* et *Elblar'jiya*.

Les teinturiers à *Elr'arsa Elfoûqiya* surtout.

Les tailleurs au centre de la ville, entre le *Mechouar* et *Jema' Elkbîr*.

Les fours à chaux sont disséminés sur les pentes du Djebel Darsa surtout, quoi qu'il y en ait quelques autres sur l'autre côté de la vallée.

Les moulins sont au bas des remparts, sur le front Sud de ceux-ci.

Les gargotiers, les fabricants de sucrerie aux alentours de *Soûq Elh'oût*, d'*Elr'arsa*, de *Zanqat Elmoqaddem* et d'*Elmedaa*.

§ 4. — *Répartition des industries à Télouan*. — La plupart des industries et des métiers sont aux mains des indigènes musulmans. Ainsi :

Presque toute l'industrie des cuirs, ou mieux, l'industrie des cuirs presque sans exception.

Celle de la poterie, céramique-mosaïque, briqueterie ; celle du métal, sauf la bijouterie et la ferblanterie.

Les industries du vêtement, sauf celle de la passementerie qui ne lui est pas exclusive, non plus que la teinturerie et la broderie.

Les industries du bois en majeure partie.

Celles du bâtiment, la peinture.

La sparterie, corderie, vannerie.

Les industries de l'alimentation presque exclusivement.

Celles de la mer.

Presque tous les petits métiers.

Les Juifs, cependant, participent aussi à l'industrie, mais dans une bien moindre mesure. On trouve parmi eux : de meilleurs graveurs sur métaux, des bijoutiers, des orfèvres, des ferblantiers, fondeurs de cuivre ; — quelques tailleurs, teinturiers, brodeurs sur cuir, quelques menuisiers, des peintres-vitriers, des couturières, quelques tenanciers de fours banaux, des fabricants de bâts, des ravaudeurs, passementiers, un fabricant de peignes en

bois, enfin ils s'emploient encore à l'industrie de la fonte de la cire. La spécialisation de leurs emplois les localise naturellement en un petit nombre de quartiers: ils ne sortent guère du Mellah, des Tarrafîn, des abords de Soûq Elh'oût, de Seqia Elfoûqiya, des Ceyyâr'în (passementiers). Beaucoup se livrent en outre à des travaux manuels, sont âniers, portefaix ou porteurs d'eau.

Le rôle joué dans l'industrie par les Européens est moindre encore, cela va sans dire. On trouve un ou deux cordonniers, un ou deux boulangers, une couturière, quelques marins pêcheurs, un constructeur de barques, un patron d'usine à crin végétal: enfin un établissement pour la fonte et l'épuration de la cire appartient à un Français de Tanger, qui le fait diriger par des Juifs de Tétouan.

Il est à remarquer que, parmi les ouvriers ou industriels il peut y avoir des soldats; ceux-ci sont obligés quelquefois d'avoir recours, en effet, à leur travail personnel, pour vivre, à cause de l'insuffisance et de l'irrégularité de la solde; ou mieux encore serait-il de dire que cela leur arrive souvent. Ainsi il y avait plusieurs muletiers, des savetiers, un patron de four à chaux parmi ces soldats il y a quelque temps.

A). — L'INDUSTRIE DES CUIRS

L'industrie des cuirs, à Tétouan, comprend, comme nous l'indiquions ci-dessus:

1° *La tannerie et la teinture des cuirs;*

2° *La fabrication des chaussures indigènes dites* « *bolr'a* » (plur. *blâr'i*);

3° *La fabrication des sacs, sacoches, ceintures* et autres objets de cuir plus ou moins ornés.

Cette dernière branche de l'industrie des cuirs se rapproche (mais sans se confondre avec elle, cependant) de la broderie sur cuir proprement dite, c'est-à-dire de la broderie effectuée au moyen de fils de soie colorée, d'or ou d'argent. Nous ne traiterons pas ici cependant de cette dernière spécialité, car c'est un métier absolument à part, où le cuir n'intervient que pour une partie seulement comme matière première et n'est même souvent pas directement mis en œuvre par l'ouvrier brodeur.

I. — *La tannerie et la teinture des cuirs* [1].

L'industrie de la tannerie et teinture des cuirs comprend deux branches bien distinctes, ayant chacune son personnel à part et ses établissements séparés.

1° *La tannerie des peaux de chèvre ou de moulon.*

2° *La tannerie des peaux de bœuf.*

La peau de chèvre tannée, préparée, *le chagrin,* s'appelle à Tétouan *maa'zî* [2] d'une façon générale, et *djeld ziyouânî* [3]

1. Le terme employé pour traduire « tannerie » dans le sens de l'industrie est « *tedbîr'* » (تدبيغ); « tanneur », *debbâr'* pluriel *debbar'in* ou *debbâr'a* (دبّاغ plur. دبّاغين ou دبّاغة); une « tannerie », établissement où l'on tanne, *dâr eddebâr'* ou *dâr ettedbîr'* (دار الدباغ ou دار التدبيغ); le quartier des tanneurs s'appelle *Eddebbâr'în* (الدباغين) c'est-à-dire « les tanneurs ».

2. معزي, du mot معز *maa'z*, chèvre.

3. جلد زيواني. Le mot *zyouâni* زيواني est un adjectif signifiant *jaune*

quand elle est teinte en jaune, ce qui est le plus ordinaire.

La peau de mouton préparée, teinte ou non (basane) s'appelle *bel'âna* [1].

La peau de bœuf une fois tannée prend le nom de *na'al* [2].

Si la tannerie du cuir de bœuf, d'une part, et celle des peaux de mouton et de chèvre, de l'autre, constituent deux branches absolument séparées de l'industrie, de même les procédés nécessités par la préparation du chagrin et de la basane diffèrent sensiblement. Mais l'un et l'autre de ces deux articles se préparent dans les mêmes locaux et par les soins du même personnel ouvrier [3].

Les multiples opérations nécessaires à la préparation du chagrin et de la basane en usage à Tétouan fait de cette préparation quelque chose de mixte entre la tannerie proprement dite, la corroierie et même la mégisserie, car elle emprunte à chacune de ces industries quelques-uns de ces procédés suivant les cas.

clair, jaune citrin, dans le langage de Tétouanais. Il peut s'appliquer à toute autre chose qu'au cuir.

1. بطانة. De la racine بطن *bt'n*; on l'appelle ainsi parce que cette peau de mouton sert notamment à faire les doublures, ce qui se trouve dans l'intérieur (*bat'en*, بَطْن) de certains objets en cuir.

2. نعل. Parce que c'est avec cette peau que l'on fait les semelles, appelées aussi نعل, *naa'l*.

3. Les procédés de tannage des cuirs de chèvre et de mouton nous ont été donnés par un Tétouanais, qui avait travaillé longtemps dans la partie. D'autres informateurs du pays nous avaient exposé déjà ce qu'il en était, mais de façon plus succincte.

§ 1. — *Préparation du chagrin*[1]. — Les peaux de chèvre nécessaires à la fabrication du chagrin sont achetées à Tétouan, par les maîtres tanneurs eux-mêmes, aux montagnards, en première main : ou, en seconde main, aux revendeurs établis en ville et qui les ont eux-mêmes achetées et emmagasinées. — Elles proviennent, pour une partie, des montagnes avoisinant la ville, où les chèvres abondent : pour une partie de l'abattoir ; pour une partie, enfin, de l'intérieur, des districts montagneux limitrophes ou de ceux, plus éloignés, que traversent les routes de Fez, de Tanger et d'Elqçar Elkebìr ainsi que celles de Chechaouen et du Rifi, enfin la province du R'arb en fait aussi quelques envois. Ces peaux donnent lieu à un petit trafic, assez important, dont nous aurons l'occasion de reparler en traitant du commerce de Tétouan. Ce sont donc, en résumé, des *peaux vertes*, des *peaux salées* et des *peaux sèches* que reçoivent les tanneurs de Tétouan.

La valeur des peaux de chèvre va de 3 à 4 pesetas approximativement, mais s'il s'agit de peaux de grande taille, d'excellente qualité, avec beau poil, elle peut atteindre 9 et même 10 pesetas. A Tanger, les peaux salées pour l'exportation valent, rendues à bord, de 210 à 250 francs le quintal de cent kilogrammes. Sur le marché intérieur elles valent fraîches de 3 pesetas 50 à 4 pesetas.

La série des opérations nécessaires à la préparation du chagrin est la suivante :

En premier lieu s'il s'agit de peaux fraîches qui ne seront pas travaillées de suite, cas fréquent, on procède au salage, les peaux sont exposées au soleil, sans être éventrées, mais

1. Le nom de *maroquin chagriné* conviendrait peut-être mieux au produit dont il s'agit que celui de chagrin, le chagrin véritable ayant une autre origine et étant préparé (avec des peaux de mulet, âne ou cheval) suivant des procédés différents et en d'autres pays.

retournées, le poil au dedans et fortement saupoudrées de sel sur la face fraîche, au dehors, c'est-à-dire sur la chair. On les laisse ainsi le temps nécessaire pour qu'elles sèchent complètement, plusieurs jours en tous cas, en ayant soin de les rentrer la nuit pour les mettre à l'abri du serein et de l'humidité, et l'on renouvelle la quantité de sel dont les peaux sont saupoudrées plusieurs fois, au fur et à mesure que cette substance fond au contact de la peau fraîche et s'incorpore à celle-ci par imbibition. Mais c'est là un travail préliminaire qui ne fait pas à proprement parler partie de la tannerie ; car les négociants en peaux sont obligés de l'effectuer, naturellement, pour conserver les peaux fraîches qu'ils achètent avant de les emmagasiner. De plus les peaux, une fois sèches, ne sont pas nécessairement livrées à la tannerie de suite, ni à Tétouan même. Beaucoup sont expédiées en Europe. Comme certains négociants en peaux disposent de locaux très restreints, ils étalent très souvent les peaux à sécher simplement dans la rue.

Le sel vaut de 2 pesetas à 2 pesetas 50 le *moudd* (environ 60 litres).

Le tannage proprement dit commence ensuite.

1° Les peaux sont mises à tremper dans l'eau pendant une douzaine d'heures, au moins, en tous cas dans de grandes fosses creusées dans le roc, tout à fait au pied du Djebel Darsa, au bas de la grande côte qui conduit à la qaçba.

Ces fosses sont dites *bèrka* ou *bârka*[1]. Leurs dimensions n'ont rien d'absolu ; cependant, en général, elles mesurent 1 mètre et 2 mètres sur 1 mètre à 1^{m},25 de profondeur.

1. بارکة. Ce mot sert aussi, dans d'autres pays, à désigner une mare, un étang.

L'opération du *trempage* s'appelle, dans le langage technique des ouvriers arabes du pays, *tenqia'* [1]. Elle dure plus ou moins longtemps suivant l'état des peaux, celles-ci, quand elles sont salées, ayant naturellement besoin de demeurer beaucoup plus longtemps en contact avec l'eau.

2° On foule ensuite aux pieds les peaux détrempées, assouplies, dans les mêmes fosses, sous une certaine épaisseur d'eau.

On donne en arabe à ce foulage le nom de *teka'ib* [2]. Il correspond à peu près au *foulage* et au *craminage* de la tannerie européenne.

3° On procède ensuite au *débourrage* ou *raclage* des poils. Chaque peau est fichée par une extrémité sur un pieu placé debout, haut de 1m,20 à 1m,30 ; l'ouvrier, saisissant de sa main gauche l'autre extrémité de la peau, la tend fortement et la racle au moyen d'un couteau, ou mieux d'une lame de fer non tranchante, appelée *h'adida* [3] et qu'il manœuvre de la main droite.

Les poils qui proviennent du raclage sont rassemblés, séchés et mis en vente.

4° Les peaux sont ensuite soumises à l'opération du *chau-*

1. تنقيع ; de *naqaa'*, نقع, détremper, tremper, macérer.

2. تكعيب ; de كعبة *kaa'ba,* cheville du pied et par extension pied, probablement, dans l'esprit de ceux qui adoptèrent les premiers cette expression.

3. حديدة. Ce même terme est aussi employé souvent généralement pour désigner, à Tétouan, toute espèce de couteau. Du mot, حديد *h'adîd,* fer. — Celui dont il s'agit ici correspond au *couteau rond* des tanneurs européens.

lage. On les dépose à cet effet dans de grandes fosses analogues à celles qui servent au détrempage et au foulage. La chaux qui remplit ces fosses est de la chaux depuis longtemps éteinte ; les peaux y demeurent environ deux mois en hiver[1].

On dépose ensuite les peaux dans des fosses absolument pareilles, mais pleines de chaux récemment éteinte (depuis une douzaine d'heures environ) et dont l'action est plus vive. Elles y restent environ vingt à trente jours en hiver[2].

Notons d'ailleurs que la rapidité avec laquelle s'exécutent toutes les opérations faisant partie du tannage dépend essentiellement des conditions atmosphériques. Elles se font beaucoup plus rapidement quand le temps est chaud que quand le temps est froid, et, en été, d'une façon générale, elles demeurent deux fois moins de temps qu'en hiver.

L'opération du chaulage des peaux s'appelle en arabe *nezoûl*[3].

La fosse qui contient la chaux depuis longtemps éteinte

1. Le passage à la chaux qui a déjà servi est ce que l'on appelle le *plain faible* en technique de tannerie en Europe.

2. C'est ce que l'on appelle le *plain fort* ou *plain neuf* en terme de tannerie en Europe.

3. نزول. Ce mot est, à proprement parler, le nom verbal du verbe *nazala* نزل qui veut dire descendre. L'emploi de nezoûl est donc une abréviation pour *nezoûl feljîr*, نزول في الجير, descente dans la chaux.

Le terme technique correspondant chez les tanneurs européens est *travail à la chaux, plainage, plamage* ou *pelanage*. — Dans la tannerie européenne le plainage se fait avant le débourrage puisqu'il a précisément pour but de rendre celui-ci faisable. Cependant, dans le cas qui nous occupe, l'ordre dans lequel se font les opérations du débourrage et du plainage est bien tel que nous l'indiquons. S'il y avait erreur elle proviendrait de nos informateurs ; mais nous ne le pensons pas.

s'appelle *mejièr*[1], et celle qui contient la chaux récemment éteinte s'appelle *merdma*[2].

Mettre les peaux dans la chaux se dit *nezzel*[3] ; les en sortir c'est ce que l'on appelle le *tah'ouîf*[4]. On dit : *Elyoûm flân th'aouof*[5], aujourd'hui un tel sort les peaux de la chaux.

La chaux vaut à Tétouan environ de 3 à 5 pesetas les 100 kilogrammes.

5° Après le chaulage on procède au *dégorgeage* au moyen d'un nouveau lavage à l'eau prolongé et d'un nouveau foulage. C'est ce que l'on appelle en arabe le *rekîl*[6] : fouler une peau en cet état et à ce degré de préparation, se dit *rekkel*[7] ; et la peau que l'on foule ou celle que l'on a foulée se dit *djeld merkoûl*[8]. La fosse dans laquelle on dépose les

1. مجيار ; du mot *jir*, جير qui veut dire chaux.

2. مرْدمة ; de la racine *rdm* ردم qui veut dire enfouir, emmagasiner dans un creux sous terre et recouvrir ensuite, etc.

3. نزّل : c'est-à-dire à proprement parler *faire descendre, jeter dans*.

4, تَحْويب ; de حاف aor. يحوف (*h'afa*, aor. *iah'ouf*), mettre sur le bord (en ar. rég.) ; parce que les peaux sont entassées sur le bord de la fosse au fur et à mesure qu'on les en retire.

5. فلان يحوّف ; le mot *h'aouof*, حوف vient de la même racine حاف *h'af* que ci-dessus.

6. ركيل ; de *rkl* ركل, frapper du pied.

7. ركّل ; deuxième forme verbale de la racine *rkl* ركل.

8. جلد مركول. La peau dite جلد مركول, *djeld merkoûl*, correspond à peu près à ce que l'on appelle en tannerie européenne *les cuirs en tripe*.

peaux pour faire l'opération s'appelle elle-même *Merkèl*[1]. Elle est analogue à celle que nous avons vu précédemment employer. Il s'agit, dans ce nouveau dégorgeage, foulage, de débarrasser complètement les peaux de toutes traces de chaux. L'opération peut durer quelques heures, en nombre assez variable, toujours suivant la température de l'air et celle de l'eau.

6° Au sortir du rekîl les peaux sons excessivement tendres ; le moindre effort les déchire sans peine ; il s'agit de leur rendre la consistance qu'elles ont perdue.

On les dépose, pour cela, dans une fosse appelée *mâ'oûn*[2] remplie de crotte de pigeon, ou, à défaut, de crotte de chien. Cette crotte a été préalablement malaxée aux pieds pendant plusieurs heures, de façon qu'elle a été transformée en une sorte de pâte sensiblement homogène.

Les fosses ont une section trapézoïdale, étant moins larges au fond qu'en haut. Les parois sont en briques. Les dimensions sont à peu près les mêmes en longueur, largeur en haut et profondeur, que pour les fosses qui ont servi aux opérations précédentes.

Les peaux restent pendant une douzaine d'heures, en moyenne, plongées dans la crotte ; après quoi elles ont ac-

1. مركال. Toujours de la même racine ركل *rkl.*

2. ماعون, de la racine *a'ân*, عان aor. *y'aoûn* يعون, qui veut dire *aider, servir d'aide, prêter assistance.* Ce mot *mâ'oûn,* employé en Algérie pour désigner la *vaisselle,* d'une façon générale prend, au Maroc, des sens très différents et variés. Nous aurons l'occasion de le revoir employé par les potiers avec un sens très différent de celui que lui donnent les tanneurs ; d'une façon générale, dans le nord du Maroc, il signifie *outil,* et jamais vaisselle comme en Algérie (On donne à la vaisselle le nom de *qecha',* pluriel *qechoûa',* فشعة plur. فشوع.

quis une consistance suffisante pour que l'on puisse leur faire subir les opérations qui suivent.

L'opération qui consiste à déposer les peaux dans la crotte de pigeon s'appelle *tat'lia' lezzebel*[1].

La crotte de pigeon se vend au prix de 3 pesetas le *modd* (environ 6 décalitres).

7° On retire les peaux de la crotte de pigeon pour les mettre encore une fois dans la fosse dite *merkel,* afin de les laver, de les débarrasser complètement de toute ordure. L'opération ne vient à bien qu'au moyen d'un nouveau foulage ; elle demande en moyenne quelques heures, sans que l'on puisse préciser. Cela dépend de l'habileté de l'ouvrier, de la température, de la qualité des peaux.

8° Les peaux sont mises ensuite dans le son (appelé à Tétouan *nokhâl*[2] ; elles y restent environ vingt-quatre

1. تطليع للزبل ; le mot *zebel,* زبل, désigne la crotte du pigeon, ici, et en général toute espèce de crotte ou d'immondice ; le mot تطليع *tat'lia'* est le nom verbal de la deuxième forme de la racine *t'la',* طلع dont le sens primitif est *monter* ; mais beaucoup de dérivés de cette racine ont fini par prendre le sens de *devenir, d'effectuer, de façonner, préparer, préparer au moyen de, se servir de... comme mode de préparation, porter à ou dans ce qui doit servir d'ingrédient pour préparer,* etc. Le *tat'lia' lezzebel* c'est donc l'action de mettre la peau en contact avec la crotte de pigeon, de s'en servir comme d'ingrédient pour la préparer.

2. En Algérie on dit *nokhâla* et *nokhkhâla* نُخالة et نُخّالة ; la racine est toujours la même ; la terminaison seule change. — L'action de mettre les peaux dans le son pourrait se dire تنخيل, *tenkhîl* ; et on pourrait employer l'expression *t'alla' lennokhâl,* طلّع للنّخال pour dire porter les peaux dans le son, les mettre en contact avec le son. — Ce bain de son est le *confit* des mégissiers européens.

heures. L'opération se fait toujours dans des fosses analogues à celles qui ont été précédemment employées. Les peaux demeurent dans le son environ vingt-quatre heures ; elles en sortent à demi sèches et ayant acquis une bonne consistance.

Le son vaut approximativement 25 pesetas les 100 kilogrammes.

9° On les porte à nouveau au *merkel*, pour les fouler sous une couche d'eau et les laver.

10° On les fait sécher étendues sur des perches afin de les débarrasser du son qui s'est attaché à leur surface (on dit : *imelsoûhoum men ennokhâl*)[1]. Les peaux s'égouttent en même temps, elles achèvent de prendre de la fermeté, de la consistance, que le séjour dans le son n'avait pas encore suffi à produire complètement.

11° On dépose les peaux dans de nouveaux bassins remplis d'une pâte molle, composée de figues sèches coupées, à demi écrasées et foulées aux pieds, mélangées de la quantité d'eau suffisante pour leur donner du liant. Cette pâte s'appelle *tahlaoul*[2]. Les peaux y demeurent une douzaine ou une dizaine de jours. A nouveau elles deviennent tendres et souples.

1. يلسوهم من النُّخال ; le mot *mls*, ملس veut dire *égoutter*, faire égoutter. Ne pas le confondre avec نسل, *nsl*, qui veut dire épiler, comme le font certains Algériens peu au courant du langage marocain.

2. تحْلاوت ; la forme est berbère, mais la racine paraît être arabe ; *h'lou*, حلو, *idée d'être doux* (surtout au *goût*), *sucré* ; on s'explique facilement l'usage de cette racine dans le cas qui nous occupe, étant donnée la nature de la pâte à laquelle s'applique le nom qui en dérive.

Les figues blanches, de première qualité, valent environ 75 pesetas le quintal du pays (80 kilogrammes) : les plus basses qualités peuvent descendre comme prix jusqu'à 40 pesetas. Mais on emploie les premières pour les beaux cuirs.

12° On procède alors à un second salage, qui doit leur rendre leur fermeté première et toute leur ténacité sans rien leur faire perdre de leur souplesse. C'est une opération des plus délicates, l'une de celles qui nécessitent les plus grands soins et le plus d'expérience.

C'est le maître tanneur lui-même qui s'en charge. Chaque jour il fait sortir sous ses yeux les peaux du bassin où elles macèrent dans le tahlaout ; il les fait mettre en tas sur le bord. Puis un apprenti les prend une à une, les tient verticalement étalées devant lui, étalées comme si elles devaient lui servir de tablier. Le maître tanneur y jette du gros sel en petite quantité, de façon à les saupoudrer légèrement d'abord. Ceci fait, l'apprenti jette la peau derrière lui, formant ainsi un nouveau tas où s'empilent bientôt toutes les peaux du premier. Quand celui-ci est épuisé, que le second au contraire est au complet, on reprend toutes les peaux qui le constituent pour les replonger dans le tahlaout.

Elles y restent jusqu'au lendemain. Alors on recommence l'opération de la veille, mais en jetant sur chaque peau une quantité de sel un peu plus forte. Il en est ainsi pendant quinze jours de suite environ ; la quantité de sel dont les peaux sont saupoudrées est chaque jour un peu plus forte, si bien qu'à la fin le maître tanneur finit par y jeter le sel à pleines poignées.

Après ce traitement prolongé, qui, nous le répétons, demande beaucoup d'expérience, constitue l'une des parties les plus difficiles du métier — car il est difficile d'apprécier la quantité de sel exactement nécessaire et de savoir quand

les peaux sont à point — après ce traitement, disons-nous, les peaux sont devenues à la fois souples, fermes et solides.

13° On étend ou on suspend à nouveau les peaux sur des perches pour les laisser s'égoutter et sécher, à l'ombre et lentement, toujours.

14° On procède alors au tannage au moyen des graines de la plante dite *takâout*[1], qui vient du Tafilelt. Ces graines sont moulues avant d'être employées, puis jetées dans l'eau où les peaux devront macérer.

La mouture se fait dans les moulins à blé aux portes de la ville ; seulement comme la quantité de graines donnée à moudre par chaque tanneur est peu considérable, et qu'il ne vaudrait pas la peine d'interrompre pour cela la mouture des céréales, les tanneurs conviennent de s'associer pour l'opération et de donner tous ensemble ce qu'ils ont à faire moudre, pendant quatre à cinq jours de suite, de temps à autre.

Le takâout une fois moulu de la sorte, dans les meules ordinaires, la poudre qui en provient est jetée, comme nous venons de le dire ci-dessus, dans le bassin dit *ma'oun* avec une quantité d'eau suffisante pour que les peaux puissent y tremper commodément. Ces peaux demeureront une dizaine de jours à macérer dans la mixture.

1. تَكاوت ; la forme est berbère, peut-être aussi la racine. — A Tanger on prononce souvent *takkaout*, تكّاوت. — Bien que les indigènes du Nord du Maroc appellent cet ingrédient une graine, il n'en serait rien d'après M. Mercier (Notice économique sur le Tafilalet, renseignements coloniaux du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc, année 1905, n° 6). D'après cet auteur, le takaout serait une *gale* du *tamarix articulata*. — Ces galles ont à peu près la taille d'un pois chiche.

Le takâout vaut de 10 à 11 douros le *rel'al 'al't'ârî* (500 grammes).

15° Jusque-là les peaux sont restées entières, simplement retournées — sauf pour le raclage, bien entendu, où on a dû mettre le poil au dehors — afin que la surface interne soit en contact plus libre et plus intime avec les différentes drogues qui doivent agir sur elle. Au sortir du Takaout au contraire on les éventre pour les ouvrir et les étaler; c'est l'opération que l'on appelle *ftih'* [1], ou, littéralement traduisant, l'*ouvrage* (du mot *ouvrir*).

Ensuite on suspend les peaux pour les égoutter et les faire sécher, ce qui peut demander environ quarante-huit heures.

16° Une fois les peaux sèches, on les débarrasse des parties inutiles, impropres à l'usage ultérieur que l'on veut en faire, comme par exemple les mamelles (*bezazel* [2]) et les *beqâouq* [3] ou *beqîqât* [4], c'est-à-dire les bouts de peau situés à la périphérie, déchirés, en mauvais état, trop minces ou de forme irrégulière, le bout des membres, l'extrémité du cou, etc. Cette opération s'appelle *tetrif* ou *letrèf* [5], du

1. فتيح; c'est le nom verbal de *fth'*, فتح, *ouvrir*.

2. بزازل, pluriel de *bezzoul*, بزّول,

3. بقاوق. Le mot paraît spécial à l'arabe marocain; il semble se rattacher à la racine *bqq*, بقّ, qui donne, en arabe régulier بقاف *baqâq, vieux ustensiles, vieux meubles*. C'est un sens du même genre, assez analogue pour qu'on puisse considérer comme plausible le rattachement que nous faisons du mot *beqâouq* à la racine *bqq*.

4. بقيفات; c'est une autre dérivation de la même racine *bqq*.

5. تطريب et تطراب; ce sont deux formes de nom verbal corres-

mot *tarraf*[1], qui veut dire enlever des morceaux, enlever les parties inutiles, déchirées ou épaissies situées à la périphérie, sur les bords[2].

Les peaux sont maintenant tannées. Le *corroyage* va commencer.

17° Vient en premier lieu, dans la suite des opérations qu'il comprend, le *battage*, dit en arabe *tekmîd*[3], qui a pour but d'assouplir les peaux. Celles-ci sont préalablement aspergées d'eau, mouillées ; puis un apprenti les saisit et les frappe à grands coups, de toutes ses forces sur une pierre plate dite *cefh'a*[4]. Il répète l'opération pour chaque

pondant à la deuxième forme verbale de la racine *trf*, طرف, aussi bien employées, l'une et l'autre, dans l'arabe vulgaire que dans l'arabe régulier.

1. طرّف ; à cette racine appartient en effet طَرَف *t'arf*, *morceau, bout, extrémité, bord.*

2. Elle correspond en partie, à la fois à ce que l'on appelle en tannerie européenne *retrancher l'émouchet,* c'est-à-dire les parties inutiles telles que les oreilles et la queue, et à l'*écharnage,* qui consiste à retrancher les parties inutiles, comme par exemple les bords épaissis, en même temps qu'à racler les peaux pour en enlever la chair et les autres impuretés qui peuvent souiller ses faces. Seulement dans la tannerie européenne la première opération se fait avant même le *trempage* et la seconde après le *travail à la chaux* et le *débourrage.*

3. تكميد de la racine *kmd*, كمد, *assouplir,* décatir (une étoffe par exemple), et autres sens analogues.

Le *tekmîd* correspond à peu près à ce que l'on appelle en tannerie européenne le *refoulage* des cuirs, bien qu'il ne se fasse pas de même façon. Du moins son effet est-il à peu près le même.

4. صفحة ce mot désigne *toute espèce de pierre plate,* de *dalle* ; les grandes assises plates de pierres qui se montrent sur le flanc des montagnes, dans le lit des cours d'eau, etc. Le diminutif صفيحة *çfih'a* sert, comme *çefh'a,* à former des noms géographiques.

peau six fois en la tenant par une patte, six fois en la tenant par une autre, et ainsi de suite, six fois en la tenant par la queue, six fois en la tenant par le cou, six fois en la tenant par le milieu du corps ; ce qui fait en tout quarante-deux fois.

18° Après cette longue et pénible opération on procède au raclage (*techqîf*)[1]. Les peaux sont soigneusement raclées sur leur face interne (*la chair*) avec un tesson de poterie (*chaqfa*)[2] pour les débarrasser de l'excès de matières trop tendres restées après, comme par exemple les débris du muscle peaucier plus ou moins saponifié et brûlé à la suite du passage dans la chaux et dans les divers bains où les peaux ont été plongées ; et aussi des débris de peau plus ou moins détachés de la masse ; enfin de toutes les inégalités, aspérités, etc.

19° Ceci fait, on recoud les peaux avec des brins de feuilles de palmier nain (*a'zef*)[3], en ne se servant pour cela

1. تشقيف, *techqîf*, du mot شقفة, *chaqfa*, tesson, débris de poterie, de la racine *chqf*, شقف, fendre, *briser en morceaux, en fragments quelque chose de dur et de cassant comme un os, de la poterie*, etc.

Le *techqîf* ressemble à ce qu'on appelle le *queursage* en tannerie européenne, opération qui consiste à frotter les peaux sur la *fleur* (côté du poil) avec une *queurse* ou pierre à aiguiser. Mais le queursage se fait sur la fleur et le techqif sur la chair ; de plus le queursage se fait avant le corroyage. Le techqîf rappelle aussi le nettoyage au *butoir*, ou couteau émoussé, qui se fait du côté de la chair et qui constitue la seconde opération du corroyage suivant la méthode européenne.

2. شقفة, *tesson*.

3. عزب ; tel est le nom donné au palmier nain dans le Nord du Maroc ; on n'y donne jamais à ce végétal le nom de دوم, *doûm*, comme en Algérie.

que d'une simple alène, sans jamais employer d'aiguille. On a soin de laisser au cou une ouverture en forme de goulot. Cette opération s'appelle *tekhrèdj*[1] : on dit *kharredj djeld*[2], c'est-à-dire recoudre une peau.

20° Vient alors la teinture (*teçbir'* en arabe[3]). — On commence par souffler les peaux de façon à les gonfler et à leur donner l'apparence d'une outre.

Si l'on veut les teindre en jaune clair — ce qui est le cas le plus ordinaire —, en jaune citrin, on jette à l'intérieur une petite quantité d'écorce de grenade pilée, réduite en poudre, puis on les remplit d'eau alunée ; on les souffle encore de façon à bien tendre les parois, à bien les gonfler, on les bat, on les secoue, on les masse, on les manipule comme des soufflets, on les frotte, etc. C'est l'opération que l'on appelle le *temkhèdh*[4]. La teinture se fixe donc sur la partie de la peau qui se trouve former l'intérieur de l'outre, c'est-à-dire précisément sur la partie épidermique ou *fleur*.

L'écorce de grenade qui sert à la teinture est dite dans le

1. تخراج ; ce mot est le nom verbal de *kharradj*, خرّج.

2. خرّج جلد. Proprement خرّج, *kharradj* ou *kharredj*, est la IIe forme de *khrdj*, خرج, et veut dire faire sortir. Il a cependant pris le sens de coudre ou recoudre grossièrement dans certaines régions (tout en conservant en même temps son sens primitif) sans que nous puissions bien saisir par suite de quelles dérivations successives.

3. تصبيغ ; c'est le nom verbal correspondant à la deuxième forme صبغ, *çabbar'*, de la racine *çbr'*, صبغ, *teindre*.

4. تمخاض ; c'est le nom verbal de *makhkhadh*, مخّض, deuxième forme verbale de la racine مخض, *mkhdh*, qui veut dire *secouer, battre le lait pour en faire du beurre*, etc.

pays *mar'çoûba*[1]. Elle provient de fruits cueillis à demi-mûrs, vers la fin juillet, et qui ont été vidés ; l'écorce, brisée, est misc à sécher ; les écorces de cette provenance sont préférées à celles qui proviennent de fruits mûrs et dont on a mangé les grains. Elles ont plus de vertu tinctoriale paraît-il. Leur prix est de 2 pesetas à 2 pesetas 50 hassani le cent de grenades[2]. L'alun vaut environ 1 peseta 50 le *ret'al a't't'ârî* (500 grammes).

La plus grande partie du chagrin fabriqué à Tétouan est teint en jaune. Cependant on fabrique aussi du cuir rouge et, accidentellement, d'autres couleurs. La teinture en est obtenue au moyen des drogues venues d'Europe, notamment des sels d'aniline en poudre, dissous dans l'eau. Le mordant est toujours l'alun et la teinture se fait constamment à froid[3]. Mais il est rare que les teintes autres que le

1. مغصوبة ; le mot appartient à la racine *r'çb*, غصب, *idées de force, violence,* etc., et aussi en certains endroits du Nord de l'Afrique, *de rapidité, de célérité, de hâte, de presse.* Bien que le mot ne soit pas usité à Tétouan dans ce dernier sens, cependant il semble que le mot *mar'çoûba* s'y rattache, car l'écorce de grenade dont on se sert est précisément celle de fruits qu'on a cueillis avant leur maturité, sans leur donner le temps de mûrir.

2. En Algérie les écorces de grenade sont employées de la même façon par les femmes, dans les tentes, chez les nomades, et aussi chez certains sédentaires, pour teindre en jaune le *mezâoud*, مزاود, plur. de *mezouèd*, مزواد), ces sacs de peau qui servent à renfermer les provisions sèches. Le commerce des écorces donne lieu à un trafic assez sensible ; ces écorces sont exportées des *qçours*, ou villages arabes de l'Atlas saharien et des plateaux, vers diverses régions où les grenades sont plus rares, notamment vers le Tell, pour être vendues dans les marchés et dans les boutiques du village, on se sert encore de l'écorce de grenade, ou mieux on s'en servait autrefois pour teindre la laine en jaune. Mêlée à la couperose elle donnait une teinture noire.

3. Il en est de même en Algérie lorsqu'il s'agit de teindre les *mezâoud* en rouge ou en bleu ; cependant on a conservé en certaines

jaune, le rouge ou le noir soient appliquées aux peaux de chèvre.

20° On laisse les peaux sécher à l'air étendues sur des fascines[1].

21° Puis on les ouvre une seconde fois en les décousant, c'est le *Teftîh'*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Ftîh'* que nous avons déjà vu. — On rogne en même temps les bords où ont été percés les trous destinés à permettre le passage des fibres de palmier nain.

22° Vient alors l'*amollissement* des peaux, l'opération appelée en arabe *tat'riya*[2]. On les amollit (le verbe arabe est *tarra*) en les humectant du côté qui porte la teinture au moyen d'un chiffon mouillé formé en tampon. Ce tampon s'appelle en arabe *jefféfa*[3].

régions les anciens procédés de teinture; c'est ainsi que les femmes des Chaouiyas de la province de Constantine teignent en rouge les mezâoud en se servant de la racine de garance (*fououa*, فوّة), ou de celle de certaines rubiacées sauvages (comme par exemple des *asperula* appelées chez les Chaouiyas *tharoubia*, ثروبية, où l'on retrouve le latin *rubia*). C'est une teinture plus belle et plus solide.

1. Cela correspond à peu près à l'opération que l'on appelle la *mise en essui* dans la tannerie et corroierie européenne.

2. تطرية; c'est le nom verbal de طرّى, *t'arra*, *attendrir*, *amollir*. La *tatriya* arabe correspond à peu près au *retien* des cuirs, à ce que l'on appelle les *retenir* en corroierie européenne.

3. جفّافة. C'est le nom qu'on donne dans le Nord du Maroc aux *éponges*, aux *lampons*, à *tout ce qui peut servir à humecter*; on emploie le mot *jeffef*, جفّف, dans le sens de *laver le sol*: la racine جفّ, *jff*, a cependant le sens de *sécheresse* et جفّف, *jeffef*, veut régulièrement dire dessécher.

23° On procède après cela à l'*adoucissement* et à un *granage* provisoire. C'est l'opération que l'on appelle en arabe *temarrîn* (le verbe est *marran*[1]). C'est une des opérations essentielles, celle qui doit préparer le cuir à recevoir plus tard cet aspect granulé, *chagriné*, qui fera son prix et sa beauté.

On procède de la façon suivante, en se servant d'un ustensile appelé *blân*[2]. C'est une calotte hémisphérique en terre cuite, d'environ 50 centimètres de diamètre, percée d'une grande quantité de petits trous, comme une passoire. Les bords de chaque trou, légèrement saillants, donnent à cet ustensile le toucher rugueux d'une râpe. On place les peaux sur l'appareil, on les y fait glisser par frottement pour les aplatir, pour les amollir, les adoucir, assouplir les endroits demeurés rugueux, comme par exemple ceux qui se sont trouvés repliés aux bords, lorsqu'on a cousu les peaux avant de les teindre.

24° L'opération suivante est encore une sorte de corroyage (en arabe on l'appelle *tekhthèr*[3]). Elle se fait de la façon ci-après. Une barre de bois horizontale appelée *khthèr*[4] est fixée par ses deux extrémités dans des murettes, à une distance de 70 à 80 centimètres du sol. — La barre

1. تمرّين, *temarrîn*. مرّن, *marran*. La racine *mrn*, مرن, a en arabe régulier, à la fois les sens contraires de *dureté* et *mollesse*.

2. بلان; nous ignorons l'origine du mot. Peut-être est-ce une déformation, de sens et de prononciation à la fois, d'un mot européen.

3. تخثار; nom verbal de خثّر, *khatther*, qui pourrait signifier *travailler aukhthèr*, s'il existait.

Le *tekhthèr* correspond à peu près à ce que l'on appelle le *tirage à la paumelle* en corroierie européenne.

4. خثار, *khthèr*. La racine *khthr*, خثر, a des sens de *être épais* (*liquide*), *grossier*, etc. ; bien que le mot dont il s'agit s'y rattache évidemment, nous ne voyons pas nettement par quelle série de dérivations.

de bois peut avoir environ 1m,50 de long. L'apprenti pince la peau entre le khthèr et son corps, par une de ses extrémités, de façon à la maintenir ; puis prenant des deux mains à la fois un morceau de bois entouré de fibres de palmier nain, — cet instrument s'appelle *chebka*[1], — et la peau par ses deux bords, il étend cette peau devant lui en la frottant avec la *chebka* et en communiquant à celle-ci un mouvement d'arrière en avant par extension antérieure des bras. Il corroie donc la peau, de la sorte, en commençant par la partie qui se trouve pincée entre le khthèr et son corps, pour finir par la partie opposée. Il va sans dire qu'il retourne la peau autant de fois qu'il est nécessaire pour lui faire sentir complètement l'action de la chebka dans toutes ses parties, en l'assujettissant tantôt par une extrémité, tantôt par une autre.

C'est un travail pénible et qui demande environ une demi-heure par peau.

La peau, au sortir de cette opération, se trouve avoir pris du creux en son milieu, qui a supporté le maximum d'effort, tandis que les pattes, la queue, le cou, qui ont été moins travaillés restent raides et dressés.

25° On procède alors à l'opération dite *teçdîr*[2]. C'est

1. شبكة. Le mot *chebka* veut dire proprement *filet*. Mais on s'explique assez bien son emploi pour désigner l'objet dont il s'agit, car chebka dérive de *chbk*, شبك, *être embrouillé*, sens qui convient parfaitement aux fibres du palmier nain enroulées confusément autour du morceau de bois qui les porte et qui forme l'âme de l'outil.

La *chebka* correspond à peu près, — non pour la forme, mais pour ses effets, — à la *paumelle* de la corroierie européenne.

2. تصدير. C'est le nom verbal de *çaddar*, صدر, qui pourrait vouloir dire *travailler avec la çadriya*.

Le *teçdîr* aurait jusqu'à un certain point comme analogue dans la corroierie européenne *l'étirage* à *l'étire*.

encore une sorte de corroyage. On se sert pour cela de l'outil appelé *çadriya*[1]. C'est une barre de fer d'environ o^{m},40 de longueur, montée à angle droit sur une tige elle-même portée, normalement à sa courbure, par un bois

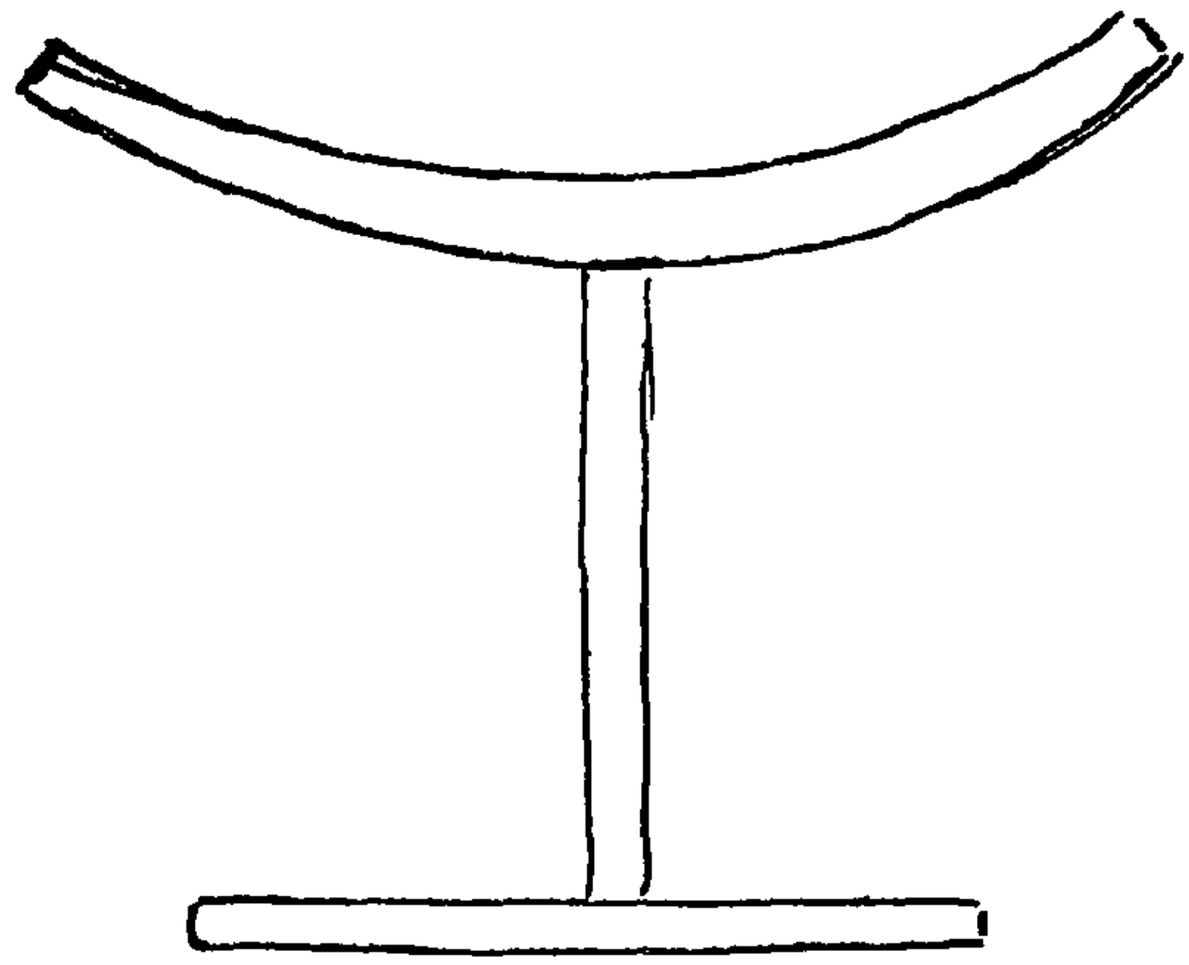


Fig. 1.

cintré. L'ouvrier, appuyant sur sa poitrine ce bois cintré, et le fer contre un mur, passe la peau entre celui-ci et celui-là pour la lisser, en la tirant avec force après l'avoir saisie des deux mains. Il répète ce mouvement pour chaque peau un certain nombre de fois, la tenant tantôt par une extrémité, tantôt par une autre.

26° On place à nouveau la peau sur le moule à grainer, à donner le grain (*blân*), en le traitant comme la première fois.

1. صدريّة ; ce mot vient de صدر, *çader*, poitrine, parce que l'outil qu'il désigne est employé en s'appuyant contre la poitrine de l'ouvrier.

27° On l'amollit, on le retient, à nouveau en l'aspergeant d'eau.

28° On la corroye à nouveau ou *la lire* au *Khthèr*.

29° On travaille la peau à la *çadriya* encore une fois, c'est-à-dire on l'étire, en travaillant cette fois la face interne demeurée brute (*la chair*) et non le côté qui a été teint (*la fleur*).

30° Vient ensuite le *taçfît'* (le verbe est *çaffat*[1]). C'est encore une variété de corroyage qui se fait de la façon suivante : deux cordes (*H'ablân*[2]) sont pendues au plafond d'une chambre ; on y attache la peau par deux pattes ; puis on la corroye (*marran*[3]) encore une fois en la frottant avec force sur sa face interne (*la chair*), non teinte, au moyen d'un outil appelé *h'adîda*[4], que l'ouvrier tient à deux mains. Cet outil se compose d'une lame de fer non tranchante, rectiligne, montée sur un bois également rectiligne, un peu plus large et légèrement plus long.

L'opération est répétée six fois sur la face interne : puis

1. تصفيط, *taçfît'* ; صفط, *çaffat'*. Nous ne connaissons pas d'autres sens à cette racine qui soient d'un usage bien courant, bien commun.

2. حبلان ; c'est le pluriel ordinairement employé à Tétouan du singulier حبل, *h'abeul*, corde.

3. مرّن ; ce mot a le sens de *endurcir, entraîner, aguerrir, habituer à la fatigue*, etc.

4. حديدة ; c'est le même nom que nous avons déjà vu donner à l'outil qui sert à racler les peaux pour en détacher le poil, et, d'une façon générale, à toute espèce de couteau. Cette *hadida* rappelle *l'étire* de fer ou de cuivre des corroyeurs européens.

on mégisse six fois également la face externe (*la fleur*), la face teinte, avec l'outil appelé *chebka*, que nous avons déjà vu.

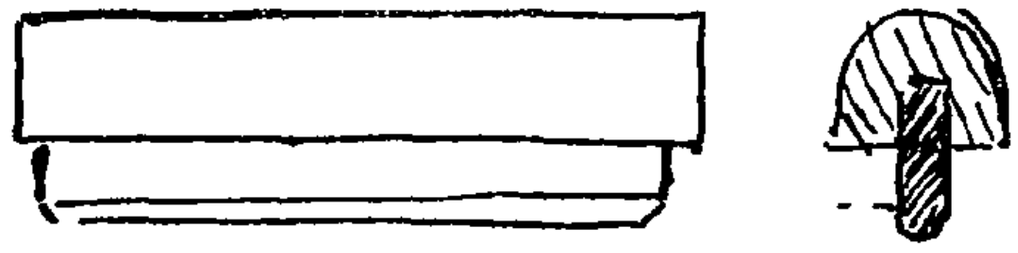


Fig. 2.

Après quoi on détache la peau pour la disposer d'autre manière, en l'attachant par une autre patte, par le cou ou par la queue. Comme il y a six manières différentes de la disposer en l'attachant successivement à une même corde par chacun de ses appendices, patte, cou ou queue, et comme, à chaque fois, on passe six fois la *h'adida* et six fois la *chebka*, il en résulte que chaque peau subit six fois douze frottements, ou soixante-douze, dans cette nouvelle opération.

La préparation est alors achevée.

A *Rabat* on fabrique aussi du chagrin de couleur jaune ; mais il est beaucoup moins réputé que celui de Tétouan ; on dit qu'il noircit à l'air au bout de quelque temps et qu'il se coupe très vite. Il serait intéressant de vérifier la cause de ces défauts ; ils peuvent tenir aux procédés employés, au manque d'habileté technique des ouvriers, ou bien à la qualité des matières premières, à celle des peaux, à celle des ingrédients ou même encore à celle de l'eau[1]. —

1. En Algérie on fait un assez grand usage du cuir jaune d'importation marocaine ; mais il est possible qu'on en prépare dans le pays même, ou dans certaines régions tout au moins (le *Zab* par exemple), car certains des cuirs jaunes qui servent dans ces régions à la fabrication des babouches semblent très différents des cuirs marocains. Si le

Le maroquin *chagriné* ne peut rivaliser pour la solidité du

fait se vérifiait, il serait intéressant de comparer les procédés de préparation employés dans ces endroits à ceux dont on se sert au Maroc.

La préparation des chagrins rouges (*filâlî*) et jaunes (*ziyouânî*) étant au Maroc une des principales industries, l'une des plus perfectionnées, l'une de celles qui donnent les meilleurs produits, on conviendra qu'il serait fort intéressant, — si c'était possible, — d'établir une comparaison entre les procédés dont on fait usage au Maroc et ceux dont on usait jadis à Cordoue; dans cette ville, les tanneries, célèbres déjà du temps des Maures, l'étaient encore à la fin du moyen âge. Il n'en reste plus rien aujourd'hui. Peut-être y avait-il certaine similitude dans la méthode de préparation des cuirs; mais nous ignorons tout de cette industrie ancienne, pour notre part, et nous n'avons rien pu trouver qui s'y rapporte dans les documents dont nous disposons.

Disons seulement que, au moyen âge, on désignait en France du nom de *cordouans* nombre de variétés de cuirs, et la définition qu'on en donne est généralement la suivante : cuirs teints avec le sumac et la noix de galle; en noir par conséquent. Et l'on donne comme centres de fabrication : Limoges, Toulouse et la Provence. Mais les Cordouans d'Espagne demeuraient les plus estimés; ceux que cette ville enyoyait dans le reste de l'Europe étaient noirs peut-être, mais l'usage des cuirs jaunes et rouges dans le costume des musulmans semble remonter si loin que déjà sans doute on en fabriquait à Cordoue. En tout cas le mot Cordouan avait primitivement servi à désigner les peaux de chèvre préparées à *Cordoue* même. Le mot cordouan est encore employé au XVI^e^, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles par les auteurs français qui parlent de Tétouan et mentionnent ses exportations, pour désigner les cuirs de chèvre que l'on y préparait. Il est fort possible, ou même probable, que cette persistance d'un nom appliqué aux produits de Tétouan soit l'effet de l'analogie des produits en question avec ceux de la ville andalouse. — Il y a une centaine d'années Tripoli, Tunis, Alger et la Berbérie en général, passaient encore pour fournir à l'Europe des *chagrins* très réputés. Il est probable que ces chagrins étaient complètement différents de ceux d'Orient (peaux de cheval, âne ou mulet), et qu'ils n'étaient autres que des *maroquins chagrinés*, c'est-à-dire encore des *cordouans*. Mais c'est une industrie qui a complètement disparu à Alger. Seulement nous savons que la corporation des tanneurs y fut autrefois importante et l'une des principales familles de la ville s'appelle encore *Amîn Eddebar'în*, c'est-à-dire « le syndic des tanneurs ».

grain avec le *chagrin* véritable d'origine orientale. Mais il vaut autant ou plus, quand il est de bonne qualité, que la majorité des articles analogue de fabrication européenne. Ses qualités principales sont : la franchise, l'éclat et la solidité de la couleur, la finesse, la belle proportion, l'égalité du grain, une ténacité suffisamment grande, beaucoup de souplesse et de douceur au toucher. — Ses défauts sont : qu'il est un peu trop tendre, s'écorche, s'égratigne trop facilement ; qu'il noircit à l'humidité, fermente facilement sous l'influence de celle-ci et devient alors coupant ou cassant.

Le chagrin teint en jaune s'appelle *djeld zìyouânî*[1].

Le côté extérieur, qui porte la teinture, s'appelle *ouodjh*[2], et le côté intérieur demeuré brut est dit *selfa*[3].

Toute la série des opérations nécessaires à la préparation du chagrin s'appelle d'une façon générale *t'oloûa'*[4].

Comme nous l'avons dit, cette préparation est de moitié plus rapide en été qu'en hiver. C'est ainsi qu'au mois de juin les peaux restent seulement quarante-cinq jours dans la chaux ; tandis qu'en hiver elles y restent trois mois. Il faut trois mois en été pour préparer complètement une

1. جلد زيوني, que nous pouvons traduire par *maroquin chagriné jaune*.

2. وجة ; proprement *face*. C'est la *fleur* en terme technique.

3. سلفة ; proprement *partie postérieure* ; c'est la *chair* en terme technique.

4. طلوع, c'est-à-dire *préparation*. *T'la'*, طلع, verbe dont le mot précédent est le nom verbal, voulant dire *se préparer, être préparé, devenir préparé,* etc., dans certains cas, par exemple quand il s'agit de certains produits industriels soumis à une manipulation plus ou moins compliquée. Et *t'alla'*, طلّع, voulant dire *préparer,* dans les mêmes cas. Voir note *supra*.

peau et six mois en hiver. Sans doute on peut aller plus vite, mais c'est au détriment de la qualité.

§ 2. — *Préparation de la basane* (*bel'âna*[1]). — La préparation de la basane diffère assez de celle du *chagrin* pour nécessiter quelques explications spéciales, quoique, pourtant, elle s'en rapproche beaucoup.

Les peaux de mouton de grande taille, en laine, valent à Tétouan, si elles sont d'origine montagnarde, de 3 à 4 pesetas ; si elles viennent de la province du R'arb elles peuvent atteindre de 9 à 10 pesetas, à cause de leur grande taille et de la qualité supérieure de leur laine. Une peau de brebis vaut en moyenne 2 pesetas 50 ; une peau d'agneau de 1 peseta à 1 peseta 25.

L'abattoir et les districts montagneux environnant la ville fournissent des peaux fraîches ; ces mêmes districts montagneux fournissent encore des peaux sèches ; le R'arb envoie une certaine quantité de peaux sèches et de peaux salées[2].

La préparation que subissent ces peaux est la suivante :

a) Les peaux de mouton, qui ont été salées et séchées comme celles de chèvres et dans les mêmes conditions, sont mises à dessaler par trempage dans le bassin appelé *barka*. Les peaux fraîches sont également trempées avant de subir tout autre opération.

b) On retourne ensuite la peau pour mettre la laine au dehors et on lave cette laine au savon.

1. بطانة.

2. Pour l'exportation on distingue à Tanger trois qualités, pesant de 1 kilogramme à $2^{kgr},500$ ou 3 kilogrammes. Les prix vont de 95 à 110 francs les 100 kilogrammes, marchandise rendue à bord. Sur le marché intérieur les peaux de mouton valent de 5 à 6 pesetas ; celles de brebis de 1 peseta 50 à 2 pesetas.

c) Puis on plonge les peaux dans d'autres fosses remplies d'un mélange de chaux et de cendre appelé *klât'a*[1]. La laine se détache et tombe. L'opération s'appelle *teklèté*[2]. On dit *kellet'*[3], c'est-à-dire enlever la laine de cette façon. L'opération est assez rapide.

d) La peau est ensuite posée, maintenue par une de ses extrémités, sur un pieu fiché debout en terre, et on la racle avec le couteau dit *qelia'*[4] ; l'opération s'appelle *Teqlia'*[5] ; on dit *qella'*[6] pour dire racler la peau dans ces conditions.

e) Les peaux sont ensuite placées dans les chaux depuis longtemps éteinte[7].

f) Puis on les met dans de la chaux récemment éteinte et on les y laisse cinq à six jours[8].

g) On les porte ensuite dans le bassin dit *merkèl* où on les lave en les foulant aux pieds.

h) Puis dans le bassin dit *mâ'oûn* où elles macèrent dans la crotte de pigeon (*zebèl elh'amèm*). Mais on ne se sert pas de crotte fraîche ; on emploie celle qui remplit les fosses elles-mêmes, et dans laquelle on a travaillé déjà

1. كلاطة.

2. تكلاط. C'est le nom verbal de *kellet'* ou *kallat'*.

3. Ou *kallat'* : كلّط. Cela correspond à peu près à un *plainage* de la tannerie européenne, mais à un plainage préliminaire.

4. فليع, de la racine *qla'*, فلع, qui veut dire *enlever, ôter*.

5. تفليع, nom verbal de فلّع, *qalla'*. C'est le *débourrage* des tanneurs européens.

6. فلّع, proprement *enlever, ôter, débourrer* (t. technique).

7. C'est le *plainage à plain mort* de la tannerie européenne. On remarquera que, ici comme pour la chèvre, le *plainage* succède au *débourrage,* dans la tannerie arabe, au lieu de le précéder comme dans la tannerie européenne.

8. C'est le *plain fort* en tannerie européenne.

préalablement du chagrin. En cet état le mélange d'eau et de crotte s'appelle *marqa*[1] (littéralement sauce). Les peaux y demeurent une douzaine d'heures.

i) On les porte à nouveau au *merkèl* pour les fouler aux pieds encore une fois.

j) Puis on les plonge dans le son.

k) De là à nouveau au *merkèl* où on les foule aux pieds une fois de plus.

l) Puis on les plonge dans un bassin plein d'une eau où macère la drogue appelée *marr'ât'a*[2]. Cette drogue consiste en les feuilles pilées grossièrement d'un arbuste qui pousse dans les montagnes des alentours de Tétouan. Nous n'en avons pas eu entre les mains d'échantillons suffisants se prêtant à une détermination précise ; mais il nous a paru, d'après quelques fragments de feuilles moins abîmées, que ce pourrait être une sorte de *rhus* ou de *coriaria*[3]. Ces feuilles, d'un vert sombre, doivent avoir, entières, cinq à six centimètres de longueur. La marr'at'a du commerce ressemble au henné non pulvérisé que l'on trouve fréquemment dans les drogueries du Nord de l'Afrique. Elle est apportée en ville par les montagnards qui en ont fait la récolte et vendue dans le quartier des tanneurs au prix de 4 pesetas (monnaie chérifienne) le sac de 30 à 35 kilogrammes environ.

m) Les peaux restent assez longtemps dans l'eau où macère la marr'at'a, environ cinq à six jours.

1. مرقة; nom donné à la *sauce,* au *bouillon,* etc.

2. مرغاطة.

3. Plantes riches en tanin et dont certaines espèces sont employées dans le Midi de la France et dans le bassin de la Méditerranée, ou ont été employées pour la préparation des cuirs et des peaux, ainsi que pour leur teinture en noir ou en jaune. Peut-être cependant la marr'âta' pourrait-elle être un *sumac,* plante également employée en tannerie.

n) Ensuite on les met dans le *tan*[1] avec une certaine quantité d'eau qui dissout le tanin et lui permet d'imprégner le cuir ; elles y restent longtemps aussi, vingt à trente jours. Le tan vaut, en hiver, de 15 pesetas à 18, et en été de 11 à 12 pesetas le *qontar baqqali* (environ 80 kilogrammes[2]).

o) On les ouvre, on les égoutte et on les fait sécher pendant deux à trois jours.

p) Puis on les attendrit (le verbe arabe correspondant est *t'arra it'arri*[3]), comme s'il s'agissait des peaux de chèvres, absolument par les mêmes procédés ; mais on se borne à travailler chaque peau une fois seulement.

q) Ensuite vient le corroyage au *khethâr*[4], comme pour le chagrin.

La préparation complète d'une basane demande environ deux mois en été. Elle est moins compliquée que celle du chagrin ; la différence principale consiste, en dehors de la simplicité plus grande, dans l'emploi du *tan* et de la *marr'ât'a*. L'usage du premier de ces ingrédients classe donc les basanes de Tétouan parmi ce que l'on appelle en tannerie européenne les *basanes tannées* ou *basanes de couche*.

Très souvent la basane n'est pas teinte. Cependant on peut en trouver de rouge, de jaune ou d'autres couleurs. Ce sont souvent de simples contrefaçons du chagrin. Cepen-

1. دباغ, *debâr'*, à Tétouan ; ailleurs on dit aussi دباغة, *debâr'a*, et quelquefois *debr'a* ou *dibr'a* (دبغة ou دِبغة).

2. Les prix de Tanger sont sensiblement les mêmes : de 11 à 16 pesetas la première qualité.

3. طرّى, aor. يطرّي ; le nom d'action est *latr'iya*, تطرية, déjà vu.

4. خثار.

dant on se sert de basane très mince, de couleurs différentes, pour la fabrication des sacoches de cuir que nous verrons plus loin [1]. Les procédés de teinture sont les mêmes que pour la peau de chèvre.

Il convient cependant d'indiquer la préparation spéciale que reçoit la basane de couleur blanche, produit assez beau qui sert, soit à la confection des pantoufles brodées pour femmes, soit pour tailler les appliques dont on décorera maint objet de cuir. La série des opérations principales qui se rapproche beaucoup de celle du chagrin, est la suivante (abstraction faite des corroyages répétés) :

1° Les peaux sont soumises au bain de chaux ordinaire pendant trois ou quatre jours, dans les conditions précédemment vues.

2° On les débourre.

3° On les met au *confit*, ou bain de son épais.

4° On les plonge dans le bain de fumier de pigeons.

5° On les porte au bain de figues blanches de première qualité.

6° On les lave soigneusement.

7° On les sale.

8° On les lave à nouveau pour enlever l'excès de sel.

9° On les porte dans de l'alun mis en poudre, ou, à défaut, dans de la poudre de takâout.

La préparation de cette basane blanche se classe parmi les opérations qui sont, en Europe, du ressort du mégissier. L'usage du bain de son, ou *confit,* est le même dans

1. Il est à remarquer que tout le cuir rouge que l'on trouve dans le Nord du Maroc est de provenance locale ou de provenance européenne ; c'est du mouton ou de la chèvre teint aux couleurs d'aniline, de très médiocre qualité et qui fait un très médiocre usage ; si le cuir est bon, — quand c'est de la chèvre, — du moins la couleur est-elle fort peu solide. Nulle part, dans le Nord du Maroc, on ne trouve à se procurer les beaux chagrins rouges du Tafilelt, le *filâli*, si répandu au contraire en Algérie où ce produit vient par caravanes.

les deux cas ; seulement la différence principale consiste dans la manière dont on applique aux peaux le sel marin et l'alun. En Europe on prépare un bain contenant environ 3/4 d'alun et 1/4 de chlorure de sodium, bain où se forme un chlorure d'aluminium qui remplace les substances à tanin pour empêcher la putréfaction des peaux. A Tétouan, au contraire, les deux bains de chlorure de sodium et d'alun étant séparés et la peau mise successivement en contact avec ces deux substances, le chlorure d'aluminium ne peut se former que lentement, après le passage de la peau dans le second bain. Il resterait à voir si cette manière d'opérer possède ou non des avantages sur celle qui est en usage en Europe.

Quant à l'emploi du takâout au lieu et place de l'alun, il ne peut se faire que grâce à l'emploi de quelque matière colorante que l'analyse seule de la galle permettrait de connaître et qui doit coexister avec une forte quantité de tanin.

Les cuirs noirs sont teints au sulfate de fer, appelé généralement *zèj* ou *zèdj*[1] et souvent, au Maroc, par confusion, désigné sous le nom de *sbîr'et 'iddjèj*[2]. — Si la noix de galle qui entrait autrefois avec le sumac, au moins en Europe, dans la préparation des *cordouans* a été autrefois employée à Tétouan, elle ne l'est plus actuellement.

La basane fabriquée à Tétouan ne vaut guère mieux ni moins que celle qui vient d'Europe. Ses défauts principaux sont : le manque de solidité, une facilité très grande

1. الزّاج.

2. صبيغة الدجاج, ou même par une nouvelle faute de prononciation commune au Maroc, qui consiste à remplacer la lettre forte ص par son équivalent faible س, on dit : سبيغة الدجاج ; c'est-à-dire la « teinture des poules », ce qui n'est qu'un quiproquo.

à s'érafler, à s'écorcher ; ses qualités : beaucoup de souplesse, un très beau brillant quand elle est teinte et qu'elle a fait peu d'usage encore.

On en fabrique en beaucoup d'autres endroits au Maroc. Il serait intéressant de connaître dans tous leurs détails les procédés employés dans les diverses régions. Cf. notamment ceux qui sont en usage à *Elqçar Elkebîr* (Archives Marocaines, vol. II, n° II).

§ 3. — *Préparation du cuir de bœuf*[1]. — Les peaux de bœuf sont fournies aux tanneurs de Tétouan surtout par l'abattoir. Elles valent, s'il s'agit de bœuf de grande taille, de 37 pesetas 50 à 39 pesetas l'une ; les peaux de vaches, de 20 à 25 pesetas. A Tanger les prix sont un peu inférieurs ; ils vont de 15 à 3 pesetas, sur le marché intérieur. Les peaux salées pour l'exportation valent rendues à bord à Tanger à peu près 125 à 130 francs les 100 kilogrammes.

Les peaux passent par la série des opérations suivantes :

a) Les peaux fraîches sont étendues (elles sont éventrées, naturellement, et non d'une seule pièce comme celles de chèvres ou de moutons) après qu'on a coupé la tête ; on les sale comme il a été dit pour les peaux de chèvres et on les laisse sécher, soit qu'on doive les emmagasiner pour les travailler plus tard, soit qu'on doive les expédier.

b) Quand on veut travailler les peaux, s'il s'agit de peaux salées, on commence par les dessaler en les mettant à tremper dans l'eau d'un bassin appelé *bârka*[2] ; on les y laisse tremper le temps nécessaire pour qu'elles se détrempent de façon parfaite ; cela demande environ une douzaine

1. نعل. Cette sorte de cuir correspond à peu près aux *cuirs forts* européens, la *bet'ana* et le *maa'zi* correspondant aux *cuirs mous*.

2. بارکة.

d'heures dans les conditions les plus favorables. On fait également tremper les peaux fraîches avant de les travailler.

c) Au sortir du bassin on les plonge dans de la chaux éteinte ; puis, quand on les en a retirées, on les étend sur le sol et on les racle pour enlever le poil avec un couteau dit *h'adîda*[1].

d) Ensuite on les porte dans la chaux vive.

Ces opérations sont analogues à celles que nous avons vu faire pour la préparation du chagrin. Elles demandent sensiblement le même temps ou un peu plus.

e) Après le séjour dans la chaux vive, les peaux sont mises à tremper dans un grand bassin plein d'eau vive, appelé *sahrîdj*[2]. Elles y demeurent autant qu'il faut pour qu'elles puissent se débarrasser entièrement des dernières traces de chaux.

f) On les en retire pour les étendre sur des poutres et des madriers (*gâïza* plur. *goudïz*[3]) et on les racle avec le *sekkin*[4], sorte de grand couteau ou de lame de sabre un

1. حديدة. C'est le *couteau rond* des tanneurs. Cette fois-ci le *plainage mort* et le *débourrage* se sont faits dans le même ordre à peu près que dans la tannerie européenne, autrement que pour les cuirs mous. Mais le *plainage au plainfort* se fait encore, malgré tout, après le débourrage.

2. سهريج ; ce mot signifie aussi *bassin, abreuvoir,* d'une façon générale, en un mot tout *réceptacle artificiel où l'eau se renouvelle constamment.*

3. چايزة, plur. چوايز ; ce mot est employé d'une façon générale pour désigner les *poutres, poutrelles,* etc. d'un plafond. La racine est évidemment جاز, aor, يجوز (*jaz, ijouz*) qui veut dire *passer, aller d'un bout à l'autre,* etc. Mais le ج (*j* ou *dj*) y est prononcé dur, en *gu,* comme dans beaucoup de cas au Maroc.

4. سكّين ; mot qui veut dire proprement *sabre.*

peu courbe, pourvue d'une poignée à chaque extrémité. On les débarrasse ainsi des particules de graisse, de muscle peaussier, etc., brûlées ou saponifiées par la chaux et demeurées adhérentes à la peau [1].

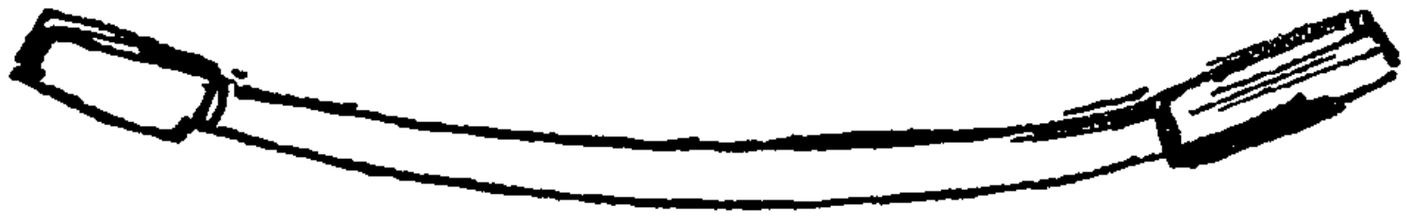


Fig. 3.

g) Après quoi on les coupe souvent en deux, par le milieu dans le sens de la longueur, pour en rendre le travail plus facile.

h) Puis on les met dans les fosses à tan, appelées *h'ofar* [2] (au singulier *h'ofra* [3]). Les peaux y demeurent pendant trois à quatre mois : cela dépend, encore une fois, de la saison et de la température.

Le tan (*debâr'* [4]) dont on se sert à Tétouan provient du *h'aouz* [5], c'est-à-dire du district montagneux qui entoure la ville. C'est l'écorce du chêne vert (*tèchta* [6]) réduite en poudre dans des moulins ad hoc.

Les peaux de bœuf préparées à Tétouan sont médiocre-

1. C'est l'*écharnage* des tanneurs européens, qui se fait avec un outil assez semblable au *sekkîn* arabe, une espèce de plane.

2. حُفَر.

3. حُفْرة; mot générique pour dire *fosse, trou,* etc. dans tous les cas.

4. دباغ.

5. حُوْز; proprement *alentours, environs.*

6. تاشْتة ou تاشْطة.

ment estimées, même dans la ville. On les accuse d'être trop tendres et de s'user très vite. On les emploie cependant à la confection des semelles de sandale (*bolr'a*) ; mais on préfère pour cet usage, lorsqu'il s'agit de chaussures de bonne qualité, les cuirs de provenance européenne ou bien ceux qui viennent de *Chechaouen*, où la fabrication est assez importante, plus perfectionnée peut-être qu'à Tétouan, à coup sûr donnant des produits meilleurs et plus réputés.

§ 4. — *Installation d'une tannerie*. — L'installation d'une tannerie demande avant tout un grand emplacement, puisque les fosses nombreuses qu'il s'agit d'établir, les hangars ou les terre-pleins où sécheront les peaux occupent beaucoup d'espace. Il faut ensuite de l'eau en quantité, à proximité, de façon à ne pas grever les frais généraux outre mesure de sommes inutilement dépensées pour le transport de cet élément indispensable de l'industrie. Bien qu'aucune tannerie ne soit installée à Tétouan sur le bord d'eaux courantes, — car cela les aurait obligées à sortir de la ville, à se transporter loin du centre des affaires, du domicile de la population ouvrière et marchande, et les aurait aussi placées dans de mauvaises conditions de sécurité, — cependant toutes sont voisines des sources qui surgissent au pied du Djebel Darsa et possèdent des canalisations amenant les eaux de ces sources jusque dans les fosses.

Le nombre des fosses varie naturellement suivant l'importance de l'établissement. Il peut aller jusqu'à 50 ou 60. Leur taille est évidemment plus grande aussi dans les tanneries à cuir de bœuf que dans les tanneries à peaux de chèvres ou de mouton.

Certaines tanneries sont en outre munies d'un moulin à tan ; mais en général les moulins de ce genre appartiennent en commun à plusieurs tanneurs à la fois. L'une des principales tanneries de Tétouan en a deux. Quelques tan-

neurs, par contre, se contentent de piler l'écorce à tan dans de gros mortiers en pierre au moyen de pilon en fer.

Des hangars ou des constructions grossières, des rangées de pieux, des cordes et des fascines suffisent pour le reste des opérations.

Il est à remarquer que toutes les tanneries de Tétouan se trouvent établies sur le roc solide, celui-ci offrant les conditions nécessaires et suffisantes pour l'installation de fosses étanches, sans qu'il soit besoin de les maçonner. Ces tanneries se trouvent en effet groupées auprès de Bab Elmeqabeur, au pied du Djebel Darsa, à la limite du plongement des couches calcaires sous la terrasse de travertin qui porte la ville. — Les autres tanneries qui se trouvent disséminées dans la partie haute de la ville, par exemple celles de *Ras Errekhâma,* entre *Bâb Ettout* et *Elo'youn,* semblent établies dans les mêmes conditions.

Au point de vue du personnel et de l'organisation du travail, chaque tannerie comprend :

Le maître tanneur.

Une dizaine d'ouvriers.

Une dizaine d'apprentis.

Il va sans dire que ces nombres n'ont rien d'absolu et qu'ils sont essentiellement sujets à varier suivant l'importance de l'établissement et suivant l'activité de ses affaires.

Le patron, ou maître tanneur, dirige lui-même toutes les opérations qu'il surveille de près. Sa compétence est indispensable pour leur bonne réussite, et seul il a l'expérience suffisante pour apprécier l'état de préparation où se trouvent les cuirs et pour décider s'ils sont à point voulu, prêts à subir la suite des opérations nécessaires. De plus, il aide au besoin les ouvriers dans leur travail si celui-ci presse.

L'ouvrier teint les peaux, les rogne, les racle pour en détacher la laine ou le poil, secondé souvent dans ces tra-

vaux par le patron lui-même et ordinairement aidé par le petit apprenti (*elmeta'allem eççr'ir*.) Il a encore à faire le foulage et le lavage des peaux, dont le patron ne se charge jamais ; et c'est une des parties les plus pénibles du métier. Les apprentis l'aident aussi dans ces opérations.

Le petit apprenti (*elmeta'allem eççr'ir*)[1], outre l'aide qu'il fournit aux ouvriers et au patron, doit encore changer l'eau des bassins, laver les peaux, les sortir des bassins pour les porter dans d'autres ou pour les entasser sur le bord ou dans les lieux convenables afin de les tenir toutes prêtes au travail que l'ouvrier ou le patron viendront ensuite effectuer.

Le principal apprenti (*elmetaa'llem elkbîr*[2]) mégisse les peaux à la *çedriya* et au *khelthâr*, les mouille, les bat, etc. Quand il sait les *grainer* sur le *blân*, il est prêt à faire un ouvrier. Il aide aussi le patron lorsque besoin est.

L'ouvrier reçoit comme salaire 0 peseta 50 (monnaie chérifienne) par peau préparée (peau de chèvre ou de mouton) et 2 à 3 pesetas par peau de bœuf.

Quant à l'apprenti, il reçoit son salaire de la façon suivante : Le jour où le patron achète des peaux destinées au tannage, il en met six de côté, qu'il *marque pour l'apprenti* (l'expression arabe est : *les peaux sont marquées pour l'apprenti, mousoûmîn 'al-el mota'allem*[3]). Le jour où elles seront tannées, elles seront vendues au bénéfice de l'apprenti. Ces peaux forment son pécule, ou, comme on dit à Tétouan, son *resem*[4].

1. المتعلّم الصغير.

2. المتعلّم الكبير.

3. موسومين على المتعلّم, du mot *ousem*, وسم, faire une marque à une chose pour la reconnaître.

4. رسم; c'est-à-dire ce qui *est marqué pour lui; ce qui porte sa*

Les produits de l'établissement sont vendus de la façon suivante :

Le cuir est vendu par un crieur public (*dellèl*)[1] qui circule dans le quartier des tanneries.

Une peau de bœuf tannée, entière, dite *kâmel*[2], peut se vendre de 9 à 10 douros de la monnaie du pays ; une demi-peau (*nouçç djeld*[3]) de 4 à 5 douros.

Les peaux de mouton et de chèvre se vendent par sixaines, par trois ou par unités. Une sixaine est dite *t'ela'a*[4] ; trois peaux constituent une *nouçç t'ela'a*[5] ; d'une façon approximative, une balzane se vend 3 pesetas ou 3 pesetas 50 ; une peau de chagrin de 6 à 7 pesetas.

Sur le montant de la vente le crieur public perçoit 0 peseta 15 par douro (c'est-à-dire 3 pour 100) lorsqu'il s'agit de cuir de bœuf et 0 peseta 10 par douro (2 pour 100) lorsqu'il s'agit de balzane ou de chagrin.

Aux bénéfices de la vente des produits sortis manufacturés de la tannerie il faut joindre la vente :

marque; sa marque et par suite *son pécule;* de *rsm,* رسم, *marquer; imprimer une trace,* etc.

1. دلاّل.

2. كامل; c'est-à-dire *entière, complète.*

3. نصف جلد.

4. طلعة; c'est-à-dire une *préparation,* une *série préparée d'un coup,* suivant ce qui a été exposé ci-dessus dans une note au sujet du mot طلع, *t'la'*; le même mot *t'ela'a,* طلعة, est employé dans des cas analogues pour dire une *promotion,* l'ensemble des individus qui, d'un coup, tous en même temps, arrivent à certaines conditions : il pourrait encore servir à désigner une *fournée.* On voit, par ces exemples, quel est le sens auquel on l'emploie dans le cas qui nous occupe.

5. نصف طلعة.

Du *tan* qui a servi au tannage et qui, après avoir été séché, est employé par les potiers pour chauffer leurs fours. Rarement il est vrai ce tan est vendu. Plus souvent il est donné. Mais un service en vaut un autre et de ce don gracieux le tanneur peut toujours espérer quelque profit analogue.

Du *poil de chèvre* provenant du raclage des peaux, vendu au *qontar baqqâli* (quintal du pays, valant environ 80 kilogrammes). Le poil noir se vend environ 17 douros 1/2 (87 pesetas 50) le quintal ; le blanc de 3 douros 1/2 à 4 douros (17 pesetas 500 à 20 pesetas) ;

De la *laine* provenant également du raclage des peaux. La meilleure vaut environ 10 douros le *quintal baqqâli* (50 pesetas), la qualité qui vient ensuite environ 7 à 8 douros ; enfin les résidus, les raclures 20 à 25 pesetas (4 à 5 douros) le quintal. Ces prix sont les prix moyens de 1905, un peu plus élevés que ceux des années précédentes. Toutes ces laines sont grossières et des plus ordinaires.

Le métier de maître tanneur demande une mise de fonds assez considérable, il faut en effet débourser d'un coup des sommes assez importantes pour acheter des peaux en quantités souvent importantes ; et ces peaux ne rapporteront un bénéfice, assez faible, que plusieurs mois après. Jusque-là il faut subvenir à tous les frais, acheter tous les ingrédients nécessaires, de peu de prix heureusement ; crottes de pigeons, sel, chaux, cendre, tan, marr'ata, takâout, etc.

Si le tanneur n'est pas propriétaire du local, il doit payer en outre 1 peseta ou 1 peseta 25 par mois pour chaque fosse qu'il utilise. S'il a acheté l'établissement, il va sans dire qu'il a dû le payer assez cher. Les conditions sont meilleures pour lui s'il est fils de tanneur et s'il a hérité d'un établissement depuis longtemps installé, dont les frais de première installation sont depuis longtemps amortis ;

mais, d'une façon générale, il faut au moins un capital de 500 à 1000 douros (2 500 à 5 000 pesetas) pour entreprendre l'industrie de la tannerie, et c'est là une somme assez forte pour le pays. Les bénéfices sont médiocres d'ailleurs et si le tanneur peut arriver avec beaucoup de travail, d'esprit, d'ordre et d'économie à vivre assez à l'aise, — grâce aux frais restreints qu'entraîne l'existence indigène quand on la maintient dans ses proportions les plus modestes, — par contre, il ne peut guère, aujourd'hui, songer à s'enrichir. Il n'en était pas de même autrefois, alors que l'industrie était plus florissante à Tétouan.

On doit ajouter que le métier de tanneur est un des plus pénibles et des plus difficiles ; non seulement il demande une compétence très réelle, qu'une expérience de longues années permet seule d'acquérir, comme nous l'avons déjà dit, mais encore il exige une surveillance et des soins incessants. Les peaux mises au chaulage doivent être suivies de près ; il s'agit de les retirer de la chaux au moment précis où elles en auront subi toute l'action sans avoir dépassé le point strictement voulu ; quelques quarts d'heure de trop les perdraient sans rémission ; quelques quarts d'heure de moins leur feraient perdre une partie de leur qualité ; le maître tanneur doit donc, quand le moment approche de retirer les peaux des fosses à chaux, veiller constamment pour donner l'ordre de le faire à l'instant voulu, fût-ce en pleine nuit ; quelques minutes de négligence se payeraient chèrement par une diminution sensible des prix de vente et par la perte du plus clair du bénéfice, déjà si peu considérable.

S'il est ainsi minutieux et absorbant pour le patron, le métier de tanneur est encore fatigant, pénible et dégoûtant pour les ouvriers et les apprentis. Les peaux, à certains moments, et aussi certains des ingrédients employés, exhalent une odeur écœurante, infecte. Il faut piétiner des

heures ou des journées entières les peaux gluantes dans des bassins pleins d'une eau trouble, sale, puante, et qui, en hiver, glace les membres, surtout les jambes qui s'y plongent jusqu'à mi-cuisse ; tandis qu'en été le soleil ardent tombe d'aplomb sur les ouvriers occupés à ce travail répugnant. Malgré toutes les intempéries, malgré le vent gelé qui descend en hiver des montagnes couvertes de neige, malgré la pluie, la grosse chaleur de la canicule, l'ouvrier doit, bras nus, jambes et cuisses nues aussi, piétiner pendant de longues heures consécutives la crotte de pigeon ou de chien qui forme une pâte nauséabonde et dégoûtante, mêlée à des bouts de peau, à des paquets de poils. La chaux gerce et brûle les mains, et les apprentis, notamment, chargés, sous l'œil des ouvriers, de retirer les peaux des fosses où elles sont soumises à l'action du chaulage, souffrent cruellement.

Salaires faibles avec cela, alimentation qui ne peut compenser suffisamment, par son abondance et sa qualité, les pertes que l'organisme subit du fait des conditions fâcheuses dans lesquelles il se trouve. Aussi les ouvriers tanneurs ont-ils fort mauvaise mine, la peau jaune et terreuse avec de véritables figures de déterrés. [1]

II. — *La Cordonnerie.*

L'industrie de la cordonnerie comprend uniquement à Tétouan la fabrication des diverses sortes de pantoufles de cuir, chaussure habituelle des Marocains hommes et femmes.

1. Nous avons dit antérieurement que l'industrie des cuirs, si florissante à Cordoue au moyen âge et au temps des Maures, s'était absolument perdue dans cette ville. Nous voulions dire, par là, l'in-

Pantoufles jaunes pour hommes (*bolr'a*, au plur. *blàr'i* en cuir jaune ; *djeld ziyouàni*)[1],

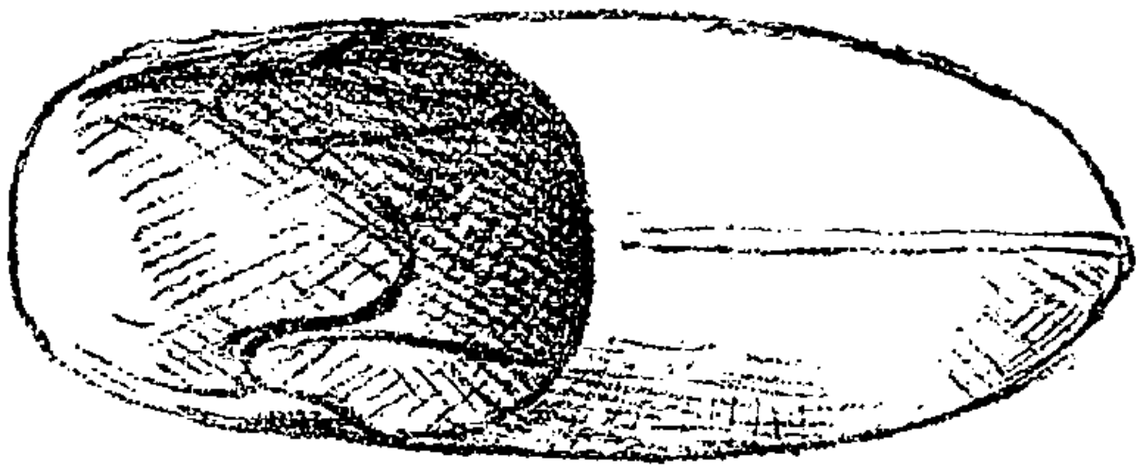


Fig. 4.

Pantoufles de cuir rouge pour femmes (*blàr'i h'omor*).

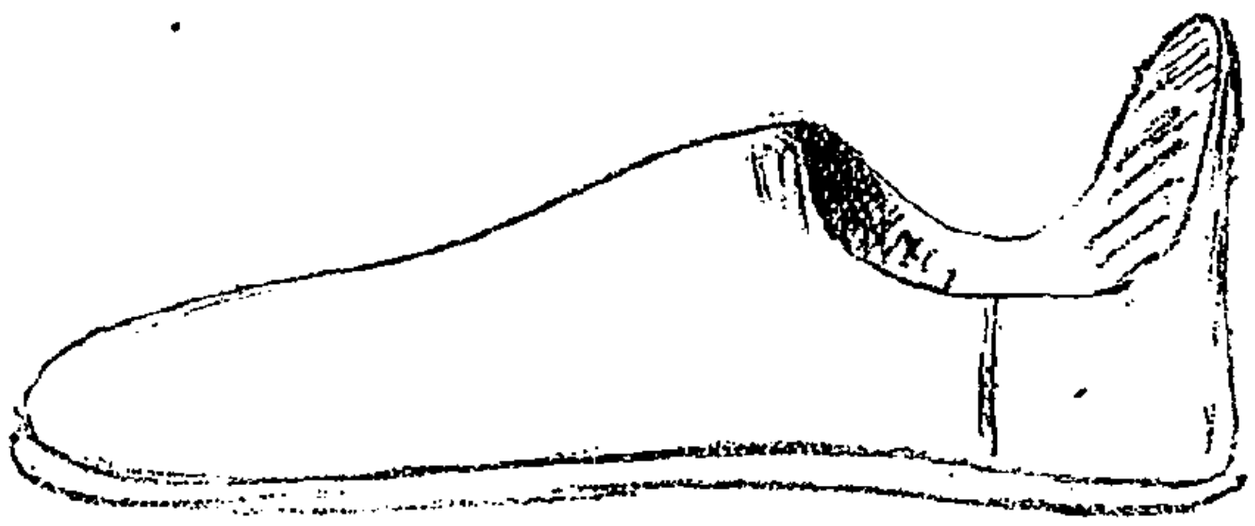


Fig. 5.

Pantoufles de cuir de couleurs diverses et brodées de

dustrie des chagrins, celle des *cordouans* ; mais, sans cette restriction, l'idée que nous exprimions manquerait de justesse. Les cuirs sont encore aujourd'hui au nombre des produits les plus importants de l'industrie cordobésienne, mais sans que leur mise en œuvre présente le même caractère artistique qu'autrefois et sans qu'eux-mêmes rappellent en rien les cordouans du moyen âge ni les peaux chagrinées du Maroc.

1. بُلغة, plur. بلاغي.

soie, d'or ou d'argent, pour femmes, portées surtout à l'intérieur des habitations (*cherbel, plur. chrâbel*)[1].

1. شربل, plur. شرابل. On rapprochera de ce mot le mot *chebrella*, plur. *chebrellât* et *chebrel*, employé à Constantine et à Tunis pour désigner ces sortes de pantoufles de cuir noir, sans semelles, qui servent de chaussure aux femmes musulmanes. On sait que dans ces villes et surtout dans la première, il est considéré encore aujourd'hui comme très malséant pour une femme de bon ton de sortir dans la rue avec ces souliers découverts à talon que portent les femmes d'Alger et de la plus grande partie des villes d'Algérie ; et ce, probablement à cause du bruit que font les talons et qui est susceptible d'attirer l'attention.

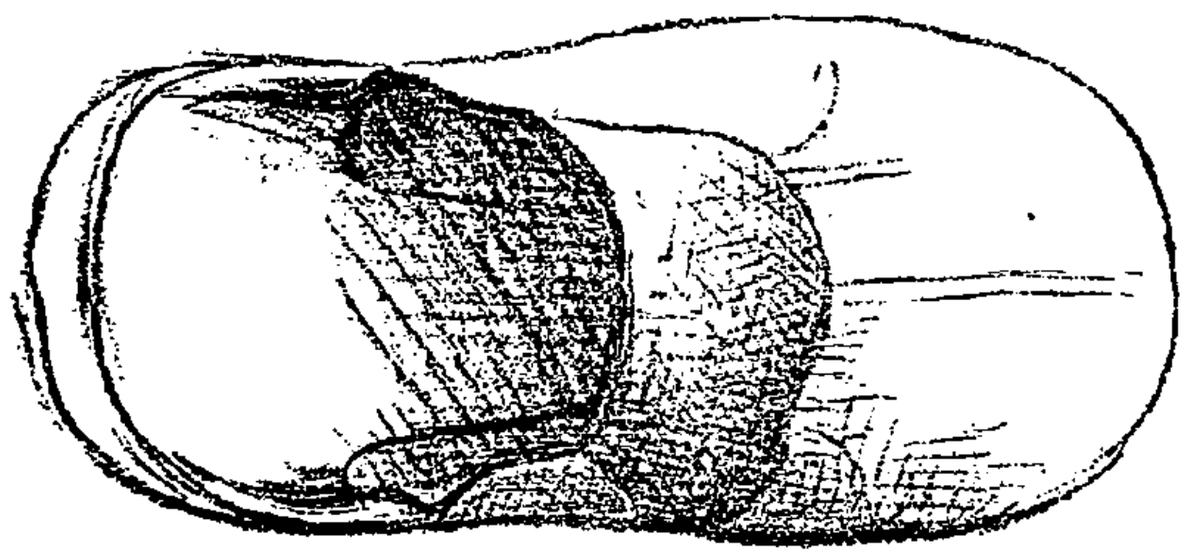


Fig. 6.

Faisons remarquer aussi que, lorsqu'il s'agit d'une chaussure, on emploie toujours le singulier du mot arabe pour désigner les deux unités à la fois constituant la paire, et que le pluriel ne s'emploie que s'il s'agit de désigner plusieurs paires. Si l'on veut désigner une des deux unités qui constituent la paire on fait précéder le nom de la chaussure du mot *ferda* (فردة). Dozy (Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes) fait la même observation à propos des mots *cherbil* (شربيل), *zarboûl* (زَرْبُول) et *zarboûn* (زَرْبون), qu'il donne comme synonymes et dont le premier est évidemment le même que le marocain actuel *cherbel*.

Les mots *cherbîl* et *zerboûn* manquent dans le dictionnaire de Dozy. De Sacy (*Chrestomathie arabe*, I, p. 146) explique que *zerboûl* signifie en Orient *savates, vieux souliers*, et Dozy lui reproche de don-

Les matières premières employées sont :

Le chagrin jaune ou rouge qui sert à faire l'empeigne qu'on appele *ouodjh*[1] dans le langage indigène.

Le cuir de bœuf pour la semelle, appelée *na'l*. Dans les chaussures de bonne qualité, ce cuir est de provenance européenne, ou bien vient de *Chechâoun*. Pour les chaussures de qualité ordinaire on emploie le cuir de Tétouan.

ner au mot cette signification. — Nous trouvons ensuite *xerecuilla* (Diego de Haedo, *Topographie de Argel*, fol. 27, col. *a*) comme *chaussure des femmes d'Alger*, chaussures qui étaient en couleur ; puis Höst (*Nachrichten von Marokos*, p. 117) donne le nom de *cherbil* comme servant à désigner indistinctement les chaussures jaunes des hommes et les chaussures rouges des femmes. — Breisenbach (*Beschreibung der Reyse und Wallfahrt*, fol. 115, n° 1, qui visita l'Orient en 1843) donne *serbul* comme signifiant soulier dans ce pays. Les mots *zerboûl* et *zerboûn* se trouvent dans les *Mille et une Nuits* ; à *Malte* on utilisait encore au temps de Dozy des sortes de chaussons appelés *sarbon*, plur. *sraben*. — En admettant comme Dozy que tous ces mots soient des équivalents, fruit de permutations de lettres, on voit combien général et ancien était l'usage de la chaussure dont il s'agit.

Dozy rapproche le mot *cherbil* de l'espagnol ancien *servilla* (de *serva*, servante ; qui sert pour les servantes) et voit dans le mot espagnol l'étymologie du mot arabe. Il ajoute que, précisément, les *Mille et une Nuits* donnent le mot zerboûn comme s'appliquant à une chaussure d'esclaves femelles. Nous nous demanderons, pour notre part, si l'arabe vient de l'espagnol ou l'espagnol de l'arabe ou d'une autre langue par l'intermédiaire de l'arabe ; car souvent la question se pose, et tel mot d'une langue européenne peut avoir une origine toute différente de celle qu'on lui donne, en partant du latin, mais avoir été déformé de façon à s'accommoder aux mots analogues issus de cette langue jusqu'à prendre avec eux un grand air de parenté. Même réflexion s'impose pour l'arabe où nous voyons des mots d'origine indubitablement européenne si bien *habillés* à l'arabe qu'on serait tenté de les rattacher à une racine sémitique si l'on ne connaissait l'histoire de leur formation.

1. وجه.

La balzane employée pour la doublure (*tebt'in*[1]).

Le fil à coudre (*qanneb*[2]), presque toujours d'importation européenne.

Le matériel d'un atelier de cordonnier est des plus simples ; il se compose :

D'un gros et lourd *billot* de bois porté sur trois pieds, sur lequel on place le cuir pour le battre, l'assouplir au maillet, le lisser au fer ou l'amincir au blanchard[3].

D'un assez gros *maillet* ordinairement en cuivre et de la forme suivante, pesant environ 1 kilogramme. On s'en sert

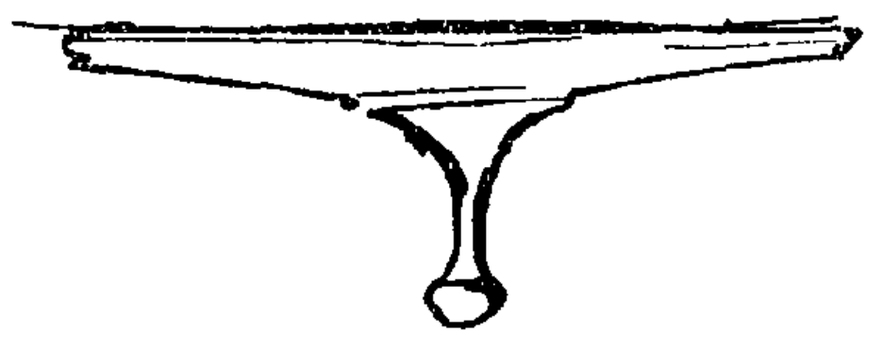


Fig. 7.

pour battre le cuir afin de l'aplatir et de l'assouplir. On

1. تبطين.

2. قنّب. Cf. ce mot et le *cannabis* latin. En Algérie on ajoute un ر (*r*) après le ق en place de l'un des deux ن (*n*) et le mot devient *qarneb*, قرنب, du moins dans le Nord de l'Algérie ; car d'autres populations conservent le mot قنّب, mais en adoucissant le ق ; ainsi les Chambas qui disent ڤنّب.

3. Ce billot s'appelle en arabe marocain أرميل, *armil*. Le mot paraît se rattacher à la racine arabe *rml*, رمل, car on a parmi les dérivés de cette racine *ormoula*, plur. *arâmil* (أرمولة plur. أراميل et أراءِل), *chicot de branche coupée*.

l'appelle en arabe *rzéma*,[1] ou plus souvent *khfif* comme le suivant.

D'un autre *maillet en bois*, plus léger, plus mince et plus allongé qui sert à battre la doublure avant de l'appliquer, ou après, dans les parties où le maillet peut avoir accès. On l'appelle *khfif ettebt'in*[2].

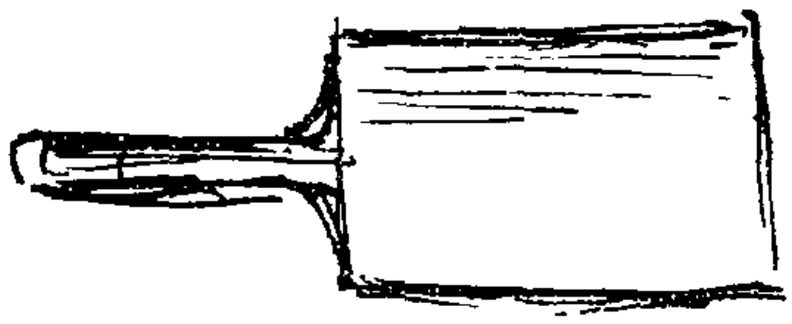


Fig. 8.

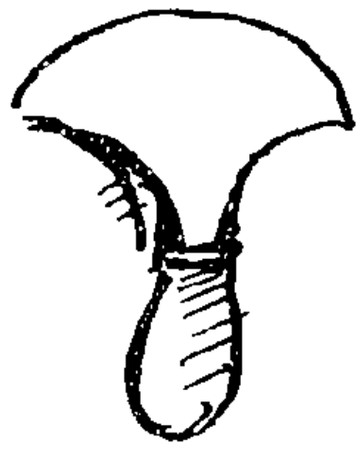


Fig. 9.

De grands et larges ciseaux[3].

Un *blanchard*, du type ordinaire utilisé par les selliers et bourreliers européens. On l'appelle en arabe *Mekirt'a*[4].

Quelques *tranchets et couteaux*[5].

1. رزامة ; ce nom sert d'ailleurs pour toute espèce de *maillet*.

2. خفيف التبطين ; c'est-à-dire *le léger de la doublure* : le léger, pour le maillet léger, par opposition à l'autre maillet de cuivre, beaucoup plus lourd.

3. Appelés *meqaç*, مقص, comme tous les ciseaux.

4. مكرطة ; de *karrat'*. كرّط, *racler*, parce que cet outil sert, entre autre choses, à amincir le cuir en le raclant. En Algérie (province d'Alger) on l'appelle *bechr'i*, بشغى.

5. Le tranchet s'appelle *chefra*, plur. *chefâri*, شفرة plur. شفاري. C'est un mot qui veut dire simplement *lame* de fer ou d'acier tranchante, d'ailleurs. On donne souvent le même nom aux couteaux, que l'on n'appelle jamais à Tétouan *khdmi* خذمي, comme en Algérie.

Un *tire-pied*[1].

Quelques *alènes*[2], de *grosses aiguilles*[3].

Un *fer à lisser* (dit en arabe *meftel*)[4] ou plusieurs fers de forme un peu différente servant au même usage.

Un *bois à lisser*[5].

Des *patrons en zinc* pour découper les empeignes[6].

1. Ce tire-pied s'appelle au Maroc *rekkèb*, ركّاب; c'est-à-dire l'instrument qui sert pour *monter* une pièce. Dans la province de Constantine, en Algérie, on l'appelle *bezouân*, بزوان.

2. En arabe *ichfa*, إشفة. Quelquefois on prononce *euchfa* et même *achfa* ou *chfa* par altération ou chute de la voyelle initiale. Le pluriel est *achâfi*, اشافي.

3. إبراة, *ibra* (et quelquefois par abréviation *bra*, براة) comme pour les aiguilles à coudre les vêtements.

4. مفتل. Ce fer a souvent la forme suivante: L'extrémité A sert à indiquer les raies; l'extrémité B et la courbe qu'elle termine servent

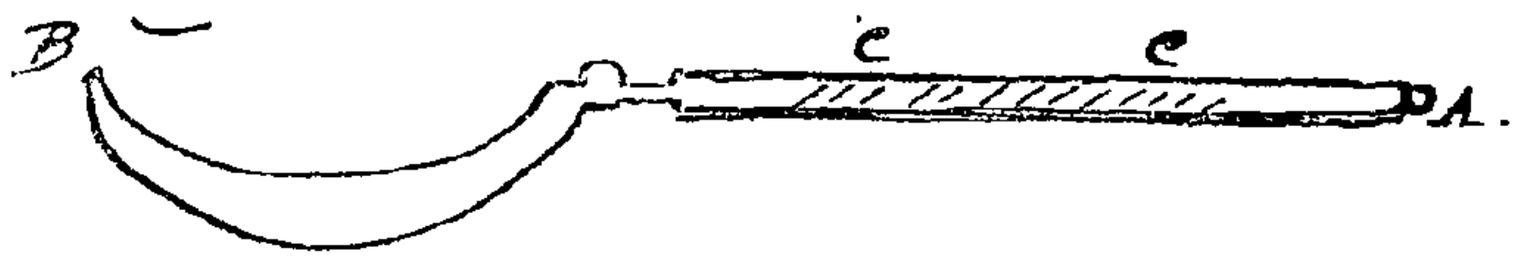


Fig. 10.

à faire ces raies, par frottement. Les filets CC permettent de tenir l'instrument sans qu'il glisse des mains. Les raies qui ornent le cuir s'appellent *st'ar* plur. *ast'ar*, سطر plur. اسطر.

Mais c'est là une forme de lissoir compliquée; souvent l'instrument est une simple lame de fer courbe à son extrémité et obtuse.

5. Appelé *arbès*, رباس en arabe.

6. Tous les *patrons*, quels qu'ils soient, sont appelés *qâleb*, plur. *qoualeb*, قالب plur. قوالب, à Tétouan; il en est de même des *moules*, *gabarits*, etc. Il en est encore ainsi à Alger; mais dans certaines

Des *formes en bois* [1].

Quelques sièges (chaises basses) pour le patron ou les principaux ouvriers, tabourets pour les apprentis [2].

Sauf les alènes, fabriquées à Tétouan même par les forgerons, et assez grossièrement, tous les outils sont de provenance et de fabrication européenne.

L'atelier lui-même est des plus exigus, mais aussi des plus particuliers qui se puissent voir. C'est une sorte de grande caisse cubique, en briques, bois et plâtras, dont le plancher se trouve surélevé d'un mètre environ par rapport au niveau du sol de la rue, de sorte que l'atelier se trouve comme placé sur une espèce de socle en maçonnerie. Dans la face de cette sorte de cube, qui donne sur la rue, est pratiquée une grande ouverture carrée, qui se ferme, comme s'il s'agissait d'une armoire, au moyen d'une trappe, ou, si l'on veut, d'un couvercle fixé par des charnières au bord supérieur de l'ouverture et s'ouvrant de bas en haut. Cette trappe se rabat quand on veut fermer la boutique, se relève quand on veut l'ouvrir et joue alors le rôle d'un auvent. Comme l'ouverture n'intéresse pas toute la face antérieure du cube, il reste comme une sorte de parapet de ce côté, au-dessus du plancher de la caisse atelier. Sans doute ce parapet a pour but de protéger du froid et du vent les jambes et les pieds des ouvriers ; mais il s'ensuit qu'il n'est pas très facile d'entrer dans l'atelier. On n'y

autres parties de l'Algérie (Oranie notamment) le mot *qâleb* ne peut s'employer que s'il s'agit d'un solide à trois dimensions, d'un moule ou d'un gabarit, jamais d'un patron.

1. Appelées également *qoudâleb* (singulier *qâleb*).

2. Jamais on n'emploie à Tétouan (pas plus qu'à Tanger) le mot كُرسي, *koursi*, pour désigner une chaise ; on emploie le mot *chilia* plur. *choudli*, شلية plur. شوالي, altération de l'espagnol *silla*. — Le mot *koursi* s'applique aux *tabourets*, *bancs en bois*, et aussi à ces gros coussins ronds qui servent de siège bas.

parvient qu'en se hissant au moyen d'une corde qui pend au plafond, à portée de la main de celui qui se tient dans la rue, et en s'aidant des pieds contre les saillies du parapet. Du reste, seuls le patron et les ouvriers ont à exécuter cette manœuvre, le public n'ayant rien à faire dans le local et les acheteurs se bornant à se tenir dans la rue, debout devant la porte pour faire leurs emplettes[1].

Les murs, quelquefois même le plafond et toujours le plancher, ou mieux le sol, de l'atelier, sont complètement tapissés de nattes en jonc blanc, unies, et sur ces nattes, fichées à des clous, toute la série des outils et aussi tout un étalage de pantoufles jaunes et rouges, rangées souvent avec symétrie et presque avec goût. Pas de toit sur l'atelier, une simple terrasse.

Toutes ces caisses ateliers, accolées les unes aux autres, forment de longues files de façades blanchies à la chaux sur lesquelles se détache le vert des auvents et des portes-trappes, et entre lesquelles serpentent de la façon la plus capricieuse d'étroites ruelles ; et le quartier qu'elles occupent, près des tanneries, au nord-est de la ville, est l'un des plus bizarres que l'on puisse imaginer.

Chaque caisse atelier a des dimensions très réduites ; il est rare que celles-ci aillent au delà de 2 mètres 50 à 3 mètres dans le sens le plus étendu. Quant au plafond, il ne se trouve guère qu'à 3 mètres environ au-dessus du niveau de la rue, à 2 mètres à peu près, par conséquent, au-dessus du sol de l'atelier. — Quatre à cinq personnes tiennent à l'aise, cependant, dans cet étroit local et peuvent y travailler sans se gêner réciproquement ; le patron, deux

1. Dans certaines boutiques, le parapet est remplacé par une trappe analogue à celle qui ferme le haut de l'ouverture, mais s'ouvrant de haut en bas ; quand on la rabat il est alors plus facile d'entrer dans la boutique.

ouvriers et deux apprentis, en terme moyen ; mais cela n'a rien d'absolu, cela va sans dire.

Le loyer d'une boutique de ce genre est assez cher pour le pays puisqu'il va de 5 à 12 pesetas par mois.

Le métier en lui-même ne comporte rien de particulièrement intéressant, rien qui diffère sensiblement de la façon dont le pratiquent les cordonniers européens et qui vaille par suite la peine d'être exposé. La division du travail est assez bien établie dans les ateliers où le patron a à sa disposition assez d'ouvriers et d'apprentis ; le patron découpe le cuir, les ouvriers cousent, lissent et rognent le cuir, l'enjolivent de raies tracées au fer chaud, en se faisant aider par les apprentis qui travaillent sous leur direction et qui ont à faire les besognes les plus faciles.

On n'emploie pas la colle classique des cordonniers européens pour coller ensemble les morceaux de cuir, quand cela est nécessaire, mais le fiel de bœuf.

Les bolr'as de bonne qualité sont doublées intérieurement en peau de chèvre ; les autres en basane. Une semelle intérieure en basane rouge y est ordinairement appliquée.

Quelques coups de lissoir légèrement chauffé servent à dessiner sur l'empeigne quelques raies très simples destinées à l'orner légèrement[1]. Les bolr'as, une fois achevées, sont mises en forme pour qu'elles prennent l'apparence voulue, puis accrochées aux murs en attendant qu'un acheteur se présente, ou, moins souvent, livrées au crieur public qui les vendra dans les rues, ou encore envoyées à l'acheteur en gros qui les expédiera sur quelque autre lieu. Le fabricant est donc toujours, en même temps, plus ou moins marchand.

Le salaire des ouvriers est assez bon pour le pays ; ils

1. *St'ar* plur. *ast'ar*, سطَر plur. اسطار.

gagnent en général de 0 peseta 35 à 0 peseta 40 par paire de bolr'a pour hommes ou pour femmes qu'ils confectionnent et 0 peseta 15 par paire de bolr'a pour enfants. Ils peuvent faire de 6 à 8 paires par jour, suivant leur habileté, mais en faisant de très grandes journées et en travaillant très tard le soir ou même dans la nuit. Il sont souvent obligés de veiller aux approches des fêtes musulmanes, car le travail presse alors, l'habitude étant d'acheter, à ces occasions des souliers neufs et d'en donner aux domestiques et apprentis de tous les corps d'industrie. Mais en temps ordinaire ils travaillent moins, ferment généralement leurs ateliers vers 5 heures du soir et l'on peut admettre que, d'une manière générale, ils gagnent à peu près de 2 pesetas à 2 pesetas 50 par jour.

Les apprentis ne gagnent rien pendant les deux ou trois premières années qu'ils sont dans le métier ; seulement on leur donne de temps à autre quelques gratifications.

Les bolr'as d'hommes se vendent de 5 à 7 et 10 pesetas, cela s'entend de la bonne qualité, de celle qui sert aux gens de la ville ; quant aux bolr'as qu'achètent les montagnards, plus grossières, à très forte semelle, article très rustique, elles se vendent de 3 pesetas ou 3 pesetas 50 à 10 pesetas. Certaines ont des semelles de près de 2 centimètres d'épaisseur.

Les bolr'as à semelle mince, plus fines, plus élégantes, portées par les gens de qualité, par les fonctionnaires, les employés du gouvernement, dites *srîkîs*[1] sont parmi les plus chères, cela se conçoit.

Les bolr'as rouges pour femmes valent de 5 à 6 pesetas, article moyen.

Les bolr'as pour enfants se vendent, suivant la taille, de 2 à 3 pesetas.

1. سريكسي.

Les bolr'as brodées ou *cherbel* se vendent plus cher relativement que les autres, pour une même qualité, comme il est naturel. Les moins chères valent 5 à 6 pesetas prises par unités. Certains commerçants qui les exportent et les achètent par douzaine ou par plus grandes quantités les obtiennent en fabrique à 3 pesetas et 3 pesetas 50.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire la fabrication de ces bolr'as, nous réservant d'en parler plus longuement lorsque nous traiterons de la *broderie*. Disons seulement maintenant que ce sont en général les cordonniers ordinaires, les fabricants de bolr'as, qui découpent le cuir, le donnent à broder à façon à des femmes. Celles-ci font ce travail chez elles, et rapportent les pièces brodées aux cordonniers qui les font monter.

Les bolr'as de Tétouan sont estimées ; elles sont assez bien faites, en parlant de leur forme seule, pour ne pas être disgracieuse. Elles forment l'objet d'un commerce d'exportation relativement important dont nous aurons plus tard l'occasion de reparler [1].

1. Les bolr'as se portent beaucoup aussi dans certaines régions de l'Algérie ; à Tlemcen, notamment, où elles sont les mêmes que les bolr'as marocaines, Tlemcen étant d'ailleurs, au point de vue de ses mœurs et coutumes, presque plus Marocain qu'Algérien ; à Bou Saada, dans le Hodna, les Zibane, etc. Dans ces dernières régions les bolr'as sont fabriquées sur place ; le centre le plus renommé est *Tolga* ; mais on en fait aussi beaucoup à *Bou Saada*. Ces bolr'as sont plus grossières de formes que celles du Maroc, larges, épatées, très disgracieuses. Elles sont toujours en cuir jaune ou bistré, souvent unies, quelquefois ornées de raies noires faites au fer, beaucoup plus apparentes que celles des bolr'as marocaines. Souvent aussi les coutures sont remplies d'ornements en soie de couleur (appelées *çorma*, plur. *çrâmi*, صُرمة plur. صرامي) qui prennent un peu l'air de *crevés* dans certains vêtements de la renaissance, toutes proportions gardées bien entendu. — En général la languette qui surmonte la partie postérieure, le talon, est bien plus longue que dans les chaussures maro-

caines ; elle atteint communément 10 et 12 centimètres, le double de ce qu'elle a dans ces dernières. Souvent aussi une autre languette assez élevée (6 à 8 centimètres) surmonte le cou-de-pied pour protéger le bas de la jambe, son articulation avec le pied. C'est que les bolr'as servent à monter à cheval dans le Sud Constantinois et la languette de devant est utile pour préserver la peau nue du contact de l'étrier arabe.

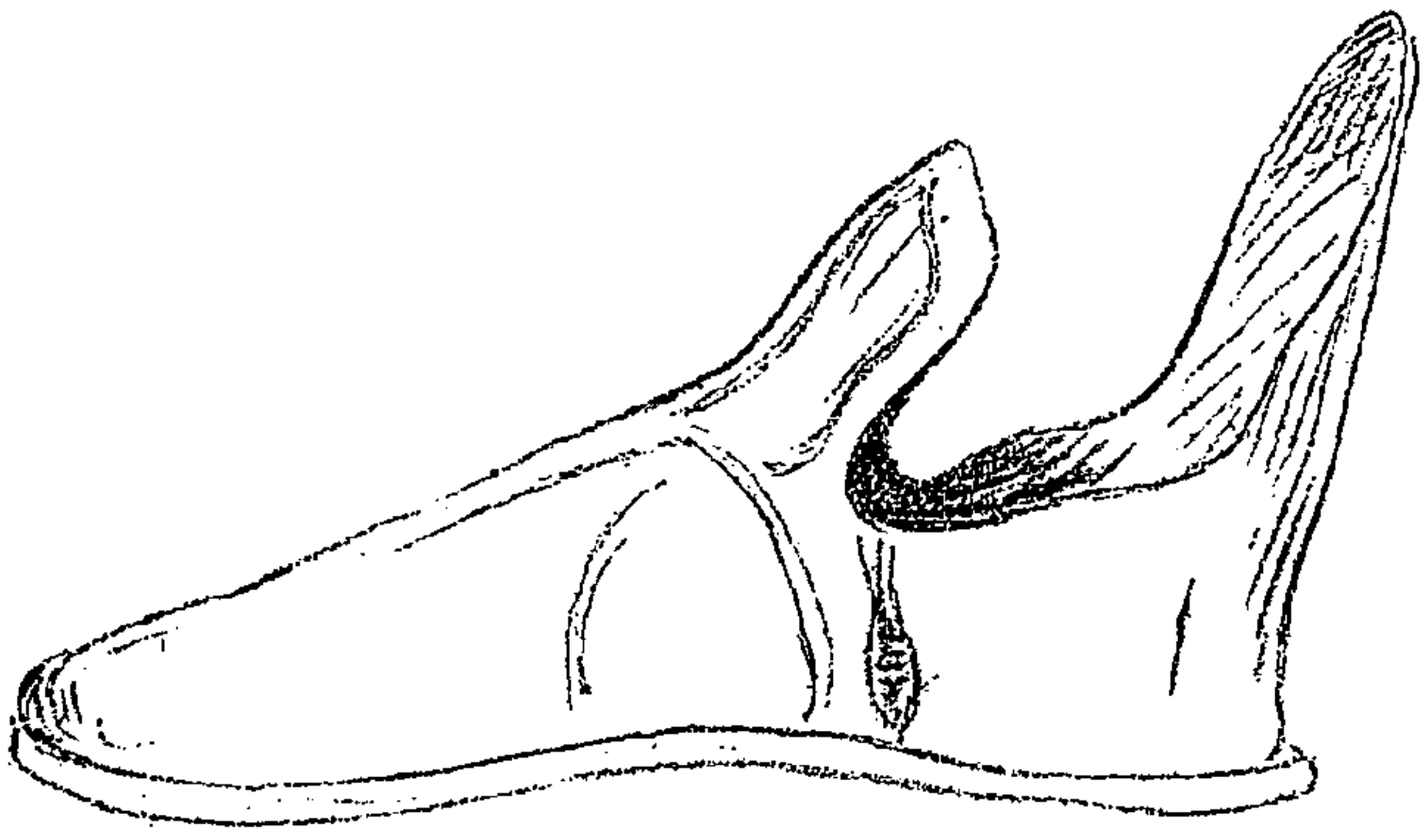


Fig. 11.

On donne encore le nom de *bolr'a* dans la province de Constantine, chez les bédouins, à une sorte de savate à semelle, lacée sur le devant de la jambe, en cuir rouge, et portée par les femmes (c'est ce qu'on appelle *réhiya*, راحية chez les Bédouins de la province d'Alger) ; puis, à Constantine même, à une sorte de chaussure d'intérieur, sans semelles, en cuir rouge, portée par les femmes ; enfin à un chausson analogue, mais en cuir jaune (on l'appelle *bolr'a çafrâ*, بلغة صفرا), portée de même par les hommes, soit à l'intérieur des maisons, soit pour mettre au dedans des souliers. Il est assez curieux de constater cette spécialisation du jaune pour les hommes, du rouge pour les femmes dans deux pays également beaucoup plus berbères qu'arabes comme le Maroc et Constantine.

Certaines de ces bolr'as algériennes sont de bonne qualité ; mais fréquemment, dans les grands centres de production, — comme à Constantine, par exemple, où l'on en fabrique de grandes quantités pour Biskra et le Sud de la province, — on a coutume de tromper

On fabrique aussi à Tétouan, des bolr'as à l'usage des Juifs.

III. — *Fabrication des sacoches (chkâras)*[1].

Entre le quartier des cordonniers et les abords de Elr'arsa, quelques boutiques, absolument semblables à celles des premiers ; ou quelquefois en différant seulement par l'absence du parapet antérieur au niveau du sol, — servent d'atelier à des fabricants de sacoche en cuir à l'usage des montagnards.

Ces sacoches, de forme carrée, se composent d'un simple sac en peau de chèvre ou de mouton, carré, qui se ferme en se repliant par sa partie supérieure. Deux ou quatre poches extérieures sont surajoutées en outre dans la face antérieure. La partie supérieure du rabat, celle qui se trouve recouvrir le tout, est ornée d'appliques en cuir

l'acheteur en lui fournissant, au lieu d'une semelle forte, épaisse, une semelle composée de minces lames de cuir entre lesquelles s'intercalent des couches de débris de cuir et même de la terre battue. Cela ne se produit jamais, actuellement encore, dans les articles de fabrication marocaine.

Une des particularités des pantoufles ou bolr'as marocaines, c'est l'étroitesse de leur cou-de-pied ; elles ne peuvent guère être chaussées par les Algériens, dont le pied est plus sec, en général, plus nerveux et plus cambré que celui des Marocains, charnu et graisseux, sans être fendues ou coupées au cou-de-pied.

1. شكارة plur. شكاير, *chekâïr* ; tel est le nom donné au Maroc aux sacoches, tant à celles de Tétouan qu'à celles de Merrakech et d'ailleurs, jamais ce nom ne sert à désigner un *sac de toile* comme en Algérie (Un sac de ce genre se dit خنشة, *khancha*, plur. خناشي, *khenâchî*, au Maroc).

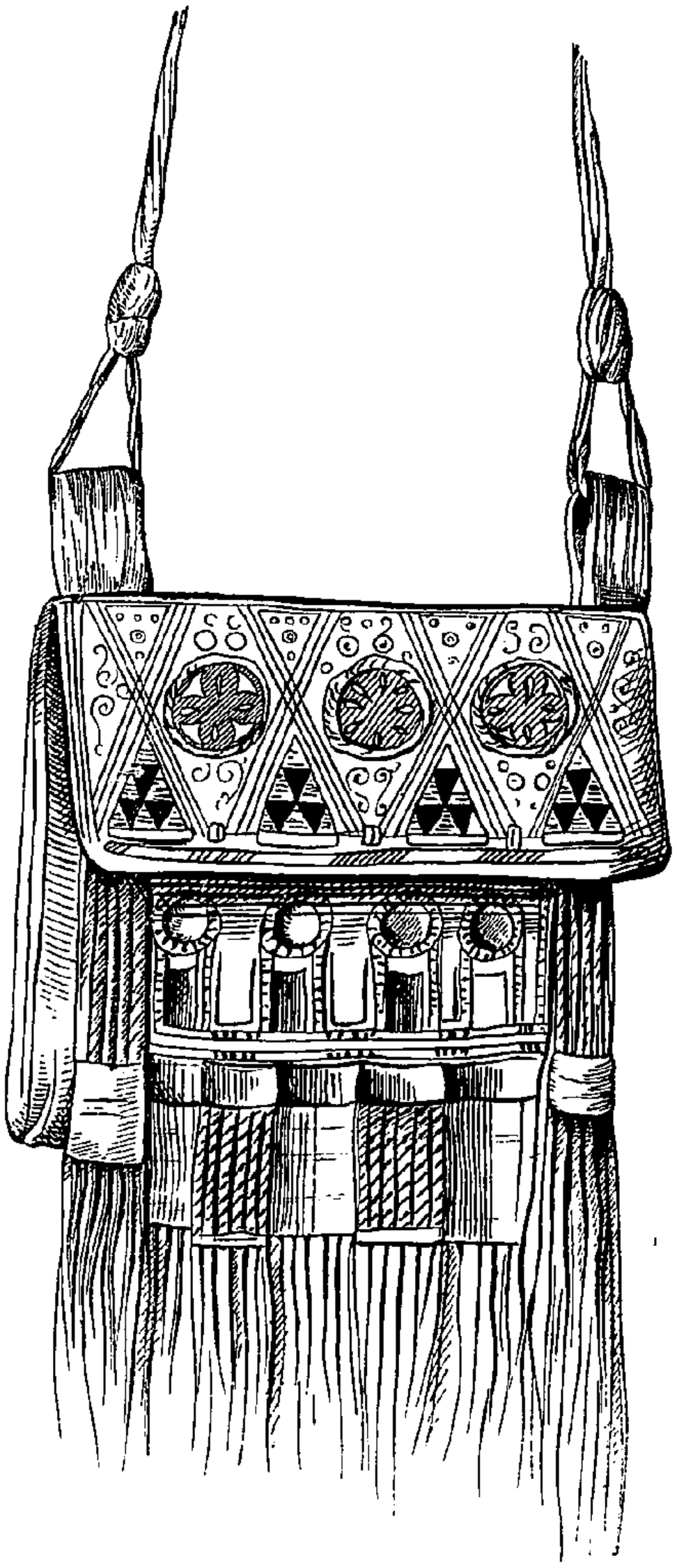


Fig. 12.

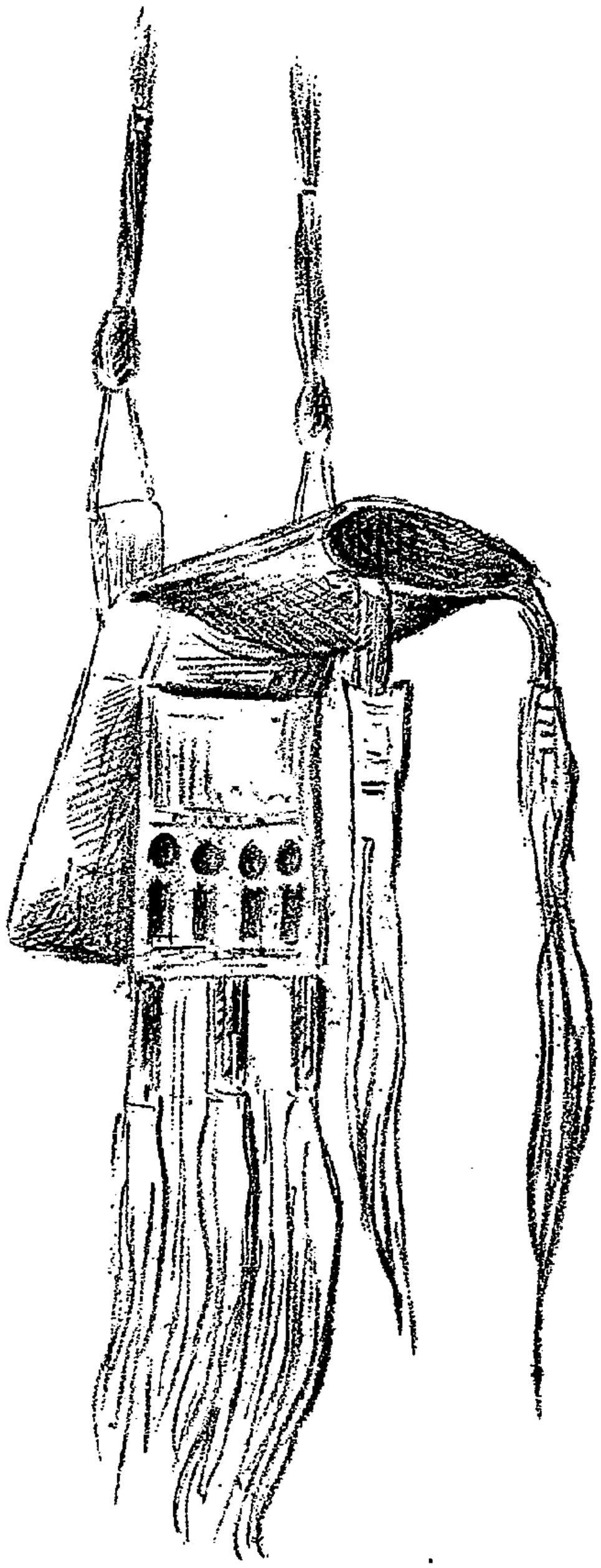


Fig. 13.

découpé, de couleurs différentes, rouge, bleu, noir, blanc, vert, etc., qui ressortent agréablement sur le fond noisette du cuir, dessinant des cercles, des triangles, des combinaisons de triangles, etc. et souvent la surface des figures géométriques qui composent ces ornements est couverte de légères et minces lanières de cuir, parallèles, passées dans le cuir du sac, à leurs extrémités et maintenues ainsi à la manière des fils d'une broderie. En outre des ornements tracés au fer chaud, droites qui se coupent, groupes de cercles, etc., circonscrivent ces figures ou meublent l'intervalle qui les sépare. Enfin des pendeloques en lanières de cuir de même couleur que le corps de la sacoche, soit simples, soit tressées, garnissent les coins supérieurs du rabat et une sorte de second rabat, rajouté, en cuir découpé avec des jours, vient, au-dessous du premier rabat, recouvrir les petites poches pratiquées dans la face antérieure de la sacoche.

Ces sacoches sont agréables à voir lorsque l'ornementation en est bien réussie ; mais quelques montagnards les veulent agrémentées de petites glaces rondes, de pompons de laine ou de soie de couleurs violentes, qui leur communiquent un aspect de clinquant des plus désagréables et les transforment en objets du plus mauvais goût.

Leur taille varie beaucoup, de même que la richesse de leur ornementation. Certaines ont près de 30 centimètres de long, autant de large, et des pendeloques énormes qui traînent jusqu'à 15 ou 20 centimètres du sol. Les plus petites n'ont guère moins d'une vingtaine de centimètres.

On les porte en bandoulière sous la jellaba, suspendues à une grosse ganse en laine ou en soie bleue, verte, ou rouge, le plus souvent à brins multiples, agrémentée de grosses olives à ses extrémités et rattachée à deux oreilles de cuir dont la sacoche est munie à sa partie supérieure [1].

1. Les Juifs de basse condition portent quelquefois des sacoches de

Il n'est guère de montagnard qui n'en possède une ; il y met sa poudre, ses balles, ses cartouches, son argent, son attirail de fumeur et toutes sortes de menus objets. Les gens de la ville, au contraire, ne portent jamais de sacoches de ce genre et considèrent comme de mauvais goût d'en avoir ; ils se servent des *sacoches de Merrâkech,* qui ne diffèrent pas essentiellement de celles que nous venons de décrire par leur forme et leur nature, — si ce n'est qu'elles sont plus larges que hautes, — mais qui en sont complètement distinctes par leur ornementation et qui jamais ne sont pourvues de ces pendeloques si chères aux Djebala.

Le prix des sacoches fabriquées à Tétouan est très variable, suivant la grandeur, la qualité du cuir, la richesse des ornements et la perfection du travail ; il va de 6 à 7 pesetas, au minimum, à 35, 40 ou même 50 pesetas lorsqu'il s'agit d'objets particulièrement soignés et de grande taille. Les meilleures sacoches sont en peau de chèvre. Quelques montagnards les font faire sur mesure, suivant leur goût ; mais on est toujours sûr d'en trouver toutes faites dans les ateliers des fabricants un nombre plus que suffisant et un choix assez grand.

C'est, au demeurant, une industrie assez peu active, mais qui fait vivre une vingtaine d'ouvriers et qui communique un caractère assez pittoresque à quelques coins de rues, car les boutiques où elle est installée, encombrées de sacoches de toutes formes, de toutes grandeurs, avec leurs ornements de couleur tendre ou éclatante, ressortant sur le fond brun clair du cuir, sur le ton pâle des nattes de

ce genre ; par exemple les portefaix, les muletiers, les ânicrs, ou plus souvent encore des sacoches de Merrakech noires et crasseuses. Ils ont coutume d'interposer entre les oreilles de cuir de la sacoche et l'extrémité de la ganse qui sert à la suspendre un disque de cuivre découpé à jour, qui forme trait d'union. Cet anneau s'appelle *khriç,* خريص. Jamais aucun musulman ne s'en sert.

jonc, forment un coup d'œil vraiment curieux. En général un atelier de fabricant de sacoches ne comporte qu'un ouvrier, patron et marchand en même temps.

Ces mêmes fabricants de sacoches confectionnent aussi et vendent de petits sachets de cuir (en mouton ou en chèvre) destinés à renfermer des capsules, des balles, du plomb, etc., au prix de 0 peseta 25 à 0 peseta 30.

Enfin ils confectionnent aussi des ceintures de cuir, des cartouchières et autres menus objets du même type d'ornementation que les sacoches [1].

1. On remarque ce même type d'ornementation à lanières de cuir pendantes, à compartiments géométriques couvrant les surfaces, dessinés par des fils de soie, de laine ou de minces brins de cuir de couleurs variées en un certain nombre d'autres pays du Nord de l'Afrique. L'ère de dispersion de ce *style*, si tant est qu'on puisse lui donner ce nom, est des plus étendue. Nous avons vu au Tidi-Vielt quantité d'objets de ce genre qu'on nous a donnés comme de provenance soudanaise; d'autres sont fabriqués au Touat, au Gousara; on en retrouve au Mzab, en Algérie; au Tafilelt, dans tout le Sahara marocain; au Sous; peut-être dans une grande partie de l'Atlas marocain; enfin les ouvrages d'explorations dans les divers pays touaregs nous les montrent également en usage un peu partout dans ces régions. On peut se demander si le fait que nous exposons est l'indice d'une parenté ethnique entre les divers groupes de populations chez lesquels ce mode d'ornementation se retrouve, ou s'il y a eu simplement infiltration successive d'un goût particulier chez elles, moyennant quoi elles auraient peu à peu contracté l'habitude de décorer ainsi les objets en cuir dont elles se servent.

Cependant la première opinion nous semble plus plausible, si l'on veut bien réfléchir que nulle part, du moins à notre connaissance, on ne trouve l'analogue chez les populations arabes du Nord-Ouest africain; d'où l'on pourrait conclure que si ce type d'ornementation n'est pas d'origine berbère proprement dite, du moins il a pu se propager en pays berbère, chez les populations berbères plus facilement que partout ailleurs, à cause d'une certaine similitude, d'une certaine analogie de goût chez ces populations.

Quel est, maintenant, le point de départ de ce style ? C'est ce qui resterait à élucider. Seule une étude comparative basée sur des études de détail préliminaires, permettrait, en déduisant les données éparses sur ce sujet, que l'on trouve dans les ouvrages des voyageurs, dans les livres d'exploration, de se faire une idée suffisante de ce qui peut en être et permettrait de hasarder une opinion.

Est-il vraiment berbère d'origine et s'est-il, du Nord-Ouest africain, propagé au Soudan qui fut un moment soumis si directement à l'influence berbère ?

Est-il au contraire d'origine soudanaise ou même peut-être africaine, et marque-t-il une réation de ces contrées sur le Nord-Ouest africain, après que celui-ci les eut plus ou moins complètement influencées au point de vue politique ?

Autant de questions qui nous semblent peu faciles à résoudre en l'état actuel de la matière.

Nous ajouterons, — à titre d'indication simplement, — que, dans les pays arabes du Nord africain que nous connaissons, le style des ornementations portées par les objets en cuir, — broderies à peu près exclusivement, en fil d'or, d'argent ou de soie, — nous paraissent, à première vue, se rattacher plutôt au style byzantin ; les enroulements, rinceaux, fleurons, etc., qui forment le fond de cette ornementation nous semblent les descendants directs de ceux que l'on retrouve chez les Byzantins dans les divers types de décoration, et les cuirs brodés dont il s'agit présentent de remarquables analogies avec ceux de la Russie méridionale, de la Crimée, de certaines contrées des bords de la mer Noire.

B). — L'INDUSTRIE DE LA TERRE CUITE

L'industrie de la terre cuite à Tétouan est entièrement aux mains des Musulmans.

Les produits qu'elle fournit au pays sont de trois sortes :

1° Des objets servant à l'usage domestique, vases de toutes sortes et de toutes dimensions.

2° Des carreaux de terre émaillée, de couleurs différentes, qui servent à composer ces mosaïques, parfois fort agréables à l'œil, dont on décore les murs et le sol des maisons riches.

3° Des tuiles, des tomettes et des briques.

Cette industrie est aujourd'hui, après celle des cuirs, l'une de celles qui conservent à Tétouan quelque reste d'activité. D'autre part, la branche qui s'occupe de la fabrication des carreaux émaillés présente une réelle originalité et suffirait à elle seule pour imprimer à l'industrie tétouanaise une marque tout à fait particulière et pour la rendre intéressante, puisqu'elle rappelle exactement, par ses produits, l'industrie des Maures Andalous de Grenade, tandis qu'elle n'a d'analogue aujourd'hui, dans le Nord du Maroc, que dans la seule ville de Fès[1].

Ces réflexions s'appliquent surtout à la poterie-céramique par laquelle nous commencerons l'étude de l'industrie de la terre cuite à Tétouan.

1. A quelques exceptions près que nous verrons plus tard.

CHAPITRE I

LA POTERIE CÉRAMIQUE[1].

Sous ce titre nous rangerons les deux premières sortes de produits, ci-dessus énumérées, sorties des mêmes ateliers, savoir :

1° *Poterie proprement dite* :

2° *Carreaux émaillés pour mosaïques.*

La poterie céramique tétouanaise est une industrie des plus simples, qui ne met en œuvre aucun procédé perfectionné et qui n'a pas atteint, somme toute, un niveau très élevé ; mais qui, malgré les moyens rudimentaires qu'elle se borne à employer, parvient à fournir certains produits agréables à l'œil, tels les carreaux émaillés pour céramiques.

§ 1. — Les ateliers. — Procédés de fabrication de la poterie servant a l'usage domestique.

Les ateliers de potiers de Tétouan sont installés d'une

1. La poterie, les objets en poterie se désignent sous le nom de *qachch* (فشّ); le potier est appelé *fakhkhâr* (فخّار), l'atelier où l'on fabrique la poterie n'a pas de nom particulier. On dit simplement *raḥbat el-fakhkhâr* (رحبة الفخّار), c'est-à-dire « *l'emplacement de la poterie* » ou, encore, on emploie au pluriel le mot potier, et l'on dit *el-fakhkhâra* ou *el-fakhkhârîn* (الفخّارة الفخّارين), pour désigner l'endroit où ils travaillent, comme on dit *eddebbâr'în* pour indiquer l'endroit où travaillent les tanneurs (*debbâr'în*).

façon particulièrement curieuse et pittoresque. Ils se trouvent à l'ouest de la ville, aux abords de la route de Tanger ; ils occupent soit l'intérieur de ces grottes plus ou moins vastes qui se creusent dans le flanc de la muraille de travertin régnant en bordure au pied du Djébel Darsa, auprès de la ville, soit dans le fond des excavations qui s'ouvrent au milieu de la terrasse de ce même travertin qui se trouve former l'échelon inférieur, au-dessous de la falaise, mais dominant de haut la vallée d'El-'Odoua.

Grottes et excavations circulaires semblent être d'anciennes carrières ; il semble qu'elles résultent de l'enlèvement de matériaux qui ont servi à la construction d'une partie de la ville ; elles peuvent remonter à une haute antiquité. Les parois verticales qui limitent les excavations sont elles-mêmes creusées plus ou moins de petites grottes ayant même origine et même destination que les autres.

Ces ateliers valent certainement la peine d'une visite, les uns comme les autres. Dans les grottes, les effets du clair obscur, la demi-obscurité où plongent les murailles rocheuses et inégales, le sol couvert de mille objets en cours de fabrication, ces hommes qui travaillent en silence dans un jour diffus et rare, avec des gestes sobres et tranquilles ; aux abords, les monticules de débris, les plantes sauvages dont la vigoureuse végétation entoure les fours, cache à demi la bouche des cavernes ; le feuillage luxuriant des figuiers, les grandes fleurs qui surgissent du fond des excavations circulaires ; les touffes de ronce, et toutes les lianes qui encombrent leurs abords, qui en tapissent les parois, tout cela compose un tableau des plus harmonieux, mais un peu sombre ou sauvage et étrange, dans un cadre de soleil et de gaieté.

Souvent les grottes ont été légèrement ouvragées ; ici c'est un talus de terre destiné à protéger du trop grand vent leur intérieur ; là, une murette en pierre sèche, abri plus sûr et plus efficace ; ou bien quelque ouverture pratiquée

dans une paroi pour donner du jour ou laisser sortir la fumée du foyer installé sur le sol, dans un creux.

Chacun de ces ateliers, ou mieux son emplacement, est la propriété du maître-potier qui l'a reçu en héritage de ses ancêtres ou bien acheté de quelque confrère. Le prix de vente en varie dans de larges proportions, suivant les dimensions du local ; on peut admettre qu'il va de 500 pesetas à 1 500.

Le matériel est compris dans ce prix de vente. Il est

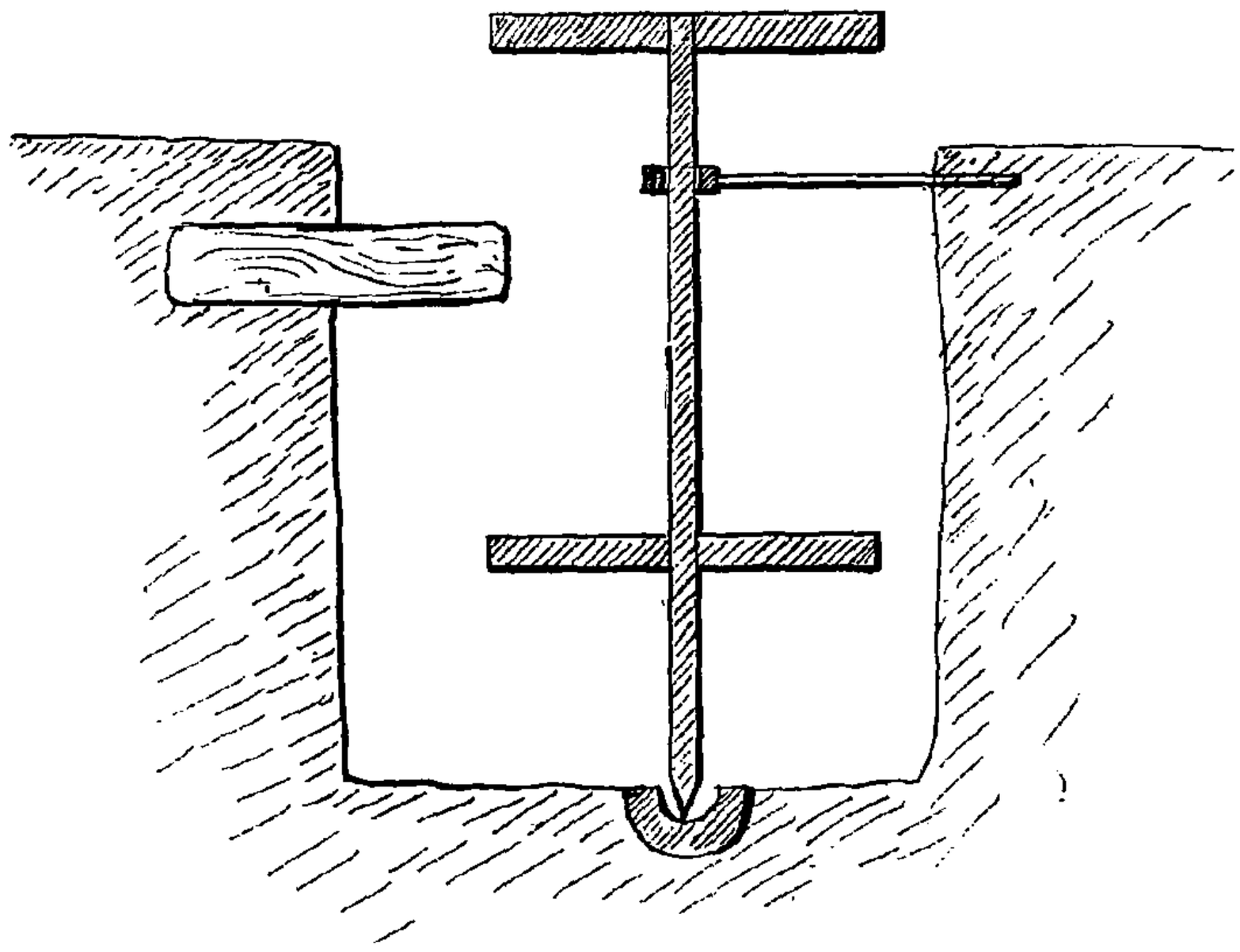


Fig. 14.

d'ailleurs si simple qu'il n'a pour ainsi dire aucune valeur. Il se compose de :

Le tour ;

Les fours ;

Quelques supports en terre cuite,

et c'est tout.

Le tour, appelé mâ'oûn [1] est lui-même des plus rudimentaires. Il se compose d'un axe vertical dont la partie inférieure, la pointe, repose dans le creux d'un éclat d'obus ramassé où l'on a pu ; cet axe est maintenu par un collier à l'une des parois d'une sorte de puisard creusé dans le sol de la grotte et qui contient tout l'appareil. L'axe porte deux tables circulaires : l'une à son extrémité supérieure, qui sert à poser le bloc de terre que l'on veut travailler ; l'autre à quelque distance au-dessus de son extrémité inférieure, à laquelle l'ouvrier communique avec son pied un mouvement rapide de rotation qui se transmet à l'appareil tout entier. L'ouvrier est assis sur une planche qui lui sert de banc, un peu au-dessous du niveau de la bouche du puisard dans lequel est installé le tour ; la tablette supérieure de celui-ci se trouve donc à peu de hauteur au-dessus du sol naturel.

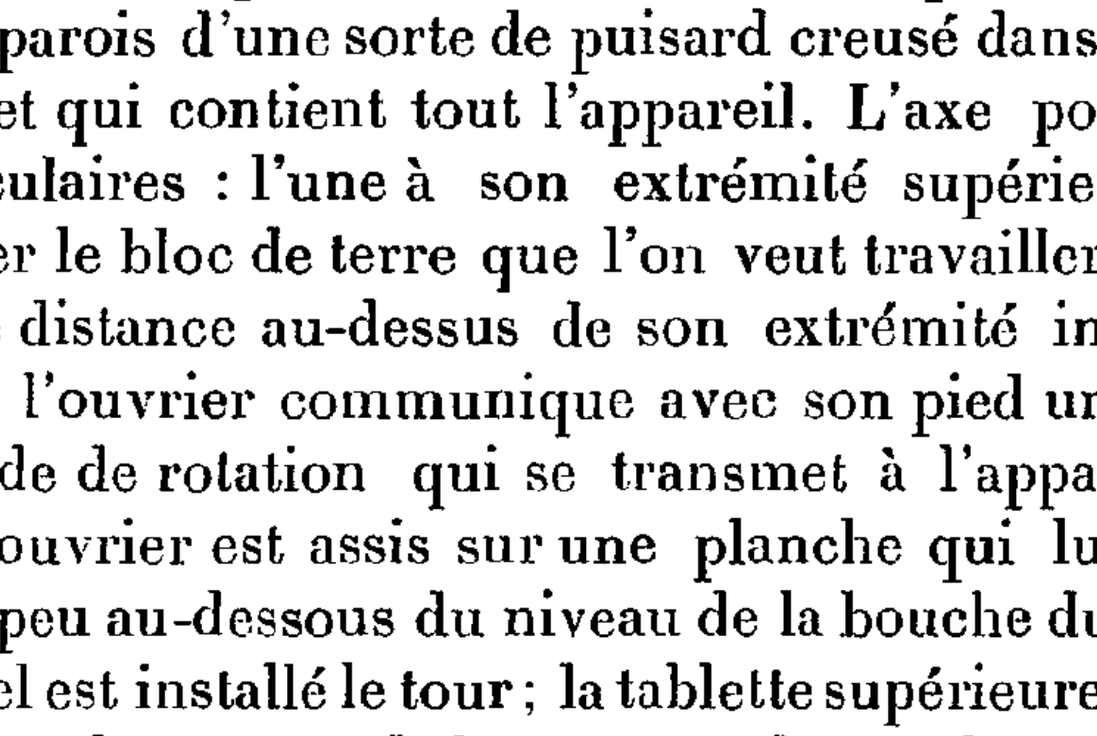


Fig. 15.

Le *four à poterie* est toujours distinct à Tétouan du four

1. ماعون. C'est-à-dire « l'outil proprement dit ». Ce dont on « s'aide » pour travailler (de la racine عون, *'aoûn*, avec sens d'aider). En Algérie au contraire le mot *mâ'oûn* signifie « la vaisselle, le vase, le vaisseau ». Mais toujours à Tétouan il a conservé le sens très distinct d'outil (le pluriel est *moû'aen*, موعِن).

à briques ; mais on lui donne le même nom, *farrân*[1]. C'est une sorte de tour un peu conique, à section circulaire, élevée de 2m,50 à 3 mètres au-dessus du sol et divisée en deux étages. A l'étage inférieur, en contre-bas du terrain naturel, se trouve le foyer, simple chambre sans grille où

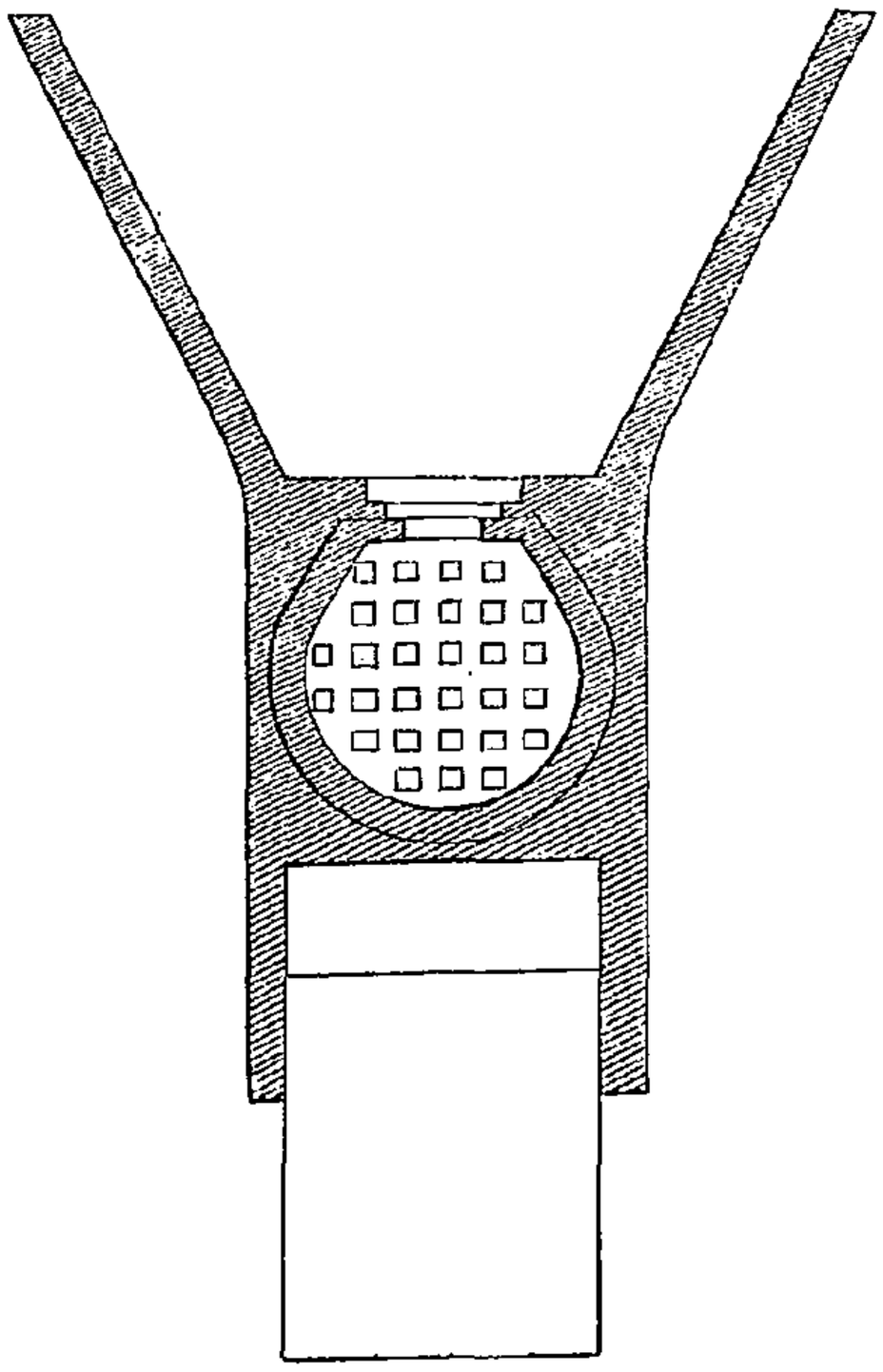


Fig. 16.

l'on dépose à même le combustible ; on accède à la porte du foyer par une pente légère. Le plancher de l'étage inférieur peut être à environ 1 ou 2 mètres au-dessous du sol sur lequel s'élève le four. Dans l'étage supérieur, également pourvu d'une porte, mais au niveau du sol, on entasse la

1. فرّان.

poterie. Pas de voûte au four. Le plancher de l'étage supérieur se trouve constitué par des briques laissant entre elles des jours assez nombreux pour que la flamme puisse venir lécher les objets qu'il s'agit de cuire. Ces fours sont en brique ou en maçonnerie de moellons grossiers, mêlés d'une sorte de béton de terre, de cailloux et de débris de poterie ; plus souvent encore c'est un mélange de ces diverses sortes de matériaux. Toujours ce sont des constructions très grossières et de peu de valeur, de sorte qu'on ne regarde pas à les détruire pour en élever d'autres à leur place, le cas échéant, dès que le besoin s'en fait sentir.

Le combustible consiste en broussailles coupées dans les environs, surtout dans la montagne, et aussi en *tan* ayant servi à la tannerie et abandonné par les tanneurs. Aussi trouve-t-on toujours près des remparts, à l'entrée de la route de Tanger, des nappes de tan étendues à l'air sur le sol et séchant au soleil, avant d'être employées au chauffage des fours[1].

Enfin on se sert aussi de fumier pour le même usage, de copeaux, de débris de menuiserie, de tout ce que l'on peut trouver, en un mot, qui soit capable de brûler, mais presque jamais de bois, à cause de la rareté de cette matière dans la région.

Une fournée s'appelle *koûcha*[2].

L'argile dont on se sert pour faire les poteries est fine, égale de texture ; de composition un peu calcaire ; de cou-

1. Les terrains dans lesquels les potiers se procurent la broussaille servant de combustible appartiennent au makhzen. De ce chef, pour avoir le droit d'y faire les coupes nécessaires les potiers doivent verser annuellement au qâïd tout ce dont il peut avoir besoin en fait de poterie. De plus ils déboursent environ 0 pes. 25 de main-d'œuvre pour chaque fagot, pesant environ 20 à 25 ou 30 kilogrammes.

2. كوشة. Ce mot désigne un four à briques, à pain, etc., dans la plus grande partie de l'Algérie.

leur gris bleuâtre. Elle appartient à l'étage du Pliocène ancien qui affleure au pied du Djebel Darsa, au-dessus du cimetière juif, à l'aval de la ville, au début de la route de Ceuta. On la retire de trous creusés dans les flancs du ravin qui borde cette route, immédiatement à son sud, et que la route elle-même traverse un peu plus bas ; mais on trouve aussi de l'argile semblable dans un champ, à proximité des ateliers, au lieu dit Ech-Chabbâr, sur la route de Tanger ; seulement la première exploitation est la plus importante [1].

Le sable nécessaire à la confection de la pâte vient de l'Oued Kitân et des carrières ouvertes un peu plus bas que les établissements des potiers, plus près du fond de la vallée, dans la couche du travertin, qui, comme nous l'avons dit, passe aux sables, aux calcaires gréseux ou sableux en certains endroits. Il est nécessaire de cribler cette matière très soigneusement avant de s'en servir, à cause de l'inégalité très grande de texture de la roche dont elle provient. Ce travail se fait en carrière et les potiers n'ont pas à s'en préoccuper, ou du moins n'ont-ils à faire qu'un second blutage au tamis plus fin.

L'eau est fournie en quantité suffisante par les sources et les suintements nombreux que l'on rencontre dans les flancs ou au pied de la falaise pliocène.

La préparation de la pâte se fait de la façon suivante :

L'argile, apportée de la carrière, est laissée en tas près de l'entrée de la grotte ; elle s'imprègne plus ou moins d'humidité au contact de l'air et se délite peu à peu. On la dépose ensuite, au fur et à mesure des besoins, dans un

1. La carrière d'argile d'Eṭ-touîla est en partie ḥaboûs de la Djâma' Ma'amoûra à laquelle les potiers doivent certaines redevances, en partie propriété de la corporation des potiers qui l'a achetée 150 pesetas d'un ancien Qâïd El-Mâ (Surveillant des eaux) appelé Haïroûr (هيرور).

bassin creusé dans le sol, — simple trou large et peu profond, — et on la noie sous une couche d'eau de quelques centimètres. Elle se transforme en pâte onctueuse, que l'on remue avec une houe, de façon à lui donner l'homogénéité voulue, et que l'on corroie en la foulant aux pieds. Ce faisant, les débris légers, les impuretés végétales, débris de racine ou autres, montent à la surface de l'eau et sont enlevés. On décante en jetant l'excès d'eau qui noie la pâte, puis au bout de quelques temps on retire l'argile transformée en pâte et on lui ajoute, selon les besoins, la quantité de sable nécessaire avant de la pétrir encore une fois en la foulant aux pieds.

Les Tétouanais n'appellent pas l'argile *ṭîn*[1], comme cela se fait d'habitude en arabe, mais *Tefel*[2].

Les objets sont ensuite fabriqués de la façon suivante.

Une motte, *koûra*[3], est placée sur la tablette du tour, animée d'un mouvement rapide de rotation. L'ouvrier la façonne extérieurement en se servant des deux mains à la fois, d'abord, puis d'un morceau de bois et d'un chiffon mouillé, servant de lissoir. Il dégrossit l'intérieur en enlevant une grosse partie de la terre qui est en trop, avec le bout des doigts ; il l'achève avec une planchette ayant à peu près la forme de la demi section verticale du vase, en tenant cette planchette verticalement d'une main, tandis que de l'autre il appuie légèrement sur les parois extérieures.

Les potiers travaillent d'ordinaire depuis peu après le lever du jour jusque vers 4 heures et demie ou 5 heures du

1. طين.

2. تفل. En Algérie et aussi dans d'autres pays arabes, ce mot désigne une sorte de terre particulière dont les femmes arabes se servent pour se laver la chevelure.

3. كورة. C'est-à-dire « boule ».

soir, un peu après l'heure dite de l''Aceur. Leur travail est très peu actif, très souvent les ateliers sont vides ; mais aussi le gain est peu considérable ; un ouvrier gagne en moyenne 7 à 8 réaux par jour (1 peseta 75 à 2 pesetas) quand il est habile ; les apprentis ont de 2 à 5 pesetas par fournée, suivant l'importance de celle-ci, et suivant le travail qu'ils ont fourni, leur ancienneté dans le métier, etc.

Le métier est souvent héréditaire dans les familles, et souvent on trouve des appellations telles que *El-Fakhkhâr* (Le Potier) usitées aujourd'hui comme noms patronymiques après avoir été, sans doute, dans l'origine, un simple surnom. L'un des saints dont la chapelle funéraire se montre près des murs de la ville, au début de la route du Rif, s'appelle *Sîdî ʿAlî El-Fakhkhâr*.

La poterie de Tétouan est grossière, sans aucune espèce de prétention artistique. Bien petit nombre d'objets offrent un galbe tant soit peu gracieux, chose qui se rencontre, cependant, même dans les produits d'autres régions qui manquent, à part cela, de toute ornementation. Certaines jarres, certaines amphores tunisiennes, avec quelques simples sillons faits au pouce dans l'épaisseur de la pâte, autour du col et sur les flancs, révèlent ainsi, par exemple, un sentiment de finesse et de grâce qui manquent totalement aux produits tétouanais. Elle n'est même pas à hauteur de certaines poteries andalouses modernes, ou bien d'objets fabriqués ailleurs au Maroc. Cette poterie ne porte aucune espèce d'ornement et n'offre pas non plus par suite cet aspect original, et même quelquefois agréable, de certaines pièces kabyles ou rifaines, dont la décoration noire ou brune, sur le fond vernissé rouge ou blanc crémeux, est souvent assez intéressante. Sa pâte est ordinairement assez grossière, peu homogène, avec de nombreuses vacuoles, des corps étrangers, suite d'un pétrissage et d'une émondation insuffisants de l'argile ; elle est médiocrement dure, d'un rose un peu

gris et pâle ; médiocrement sonore, assez friable, mais pas très cassante au choc. C'est en résumé, une poterie très ordinaire[1].

Nous n'avons vu aucun reste de poterie ancienne qui permette de supposer l'existence à Tétouan, autrefois, d'une industrie plus perfectionnée.

La poterie de Tétouan est peu ou point exportée, et jamais très loin quand cela se produit ; elle se vend presque exclusivement sur les marchés de Tétouan et dans les boutiques de la ville pour les besoins des montagnards des environs et ceux des citadins[2]. Seules les tuiles s'expédient en assez

1. On doit reconnaître cependant que, telle quelle, elle est infiniment supérieure à la poterie ordinaire fabriquée aux alentours immédiats de Tanger (au plateau du Marshan notamment) par les indigènes en grande partie d'origine rifaine qui se sont peu à peu agglomérés autour de la ville.

Par contre on trouve quelquefois à Tétouan des poteries de Rabat, surtout des tasses à rafraîchir l'eau, d'une pâte rouge beaucoup plus fine, beaucoup plus belle, plus homogène, très analogue à celle de certains *alcarrazas* rouges de l'Andalousie.

Il y aurait lieu de comparer cette industrie de la poterie, ou mieux de ces différentes espèces de poterie du Nord du Maroc, au point de vue des procédés de fabrication, des produits, de leur forme et de leur qualité avec l'industrie des poteries du Sud de l'Espagne, qui a sans doute une même origine arabo-berbère.

Nous entendons parler seulement ici de cette poterie espagnole grossière et bon marché en usage dans les humbles ménages. L'analogie de formes avec la poterie du Nord marocain se révèle dans maints objets mais assez souvent avec une perfection plus grande en faveur de ceux qui sont d'origine andalouse. On sait d'ailleurs l'importance qu'avait chez les Hispano-Mauresques l'industrie et l'art de la terre cuite ; certains termes techniques arabes propres à cette industrie, à cet art, sont demeurés dans la langue espagnole sans presque subir de modifications ; citons ici seulement les noms de *fajardo,* ou *faxardo, alfarero, alfahar, alfaharero,* etc., noms patronymiques, analogues au *el-fakhkhâr* arabe, c'est-à-dire le potier, *alfar,* lieu où l'on fabrique de la poterie, *alfareria, alfahareria,* même sens, et aussi art de la poterie, etc., etc., etc.

2. Il paraît cependant qu'on exporterait un peu de poterie de

grande quantité à Chechâoun, à Tanger, et dans la montagne, dans un rayon assez étendu pour servir à couvrir les mosquées et les chapelles funéraires des cantons. Peut-être n'en a-t-il pas été toujours de même ; peut-être Tétouan a-t-il, autrefois, envoyé ses produits en assez grande quantité à Tanger, alors que cette ville était encore bien peu de chose, ou même dans le Rif: le nombre des ateliers que l'on trouve à Tétouan, leur étendue, si peu en rapport avec l'activité actuelle de la fabrication, semble témoigner en effet d'une ancienne importance bien plus grande de l'industrie de la poterie. Mais aujourd'hui les produits d'importation européenne arrivent trop facilement et en trop grande abondance sur les marchés du littoral septentrional du Maroc, pour ne pas faire aux produits du pays une concurrence victorieuse. L'Espagne envoie notamment une quantité considérable d'objets[1].

§ 2. — Produits fabriqués a Tétouan dans les ateliers des potiers.

Les principaux objets fabriqués sont[2] :

Tétouan à Chechaouen, dans les R'omàra, etc. Le marchand de poterie s'appelle *qachchâch*, فشّاش.

1. Ces poteries sont précisément assez analogues à celles du Maroc, dans l'ensemble, pour pouvoir utilement servir aux besoins des indigènes de ce dernier pays.

2. Les noms donnés aux ustensiles domestiques et notamment aux poteries varient dans des limites extrêmes d'un endroit du Nord de l'Afrique à un autre, même à de faibles distances. Tel nom qui s'applique ici à tel objet s'applique ailleurs à un autre très différent ; tel nom, ici très connu, d'un usage absolument courant, est absolument inconnu ailleurs ; et on peut penser qu'il en est ainsi surtout parce que beaucoup de ces noms viennent du caprice ou de l'imagination des femmes, — seules à se servir d'une bonne partie des objets dont

1° *Tâdjîn*, plur. *ṭouâdjen*[1]. — Ce sont des poêlons sans queue. On en fait de grandeurs très diverses, depuis des

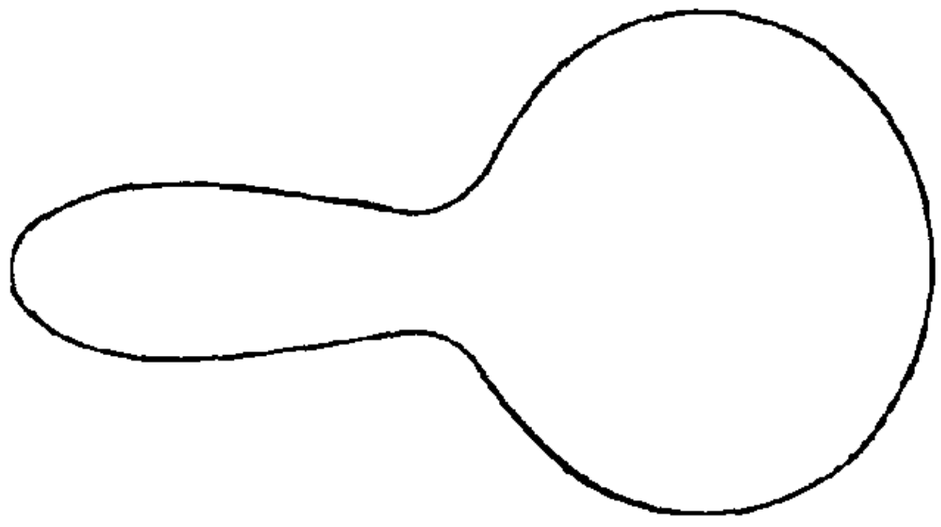


Fig. 17. — Tâdjîn de Sebta.

poêlons de 15 à 20 centimètres de diamètre jusqu'à d'autres chez lesquels le diamètre atteint 30 et 40 centimètres.

2° *Keskes*, plur. *ksâkes*[2]. C'est l'appareil bien connu, utilisé dans tout le nord de l'Afrique pour faire cuire le couscous, sorte de vase tronconique dont le fond est percé comme une écumoire de façon à laisser passer la vapeur dégagée par l'eau dont est remplie la marmite sur la bouche de laquelle est posé le *keskes* ; cette vapeur doit cuire le couscous placé dans le vase.

il s'agit, — et, que par suite de l'isolement dans lequel vivent ces femmes, ils n'ont pu se propager d'un pays à l'autre ni s'unifier. Cf. par exemple les noms très différents donnés aux poteries à El-Qçar El-Kebir (*Archives marocaines*, II-2, p. 106).

1. طاجين, plur. طواجين. Ce nom sert aussi à désigner le *mets* cuit dans une *ṭâdjin* ; mais en ce dernier sens il est loin d'être d'un usage général, contrairement à l'emploi qu'en font beaucoup d'Européens dans leurs relations de voyage.

2. كسكاس, plur. كساكس. La racine est arabe *keskes*, كسكس, broyer, piler et *kess*, كسّ, même sens, *meksoûs*, مكسوس, mis en petits morceaux, etc.

Même observation que ci-dessus relativement à la taille.

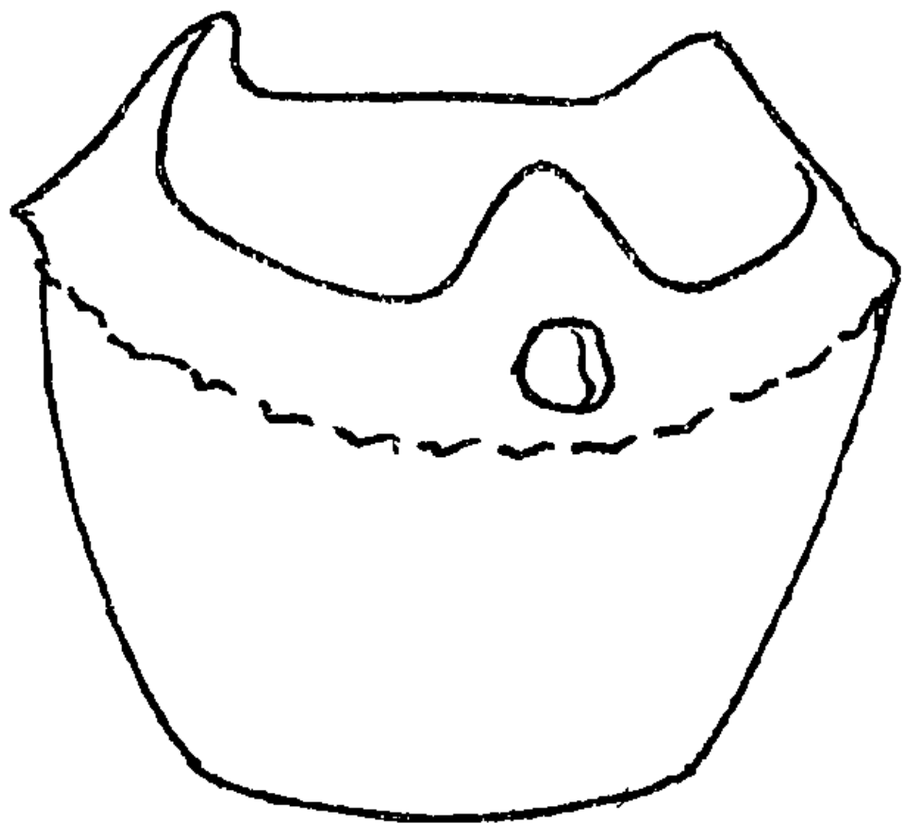


Fig. 18.

3° *Qodra*, plur. *Qodoùr*[1], marmite, *Qodira*, plur. *Qodirât*[2],

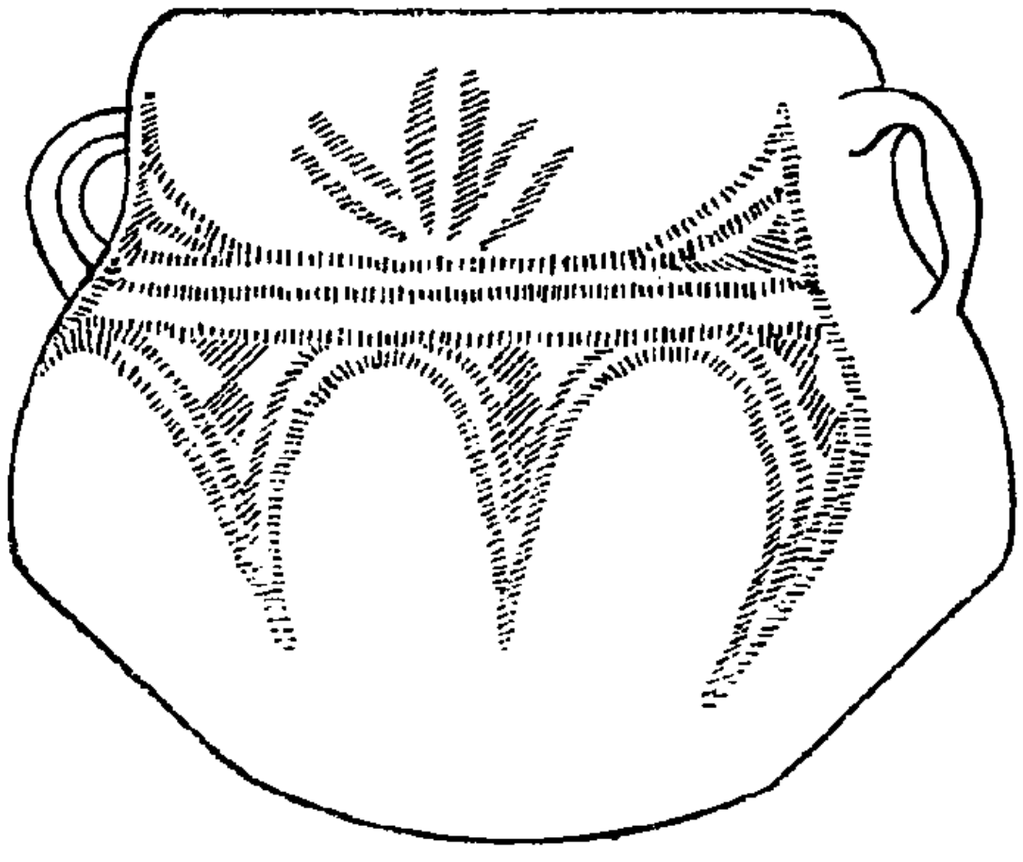


Fig. 19. — Qodra du Rif.

petites marmites. Ces ustensiles, de taille très variable, ont

1. قدرة, plur. قُدور et فداري.
2. قديرة, plur. قُديرات.

sensiblement la même forme que ceux qui sont en usage dans les cuisines européennes.

4° *Ma'ajena*, plur. *Ma'ajen* et *Ma'ajenât*[1]. Ce sont de grands plats assez profonds, qui servent à rouler le cous-cous quand on le fabrique: à pétrir la farine; à laver le

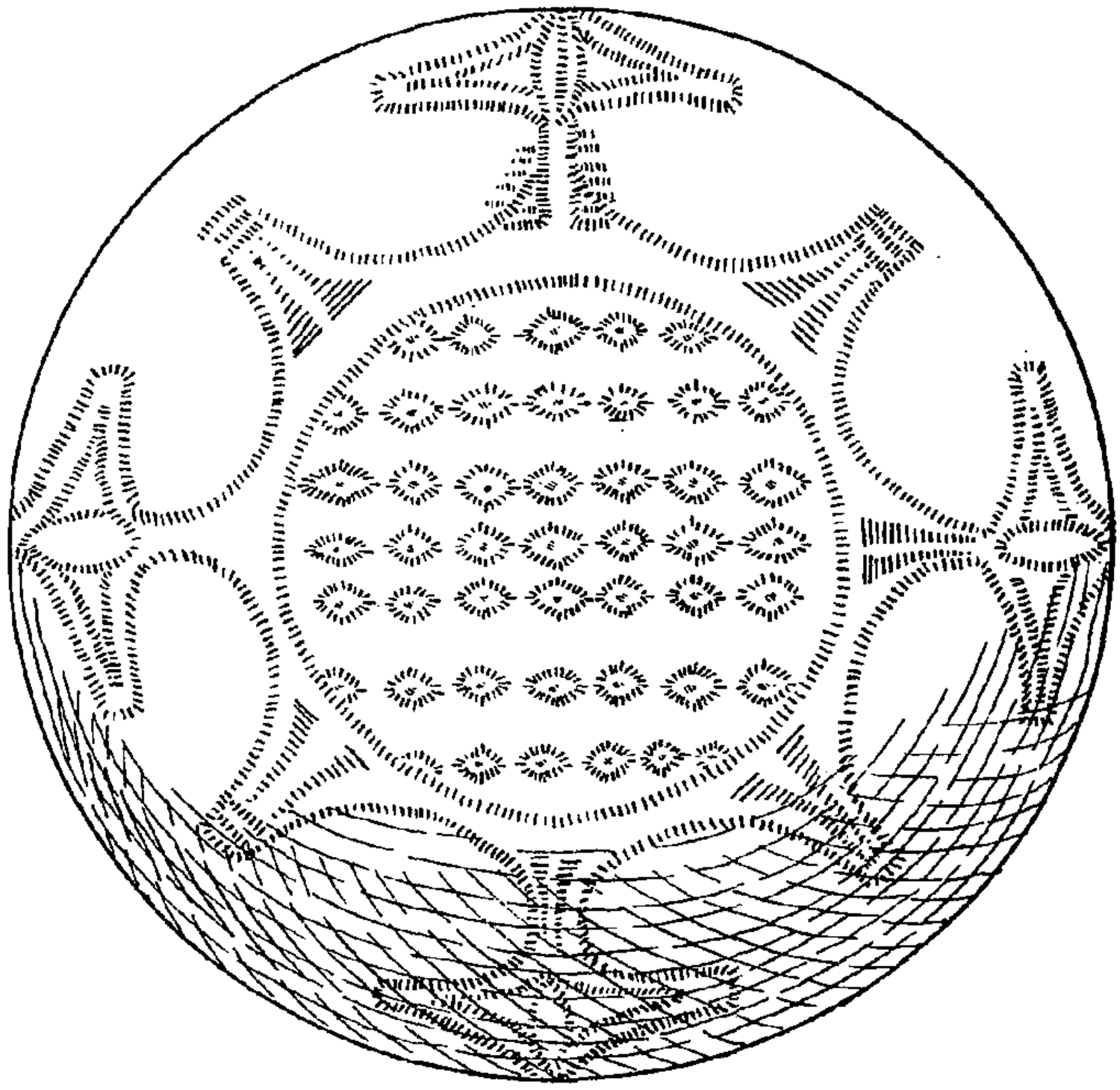


Fig 20. — Zlâfa du Rif.

linge, à le déposer pendant qu'on le lave et lorsqu'il est trempé, etc. Leur taille varie de 30 centimètres de diamètre à plus d'un mètre, et leur profondeur de 10 à 20 ou 25

1. معجنة, plur. معاجن et معجنات de la racine عجن, *'ajen*, pétrir. Ce nom sert dans d'autres pays (Constantine par exemple) à désigner un *pétrin* de bois.

centimètres. Cet ustensile est appelé en d'autres endroits

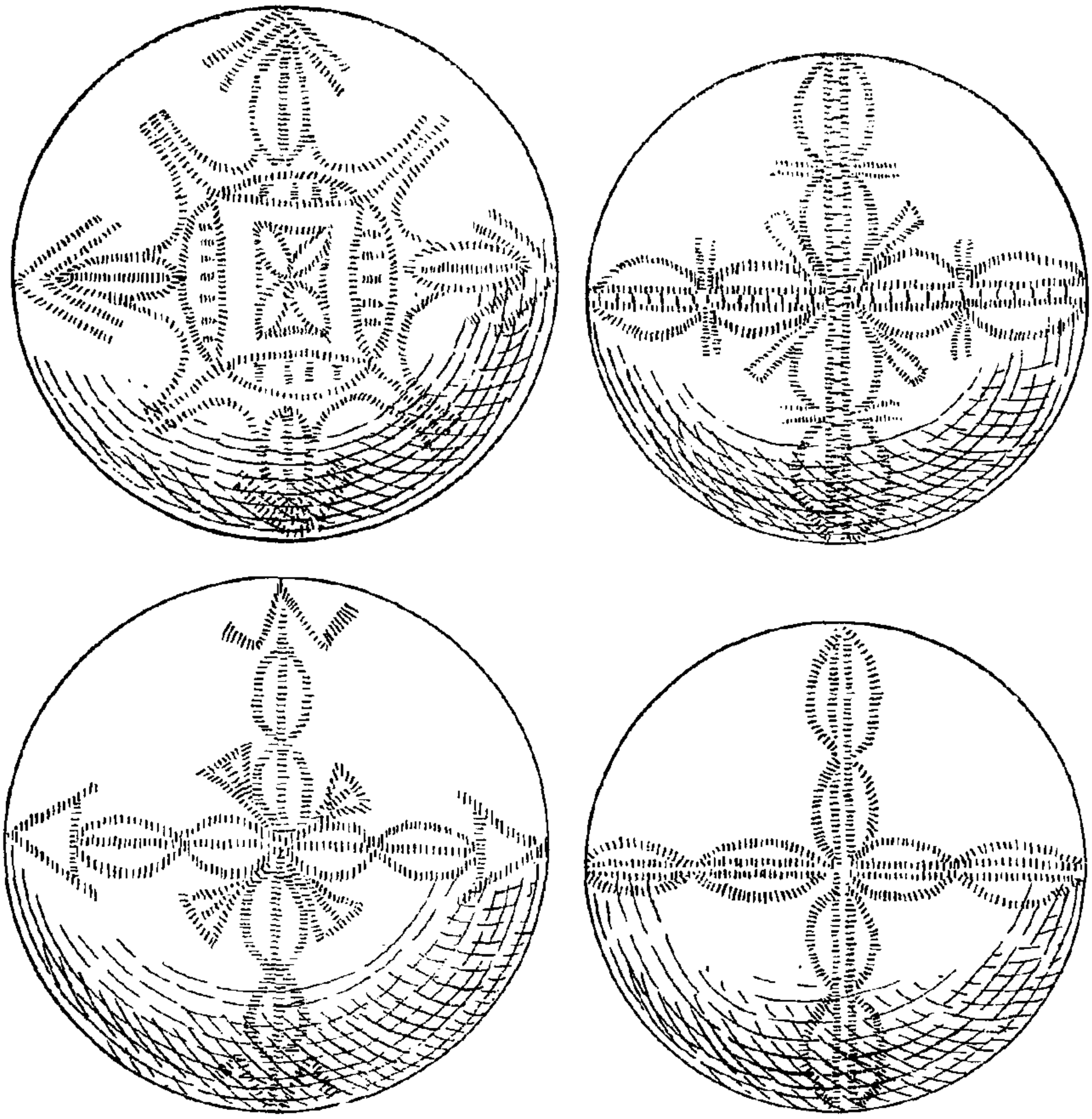


Fig. 21-24. — Zlâfas (poteries du Rif). — Face.

Qeça'a[1] (à Tanger notamment).

1. قصعة. On donne aussi ce même nom à des plats en bois, de formes analogues et de même usage, en d'autres pays.

5° *Zlâfa*, plur. *Zlâïf*[1], plats à mettre la nourriture, ayant au moins une vingtaine de centimètres de diamètre.

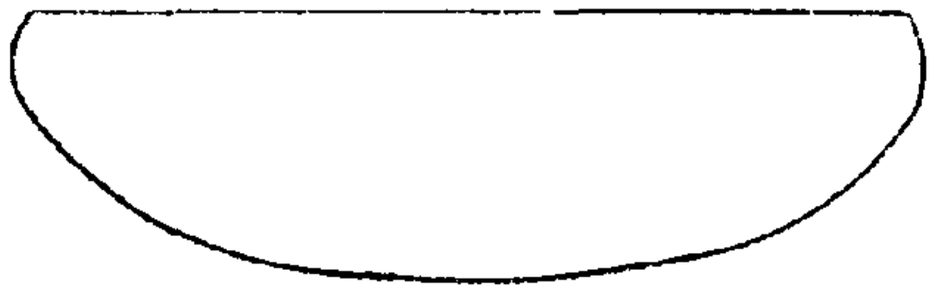


Fig. 25. — Zlâfa du Rif. — Profil.

6° *Tebâsel*[2], plats analogues mais plus petits.

7° *Methred*, plur. *Methâred*[3], sorte de coupe, ou plat creux, porté sur un pied à base épatée, dans lequel on sert

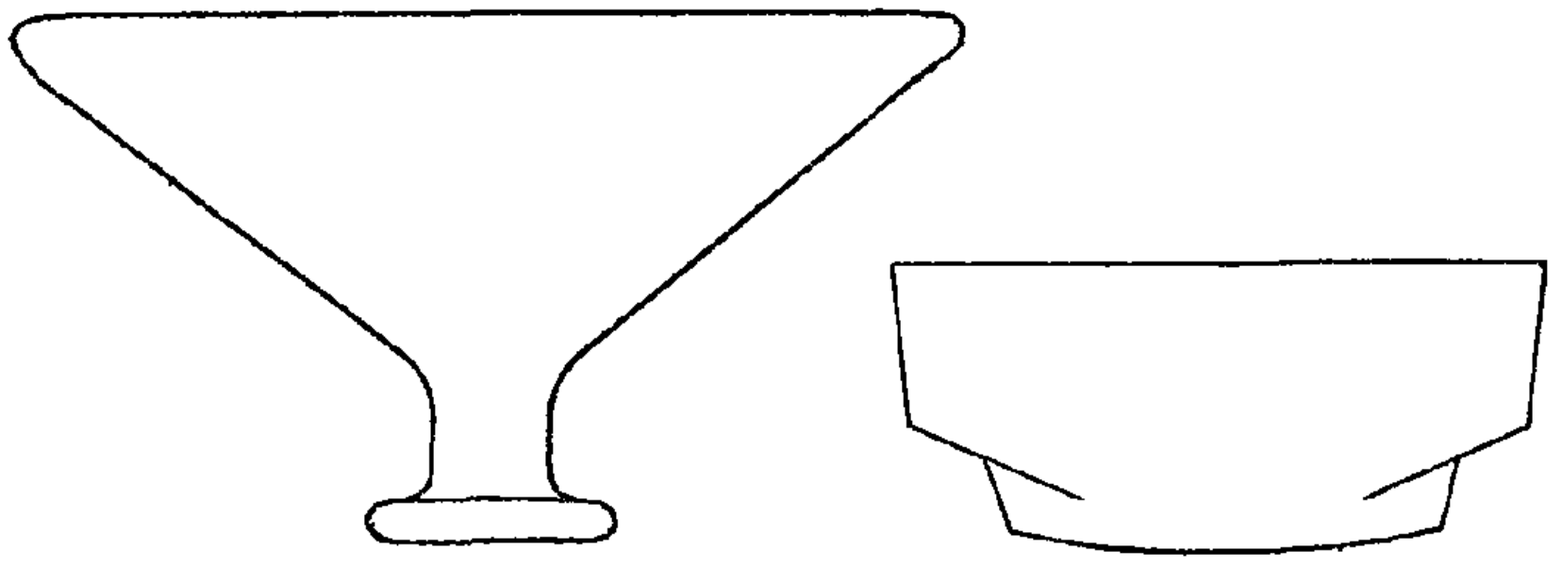


Fig. 26. — Coupe de Rabat.

ordinairement le *couscous* et d'autres mets. Ce vase est généralement émaillé en vert extérieurement et intérieurement.

1. زلافة, plur. زلايف. Cf. زُلبة (Ar. Rég., grand plat).

2. تباسل. L'étymologie et l'origine du mot nous échappent.

3. مثرد, plur. مثارد. Mot qui est à la fois du domaine de l'arabe régulier et d'un usage général dans tout le Nord de l'Afrique. Ainsi appelé parce qu'il était utilisé originairement pour servir le ثريد, *thrïd*, sorte de soupe.

8° *Khâyba*, plur. *khouâby*[1]. Ce sont des jarres à mettre l'eau potable, pourvues de 4 petites anses fixées sur le contour de leur bouche. Ces jarres sont de contenances très variables. Dans les plus grandes on peut mettre jusqu'à 60, 80 ou même 100 litres.

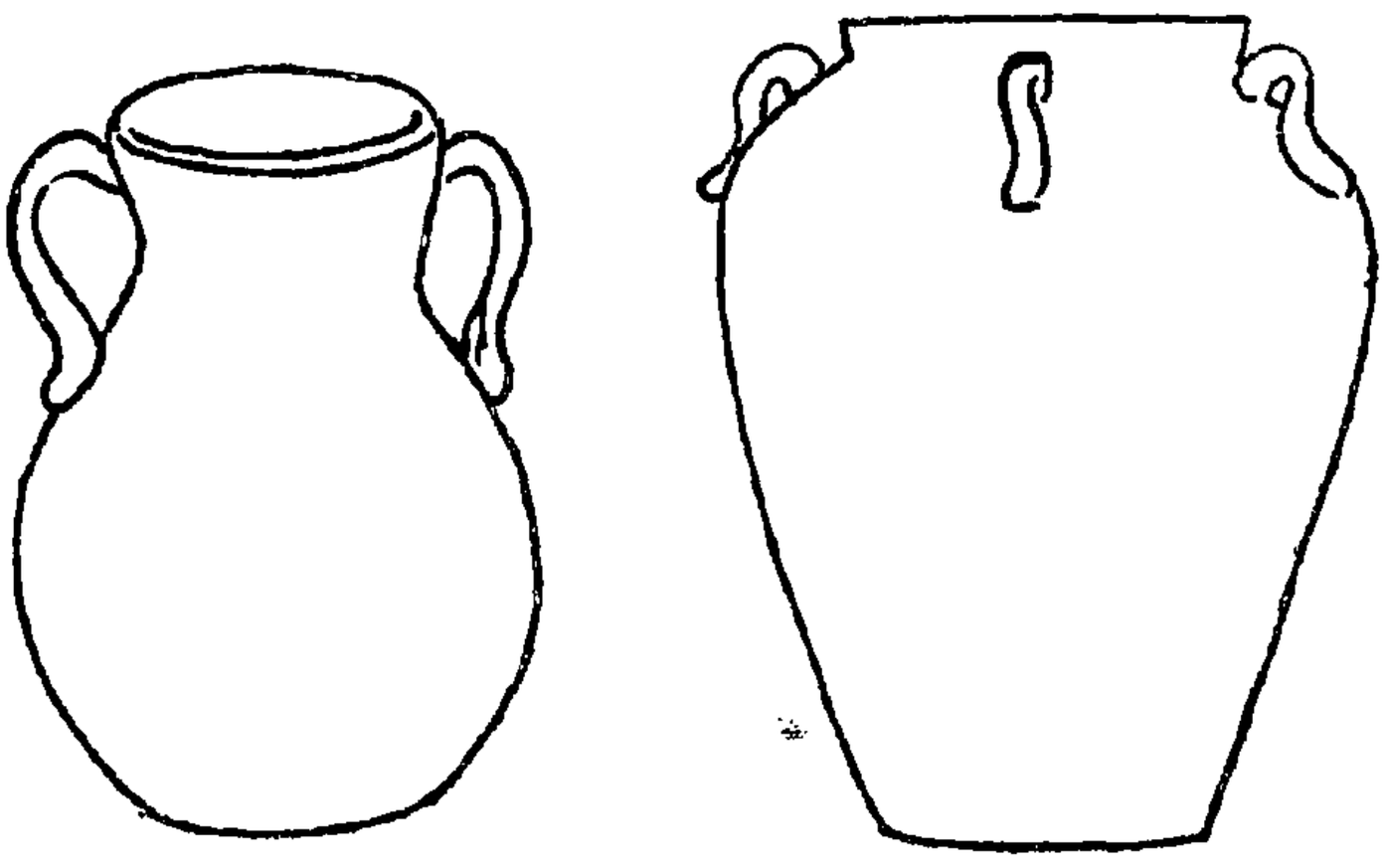


Fig. 27-28.

Ces cruches, ou mieux ces jarres, sont souvent dépourvues de vernis intérieur; elles sont alors très poreuses et conviennent fort bien pour rafraîchir l'eau ; malheureusement elles s'encrassent vite et perdent cette précieuse propriété à cause de la nature très calcaire des eaux de Tétouan.

On utilise même cette dernière particularité dans quelques cas. On les fait servir par exemple, à contenir de l'eau (*Ikhaddemoû-houm bel-mâ*)[2] ; puis on s'en sert, une fois qu'elles ont perdu leur porosité, pour y mettre de l'huile.

1. خابية, plur. خوابي. Ce même mot sert en d'autres endroits à désigner des cuves à teinture, des fours à goudron, etc. Racine *khbâ*, خبا, cacher.

2. يخدّموهم بالما. On *les fait travailler avec l'eau*, telle est l'expression employée à Tétouan.

Quelques marchands les préparent ainsi exprès à ce dernier usage avant de les vendre. Mais on trouve aussi des jarres vernissées intérieurement.

Certaines jarres sont dépourvues d'anses. La forme de ces vases peut d'ailleurs varier légèrement.

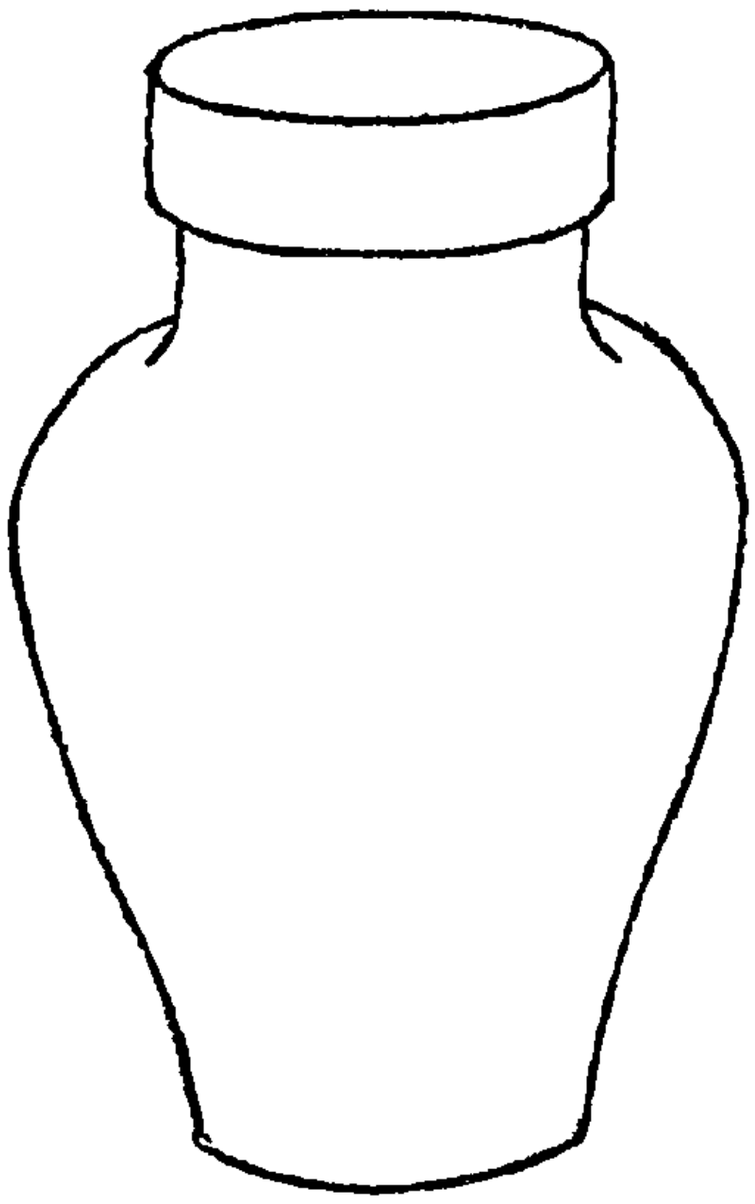


Fig. 29.

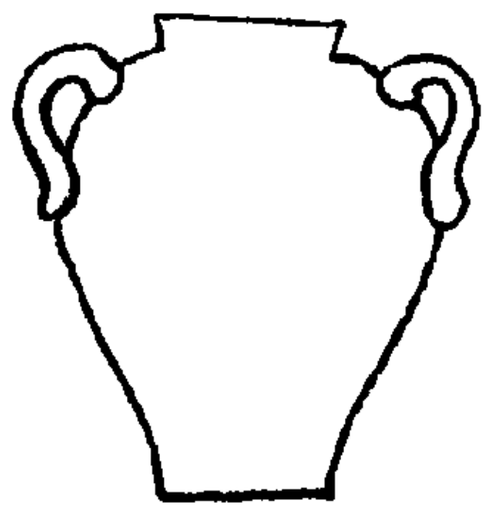


Fig. 30.

9° *Tebriya*, plur. *ṭebâry*[1]. C'est une jarre à peu près de même forme que la *khâbya*, mais beaucoup plus petite et

1. طبرية, plur. طباري ou تبرية, plur. تباري. Nous ignorons l'origine du mot. Cf. le mot شبرية, plur. شباري, *chebriya*, plur. *chebâry*, même sens, qui paraît le même avec permutation du *t* (ت ou ط) et du *ch* (ش), assez fréquents dans le Nord de l'Afrique, surtout dans les pays berberisés plus ou moins fortement.

servant à garder des provisions, comme du beurre, de la graisse, du confit de viande (*khelî'a*), etc[1].

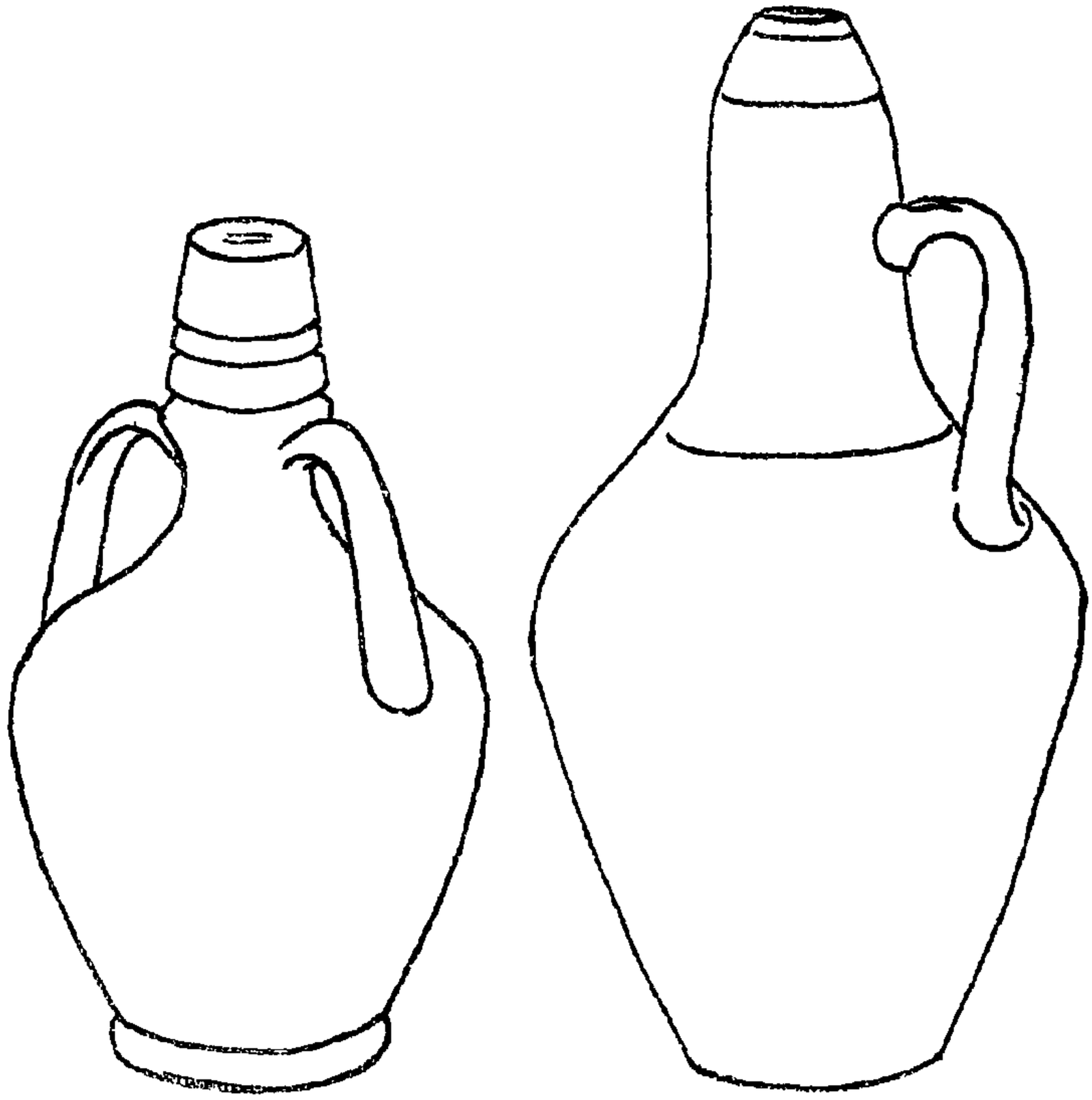


Fig. 31-32.

10° *Qolla*, plur. *Qlol*[2]. Cruches (dites par les montagnards *berrèda*, plur. *brâred*)[4]. Ce sont des cruches à une ou deux

1. خليعة. Cf. l'esp. *jalea*, confiture, conserve de fruits bien que l'on fasse venir ce mot du français gelée.

2. قلّة, plur. قُلَل.

4. برّادة plur. برارد. C'est-à-dire qui *fait refroidir* (l'eau). Racine *brd*, برد, être froid.

anses, à bec un peu diminué, servant à contenir l'eau destinée à la boisson. Ces cruches sont quelquefois de simples *gargoulettes*, comme on dit en Algérie (car elles n'ont communément que o^{m},3o de haut). Elles ont, comme les jarres, la propriété de bien rafraîchir l'eau. Les plus grandes ont o^{m},80 de hauteur environ ; en général elles n'ont alors qu'une anse ; mais elles portent toujours le même nom que les autres.

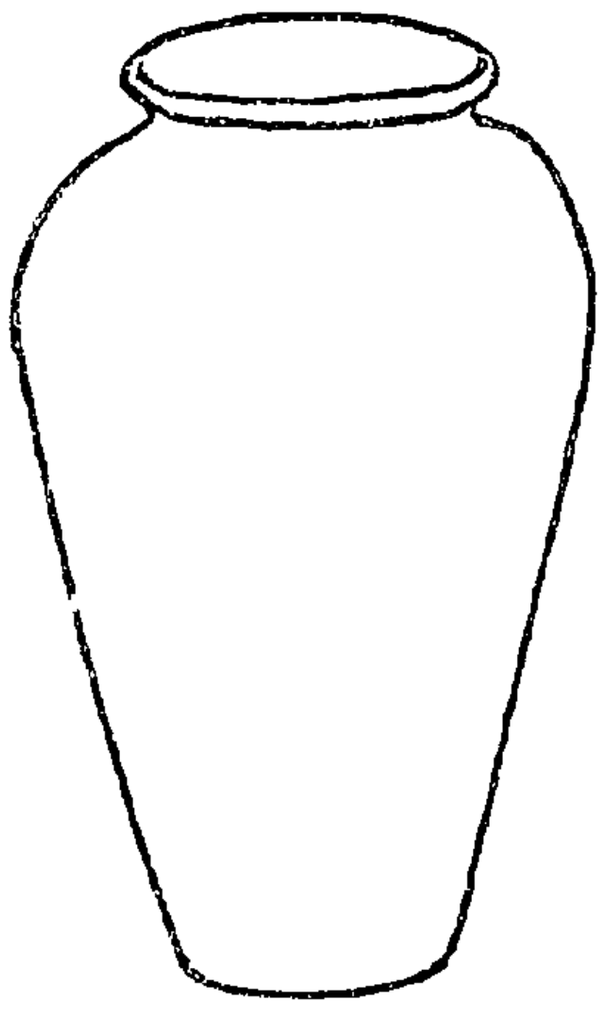


Fig. 33.

11° *Tanjiya*, plur. *ṭnâjy* et *ṭanjiyât*[1]. Ce sont de petits pots à deux anses, à bouche large, évasée.

12° *Ḥallèb*, plur. *ḥalâleb*[2]. C'est un pot largement évasé, un peu pansu, qui sert à recueillir le lait quand on trait la vache.

13° *Maḥbes*, plur. *meḥâbes*[3]. Pot de chambre de la forme classique. On appelle quelquefois ces pots, par euphémisme, *ḥalleb*, plur. *ḥalâleb*, comme les précédents.

14° *Maḥbes*, plur. *meḥabes*. Ustensiles du même nom que les précédents. mais de destination différente. Ce sont

1. طنجية plur. طناجي et طنجيات. On peut se demander si ce nom ne vient pas de *Tanja,* طنجة, nom arabe de Tanger, en ce sens que ce pourraient être des objets primitivement fabriqués à Tanger ou qui auraient été d'abord en usage dans cette ville.

2. حَلاب plur. حلالب. Mot d'un usage très général en ce sens dans le nord de l'Afrique.

3. مَحْبس plur. محابس. Ne jamais employer ce mot par conséquent, avec le sens de *pot à fleurs* qu'il a en Algérie.

des pots grossiers dans lesquels les potiers conservent les ingrédients dont ils se servent pour faire les émaux.

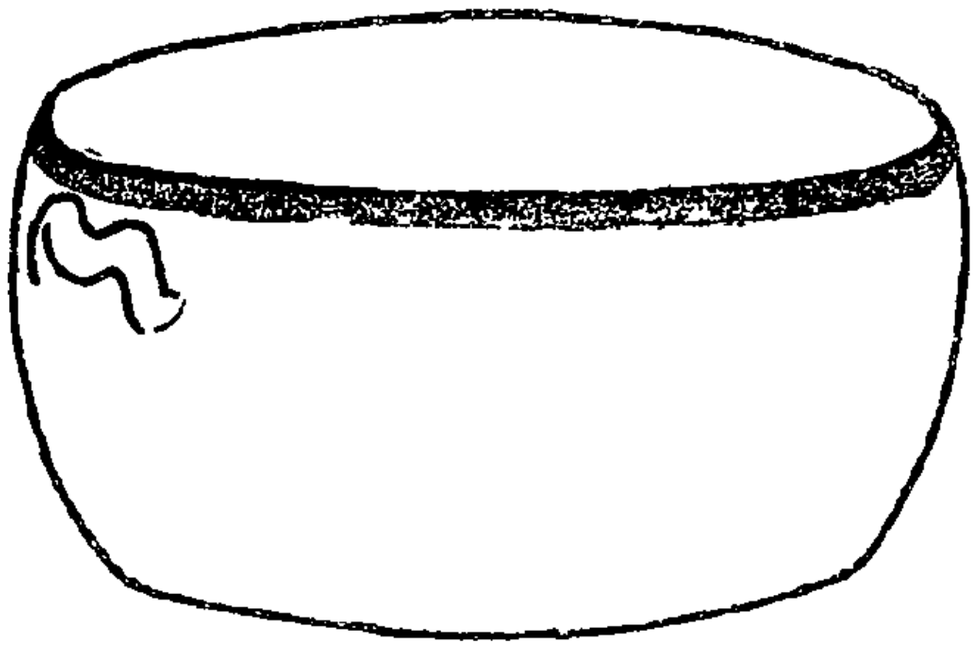


Fig. 34.

15° *Maḥbeq*, plur. *meḥâbeq* [1]. Pots à fleurs, de la forme classique également. Certains sont fort grands, ils atteignent jusqu'à près de 0m,50 de hauteur ou plus, avec diamètre à proportion ; ils sont destinés à contenir des plantes de grandes dimensions qui orneront les terrasses, des roses trémières, des verveines arborescentes, des géraniums, des rosiers, etc. Fréquemment on les peint extérieurement en rouge ou bien on les blanchit à la chaux. — Plus rarement on en trouve qui sont émaillés en vert extérieurement.

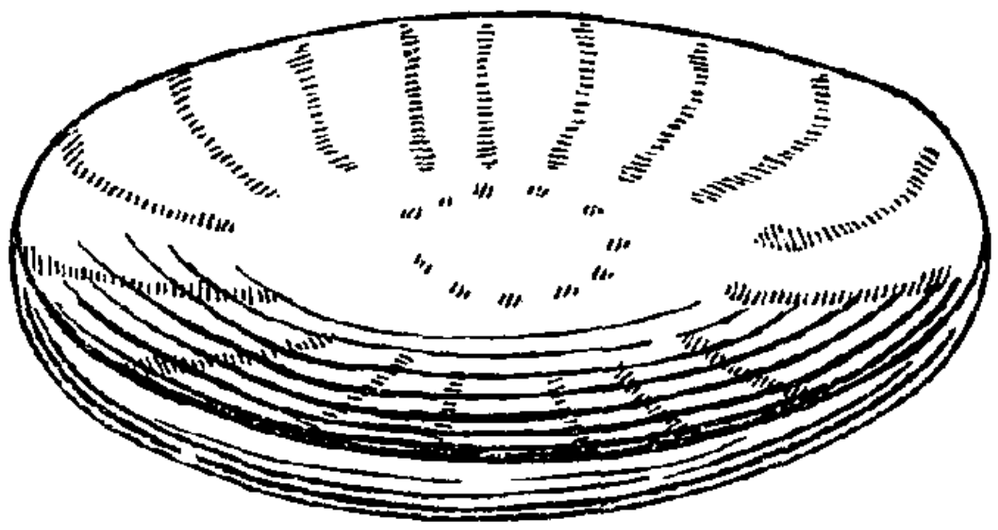


Fig. 35.

16° *Blân* [2]. C'est l'instrument que nous avons vu servir aux tanneurs pour grainer le cuir et que nous avons décrit à ce propos ; sorte de calotte demi-sphérique, percée d'une multitude de

1. محبق plur. محابق. La racine est حبق, *ḥabeq*, qui signifie basilic, parce que fréquemment c'est cette plante que l'on sème dans ces pots, mais non toujours cependant.

2. بلان.

trous qui la font ressembler à une passoire, avec le bord des trous si rugueux qu'elle a presque le toucher d'une râpe.

17° *Fanṭoûza*, plur. *fanṭoûzât* et *fnâṭez* [1]. Sorte de pot à col étroit et court, à ventre large, à base plane, qui sert à

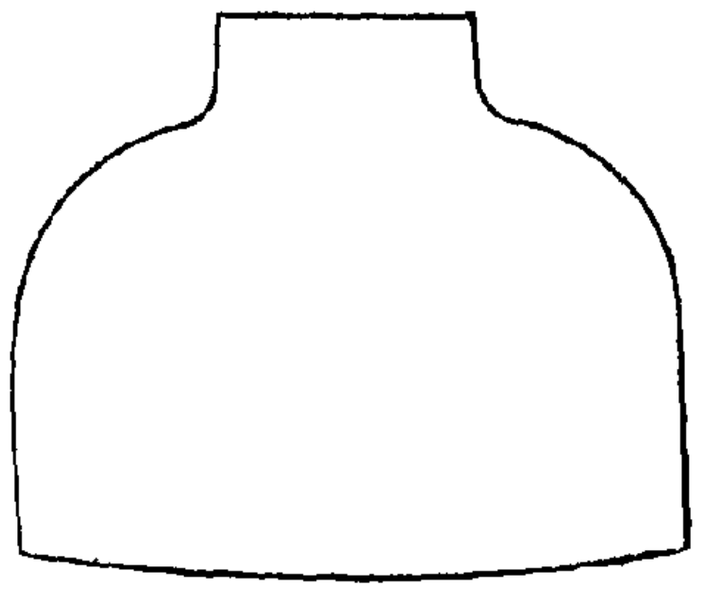


Fig. 36. — Fanṭoûza.

mettre le tabac à priser et dans lequel on expédie également cette marchandise. Les plus grands peuvent contenir une demi livre (il s'agit de la livre du pays, soit environ 400 grammes). Ces pots sont émaillés en vert extérieurement.

18° *Mejmoû'a*, plur. *mejèma'* [2]. Ce sont des encriers multiples, des écritoires à plusieurs compartiments, destinés à contenir les encres de diverses couleurs dont les copistes se servent pour écrire les manuscrits. Ces écritoires ont généralement la forme d'un prisme droit couché, dans la surface supérieure duquel sont creusés de petits augets arrondis. Ils sont plus ou moins ornés, souvent émaillés en blanc ou en plusieurs couleurs.

1. فنطوزة plur. فناطز et فنطوزات. L'origine du mot nous est inconnue.

2. مجموع. De la racine جمع *jma'*, réunir, parce que plusieurs encres de couleur différente sont réunies les unes à côté des autres dans cet écritoire.

19° *Meçbàḥ*, plur. *Meçàbaḥ*[1]. Ce sont des sortes de lampes à huile, très primitives, dont la forme rappelle celle d'un chandelier : une sorte de godet dans lequel on met

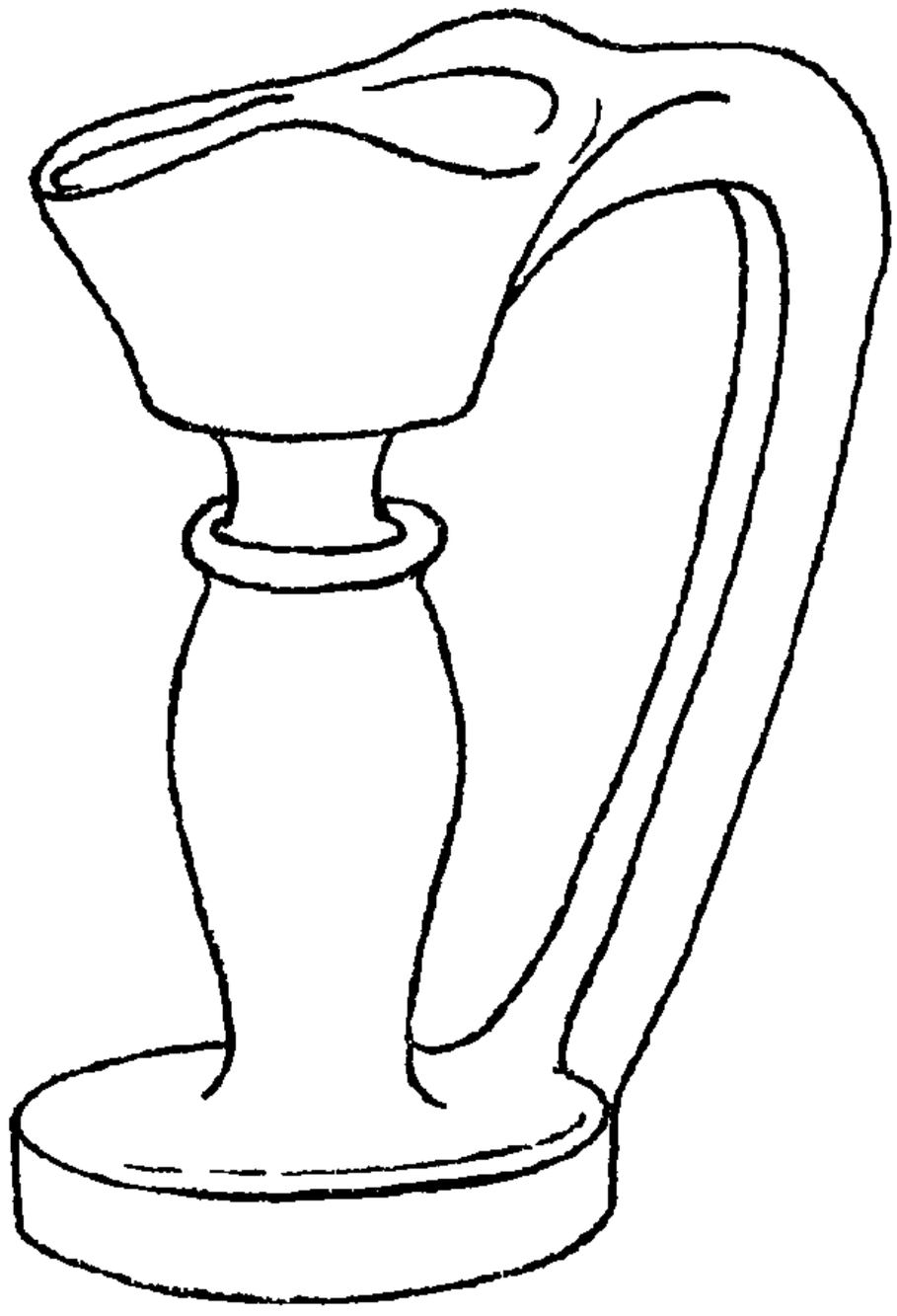


Fig. 37.

l'huile où trempe la mèche, simplement appuyée sur un des bords, est porté par un pied à base large ; une anse, peu gracieusement arrondie, relie cette base au godet et permet de porter la lampe. Ce produit est toujours émaillé

1. مصباح plur. مصابح. Ce mot est employé assez généralement dans le Nord de l'Afrique pour désigner des lampes indigènes plus ou moins analogues ; mais il n'est guère usité par le vulgaire pour désigner les lampes européennes auquelles on conserve de préférence quelqu'une de leurs dénominations étrangères plus ou moins altérées.

complètement en vert ; sans cet émail, il est évident qu'il s'imbiberait d'huile et ne serait plus maniable.

20° *Derboùka*, plur. *drâbek*[1]. Sorte de cylindre surmontant une portion de sphère. Celle-ci, à son ouverture, est tendue d'une peau. C'est un instrument de musique à l'usage des femmes, une sorte de tambour.

21° *Keskèsa*. Bouche de caniveau ou de petit égout ; c'est une plaque de terre cuite percée de nombreux trous, servant à boucher l'ouverture d'un canal pour l'écoulement des eaux sales, en permettant à celles-ci de passer, mais en retenant les matières solides qui pourraient obstruer le passage.

22° *R'orfa*, plur. *r'eraf' el-tâba*[3]. Petites tasses à fond strié qui servent à râper le tabac à priser, analogues à celles que l'on fabrique à El-Qçar El-Kebîr. — Elles sont en général émaillées en vert au moins extérieurement.

23° Les potiers de Tétouan fabriquent encore des tuiles (*qarmoùd*)[4] enduites d'un émail vert, qui servent à couvrir les tombeaux des santons et les édifices religieux, plus rarement, certaines parties des demeures de personnages considérables. La forme de ces tuiles est celle d'une portion

1. دربوكة plur. درابك ; la racine est دبك, *dabak*, faire du bruit, faire un bruit sourd, piétiner en faisant un bruit sourd, on trouve aussi دربك, *derbak*, gronder sourdement (tonnerre lointain).

2. كسكاسة. Le nom de cet objet lui a été donné évidemment par analogie avec le fond du keskes précédemment vu.

3. غرفة plur. غراف. Nombre de mots de cette racine *r'rf* غرف désignant des objets servant à contenir des liquides.

4. قرمود. Terme qui ne varie pas, à notre connaissance, dans tout le Nord de l'Afrique, usité aussi en arabe régulier et que certains orientalistes veulent dériver du grec κέραμος, terre à potier, tuile, poterie.

de cône très atténué (à peu près une demi-surface) ; au point de vue de la forme et des dimensions, ce n'est autre chose que la tuile romaine dite *imbrex*, si usitée encore (quoique d'une façon parfois différente de la mode romaine) dans le midi de la France, en Espagne, en Italie et dans les pays berbères du nord-ouest africain[1].

24° Enfin ce sont encore les potiers qui fabriquent les tuyaux en terre cuite non vernissés ou vernissés, qui servent à l'établissement des conduites d'eau et aussi des égouts ; les tuyaux, à bout mâle et à bout femelle, ont à peu près 0m,50 de long avec un diamètre de 0m,18 à 0m,20. On en fait une assez grande consommation, à cause de la facilité avec laquelle ils s'obstruent, de celle avec laquelle on les casse en les relevant ; enfin à cause de leur faible valeur.

Les tuyaux vernissés sont souvent employés comme exutoires de lieux d'aisance.

On donne aux uns comme aux autres de ces tuyaux, vernissés ou non, l'appellation de *qâdoûs*, pluriel *qouâdîs*[2].

§ 3. — Aperçu de quelques prix.

Les *prix* des divers objets fabriqués par les potiers sont des plus variables ; aussi ne peut-on en donner le détail complet. D'ailleurs comme il s'agit toujours de sommes très faibles, quelques exemples suffiront.

Une jarre non vernissée à contenir de l'eau (*khâbya*) de grande taille vaut de 3 à 4 peselas (monnaie chérifienne). Prises en quantité, ces jarres reviennent meilleur marché ;

1. En Espagne, dans la région de Valence, les tuiles émaillées en vert sont encore usitées aujourd'hui assez souvent pour couvrir les édifices religieux.

2. قادوس plur. قواديس.

les marchands se les procurent chez les potiers pour 2 pesetas 50 ou 3 pesetas.

Une jarre vernissée intérieurement est un peu plus cher ; un vase de ce genre, de la contenance de 30 litres à peu près, vaut environ 1 peseta 50, une jarre d'environ 20 litres non vernie, de 0,50 à 0,75.

Une plaque de bouche d'égout (*keskésa*) vaut 0 peseta 50.

Un *keskes* de 20 centimètres de haut sur 30 centimètres de diamètre en haut et 21 centimètres en bas vaut environ 1 réal (0 peseta 25).

Une marmite de petite taille ou de taille moyenne vaut de 0 peseta 25 à 0 peseta 50.

Une grande *ma'ajena* vaut de 3. à 4 réaux (0 peseta 75 à 1 peseta).

Un tuyau verni pour la conduite des eaux vaut de 2 à 3 réaux (0 peseta 50 à 0 peseta 75)[1]. Les tuyaux non vernis valent environ 20 pesetas le cent.

Les tuiles émaillées valent de 12 à 15 pesetas le cent.

1. Outre la *poterie* fabriquée à Tétouan même, on trouve encore sur le marché de cette ville, d'une manière courante, les objets en terre cuite dont l'énumération suit :

Mejmar, plur. *mjâmer*, (مجمار plur. مجامر). Ce sont de petits fourneaux en terre cuite, portatifs, sur lesquels on prépare le manger dans presque toutes les maisons arabes et dans beaucoup de maisons juives, où les fourneaux fixes à la mode européenne, n'existent pas. Souvent on orne ces fourneaux de raies tracées à la chaux, ou bien on les blanchit complètement à l'extérieur. Les Juifs notamment ont fréquemment cette habitude.

Les potiers de Tétouan n'en fabriquent pas, mais les femmes des Djébala en font une assez grande quantité, qu'elles viennent vendre au marché du Feddân, à El-R'arsa, à Soûq El-Foûqy. Un fourneau de ce genre vaut de 0 pes. 10 à 0 pes. 25 ou 0 pes. 30 suivant la taille (monnaie du pays). Les plus petits, minuscules, servent à brûler les parfums. Ils remplacent, dans les maisons pauvres, les riches brûle-parfums en cuivre ajouré, sculpté, usités chez les riches. Les Juives font aussi, pour leur usage personnel, des fourneaux semblables ;

§ 4. — Les carreaux vernissés.

Les carreaux vernissés fabriqués par les potiers de Tétouan et employés à la confection de mosaïques dont on décore l'intérieur des maisons riches portent le nom géné-

elles les font sécher sur les terrasses, souvent sans s'occuper de les faire cuire une fois secs. Ils se cuisent seuls, peu à peu, au fur et à mesure que l'on s'en sert pour cuisiner. Certains sont énormes de taille : ils atteignent un diamètre de plus de 30 centimètres. Ils servent à contenir la cendre incandescente qui maintiendra chaud le repas jusqu'au déjeuner du samedi, depuis le vendredi avant le coucher du soleil, puisque le jour du Sabbat il est interdit de faire du feu.

Tâdjîn, plur. *ṭouâdjen* ; sortes de plateaux à bords recourbés, de peu de creux, qui servent à cuire le pain arabe ou mieux les galettes qui le remplacent souvent. On place pour cela le *ṭâdjîn* sur le fourneau arabe plein de braise incandescente ; on jette la petite galette ronde qui sert de pain dans le ṭâdjîn, en la retournant de moment en moment. Ces ṭâdjîn sont en terre rouge, non vernissée, mais fréquemment ornés de taches, de raies noires concentriques. Ils valent de 1 à 3 réaux, monnaie du pays (0 pes. 25 à 0 pes. 75).

On trouve encore de la poterie de Ceuta, dite *qchoua' sebta* (vaisselle de Ceuta), notamment des petites marmites, des poêlons, des pots, etc., et aussi des ṭouâdjîn d'un usage analogue à ceux que nous venons de décrire mais d'une forme différente. Ce sont de simples disques de terre pourvus d'une assez longue queue qui rend leur maniement plus facile. Le diamètre peut atteindre 25 à 30 centimètres, le prix 3 réaux et 1 pesetas.

Toute cette poterie de Ceuta est, pour l'ordinaire, vernissée intérieurement (sauf les ṭâdjîn) ; elle est rouge, dure, sonore, en général de meilleure qualité que celle de Tétouan, mais très cassante.

Enfin, il vient du Rif un assez grand nombre de poteries à fond blanc grisâtre ou crémeux, à dessins noirs, qui sont d'un usage assez courant à Tétouan, au moins comme ornement, ou bien dans les familles rifaines fixées dans la ville. Comme de longtemps probablement on n'aura l'occasion d'étudier ces poteries sur place, nous croyons qu'il peut être intéressant d'en joindre ici deux ou trois représentations.

rique de *zlâïj* [1], ou *zellaïdj*, ou plus souvent, à Tétouan

1. زلّايج ou زلّيج. A Tetouan زلّيج. C'est le nom, plus ou moins diversement prononcé, que portent les carreaux en terre vernissée dans tout le nord de l'Afrique, quelle que soit leur forme et quelle que soit leur provenance.

On donne souvent à ce mot une origine espagnole ; on le fait dériver du mot *azulejo* qui veut dire qui est de couleur bleue. Par contre, le *Diccionario general de la lengua española* de Echegaray (Madrid, 1887), fait venir ce mot *azulejo* de l'arabe : *Azzulicha* (le texte porte *Az-Zulicha*, mais c'est évidemment une faute d'impression) ce qui est la transcription espagnole de notre mot *ez-zelaïja* ou *ez-zelâidja*, الزّليجة ou الزّلايجة. Nom d'unité du collectif *ez-zelaîdj*. Cependant le même dictionnaire, peut-être pour ne pas rompre complètement avec les traditions, fait remarquer que les azulejos sont principalement de couleur bleue.

La première étymologie ne nous satisfait pas complètement ; la seconde s'accompagne d'une réflexion qui n'est pas exacte.

En effet, après avoir dit que *zlâidj* vient de *azulejo* qui veut dire « de couleur bleue », la plupart des auteurs ajoutent immédiatement que, dans les premiers temps où l'on fabriquait des carreaux, on ne leur donnait presque jamais la couleur bleue. Ce qui revient à dire que les Zelâidj étaient appelés bleus parce qu'ils ne l'étaient pas.

Nous reconnaîtrons d'abord, pour notre part, que le mot *azulejo* est bien espagnol de forme ; mais nous ferons remarquer ensuite que ce n'est pas là une preuve, quant à son origine ; car maintes fois tel vocable se trouve dans une langue où il est absolument étranger de par son radical, mais tellement transformé, tellement « habillé » à la mode de la langue, qu'il paraît en faire partie intégrante, ayant pris une terminaison conforme et même, au besoin, modifié quelque peu son radical pour se mettre à l'unisson.

Nous poserons maintenant la question suivante : *zlaïdj* ne serait-il pas arabe d'origine? et l'espagnol *azulejo* n'en serait-il pas dérivé?

Peut-être *zlâidj* pourrait-il se rattacher à la racine *zldj*, زلج qui, à ses diverses formes, dans ses divers dérivés, nous donne les sens de « glisser, être ou devenir glissant, rendre glissant, faire glisser, rendre lisse et glissant, luisant, poli, endroit glissant, glissoire ». Tandis que la racine *zlq*, زلق, qui est son équivalent, nous donne, dans les mêmes

même, de *zellij*. Ce sont des morceaux de terre cuite de forme très variable, mais toujours de très petite taille, sauf exception.

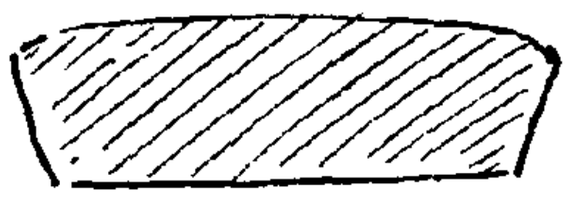


Fig. 38.

Leur fabrication se fait suivant les procédés que nous allons exposer : le potier fait d'abord une plaque avec de la pâte, et la fait sécher. Ensuite il la découpe au couteau, suivant la forme voulue

conditions, des sens analogues et aussi « pierre plate et lisse, miroir », (*zalaqa*, زلقة). Tous sens qui expliquent suffisamment que *zlaidja* puisse être un dérivé de *zldj*.

Remarquons encore que, suivant l'histoire, les Espagnols ont appris des Maures d'Espagne à fabriquer des carreaux de terre cuite vernie et non pas les Maures des Espagnols. Il y a donc beaucoup d'apparence que les premiers ont pris aux seconds le mot dont ils se servaient pour les désigner ; et pourquoi, au contraire, les seconds auraient-ils été cherché un mot étranger pour désigner une chose qui leur appartenait en propre et qu'ils avaient créée, ou introduite au moins, dans la péninsule, alors que leur langue, surabondamment riche, pouvait leur offrir quantité de termes convenables ?

Nous pourrions ajouter que l'examen de racines telles que *zlḥ*, زلح, *zlkh*, زلخ, *zhlq*, زهلق, etc,, toutes équivalentes à *zldj*, زلج et *zlq*, زلق, toutes offrant une profusion de dérivés comportant des idées de même nature, « être ou devenir glissant, ou luisant, ou poli », serait de nature à corroborer l'opinion que nous mettons en avant.

Enfin, dans le langage courant, *mezellej*, مزلّج veut dire émaillé, couvert d'un émail, brillant, glissant, poli, luisant, au moins dans certaines régions.

Hâtons-nous d'ajouter cependant que nous n'affirmons rien ; peu de questions sont aussi épineuses que celles qui se rapportent à l'étymologie, aucune ne demande peut-être autant de prudence, une étude aussi sérieuse de l'histoire des mots, chose que nous ne pouvons faire, faute de temps, de compétence et de moyens de recherche.

En résumé nous exprimons, nous proposons une idée, rien de plus.

(carrés, rectangles, étoiles, etc.) en se servant comme patron d'un carreau cuit, de modèle analogue, appelé *qâleb*[1].

On place ensuite un certain nombre de ces petits carreaux sur un support en argile cuite, dit *chilia*[2], et dans cet état, on les met au four pour les cuire (On appelle aussi quelquefois *Chenia*[3] cette espèce de support, ou mieux de *Rondeau*).

Fig. 39.

Une fois cuits, on les couvre d'un enduit convenable, destiné à se transformer en émail par une seconde cuisson. Après cette

1. قالب. Mot duquel certains arabisants veulent rapprocher le français *calibre* employé dans le même sens.

2. شلية. C'est le mot employé à Tétouan, comme à Tanger, pour désigner une chaise, il vient de l'espagnol *silla*, qui a le même sens. Il doit être d'origine récente puisque les Marocains ont appris à connaître les chaises seulement par le contact avec les Européens.

Si les potiers de Tétouan emploient ainsi un mot étranger d'origine, pour désigner le rondeau dont ils se servent, cependant il y avait, paraît-il, autrefois (il y a peut-être encore ailleurs) un mot arabe, car, d'après le *Diccionario general etymologico de la lengua española*, de Echegaray, qui reproduit l'opinion de l'Académie, le mot espagnol *atifla*, qui désigne un objet analogue, viendrait de l'arabe *atefi*, même sens, ou même mieux dirons-nous, *athâfi*, اثافي pluriel de *othfiya*, أثفية, qui signifie *trépied*. Ce mot est encore employé avec ce dernier sens, à notre su, mais non dans le premier, dans celui de rondeau.

Peut-être cependant le mot espagnol se rattacherait-il plus facilement à un mot arabe *et-tefel*, التّبل que nous avons vu désigner l'argile, quelquefois même la terre cuite à Tétouan, et qui a bien pu être employé dans le même sens chez les Maures d'Espagne ou au moins chez certains d'entre eux. Car on s'explique mal l'intercalation de cet *l* dans le mot espagnol s'il vient réellement de *athâfi*.

3. شنية. C'est une simple corruption de *chilia*.

seconde cuisson ils sont achevés, prêts à être livrés au commerce.

On voit que c'est une fabrication très simple, qui ne demande chez l'artisan aucune connaissance spéciale, aucun goût artistique ; il s'agit seulement pour lui de reproduire les modèles connus auparavant, ceux qu'il a vu faire à ses patrons, et que ceux-ci, de même, ont appris de ceux qui leur ont enseigné le métier.

Les formes différentes affectées par les carreaux de terre cuite qui servent d'élément aux mosaïques sont nombreuses; on en compte aisément plus d'une vingtaine qui sont fondamentales, et pour chacune desquelles existe un nom spécial. Dans le courant de la fabrication on préfère adopter certaines couleurs, à l'exclusion de telles autres, pour telles ou telles formes, par suite des habitudes que l'on a prises de composer les mosaïques suivant un nombre assez restreint de modèles convenus. D'où il s'ensuit qu'on trouvera presque constamment certaines formes seulement en certaines couleurs, mais sans que cela ait rien d'absolu.

Le nom adopté pour indiquer certaines espèces de carreaux ne varie jamais avec la couleur, par contre il varie fréquemment avec les dimensions, même si la forme est demeurée semblable à elle-même.

On a la série suivante des formes principales que nous indiquons avec les dénominations arabes correspondantes chaque fois que nous avons pu les découvrir.

A. — Série de formes triangulaires

1° *Et-Thaleth d'El-Medebdeb*. Triangle isocèle de 1^{cm},5 de côté ; c'est un demi-carré. Se fait en bleu, blanc, noir et jaune.

2° *El-Qirâṭ*[1]. Triangle isocèle de 3cm, 7 de côté. Se fait en vert.

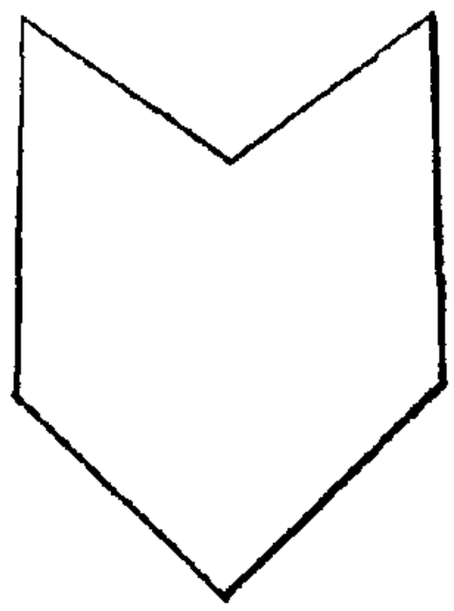


Fig. 40.

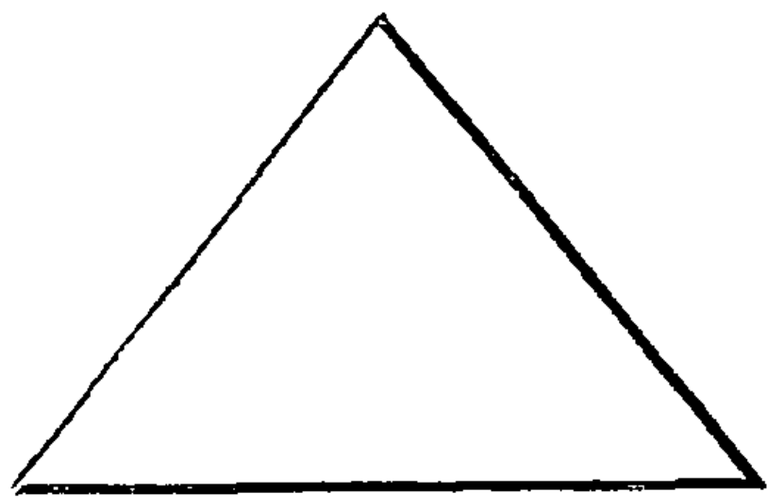


Fig. 41.

3° *Ṭoudlet*[2]. Triangle ayant pour base 5cm,8, pour côtés

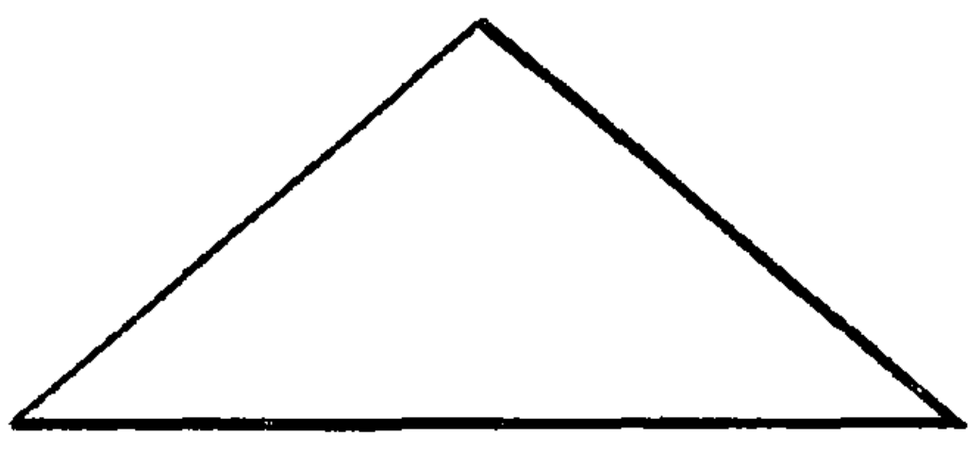


Fig. 42.

3cm,8, pour hauteur 2cm,7, c'est un demi-carré. Se fait en

1. الفِراط. La racine est فرط *qrṭ* (équivalente à فرض *qrḍ*), « couper en petits morceaux ». Dans d'autres régions (Constantine, par exemple, en Algérie) le nom de *qirâṭ* s'applique aux tomettes de Marseille.

2. طوالت ou توالت. Nous nous demandons s'il s'agit d'une forme berbère avec *t* initial et final, ou d'un mot arabe un peu berbérisé avec *t* (ت) final, sans bien comprendre quelle peut être l'origine du mot. Voir cependant plus loin une note à propos de la pièce appelée Touala. Peut-être aussi, et plus probablement, est-ce une simple déformation de la racine *thlth* ثلث, qui a le sens de *trois*, *triple*, etc.

blanc, noir, bleu, jaune et vert (On touve aussi les dimensions 4cm,5 de base et 3 centimètres de côté).

4° *Et-Thâleth d'Elferrîkh*. Triangle demi carré, ayant pour côté 5cm,8 et pour base 8cm,2. Se fait en blanc, bleu, jaune et noir.

5° *Et-Thâleth d'El-Merreba'*. Triangle (demi carré), ayant pour côté 8 centimètres et pour base 11 centimètres. Se fait en tous émaux, Les carreaux verts de cette forme servent notamment à la décoration des minarets concurremment avec les pièces de même couleur, mais de forme carrée.

B. — Série de formes quadratiques.

6° *El-Medebdeb*[1]. Carré de 1cm,5 de côté. Se fait en noir, en jaune, blanc et bleu.

7° *Eç-Çamm*[2]. Carré de 2cm,5 de côté, se fait en bleu, en blanc, en noir et en jaune (On trouve aussi la dimension 2cm,75 et la dimension 3 centimètres).

8° *Zelleij Ez-Zâouiya*[3]. Carré de 4 centimètres de côté ; se fait en bleu, jaune, noir et blanc.

9° *Ferreikh Çr'îr*[4]. Carré de 4cm,5 de côté, se fait en blanc et noir.

10° *Ferreikh Kbîr*[5]. Carré de 5 centimètres de côté, se

1. المدبدب. Nous ne voyons pas non plus l'origine de cette dénomination.

2. الصَمّ. C'est-à-dire le « solide, le compact », ou bien le « sourd », mais c'est plutôt le premier sens qui convient.

3. زليج الزاوية. C'est-à-dire le carreau vernissé de l'angle (ou de la zâouiya ?). Encore une dénomination dont il est assez malaisé de trouver l'origine.

4. فريخ صغير. C'est-à-dire « le jeune oiseau de petite taille ».

5. فريخ كبير. C'est-à-dire « le jeune oiseau de grande taille » (par opposition au précédent).

fait en blanc, en bleu, en noir et en jaune (Une dimension plus grande existe aussi, avec $5^{cm},8$ de côté, mêmes couleurs).

11° *El-Merebba'*[1]. Carré de 8 centimètres de côté. Existe en tous émaux. Les pièces vertes sont employées notamment pour la décoration extérieure des minarets.

La fabrication de carreaux de cette forme et de cette dimension est tombée en désuétude.

12° *Er-Rekhâma*[2]. Carré de 12 centimètres de côté. Se fait en vert et peut être employé à la décoration extérieure des minarets également[3].

C. — Série des formes rectangulaires ou dérivées du rectangle

12° *bis*. *Qṭib d'Elmedebdeb*[3]. Rectangle très allongé, petite vergette de $2,5 \times 1,5$: se fait en bleu, noir et blanc. (On y trouve aussi les dimensions $3 \times 1,5$ et 3×1 ou 1,2.

13° *Qṭib d'Eç-Çamm*[4]. Rectangle de $2^{cm},5 \times 5$ centimètres, se fait en blanc.

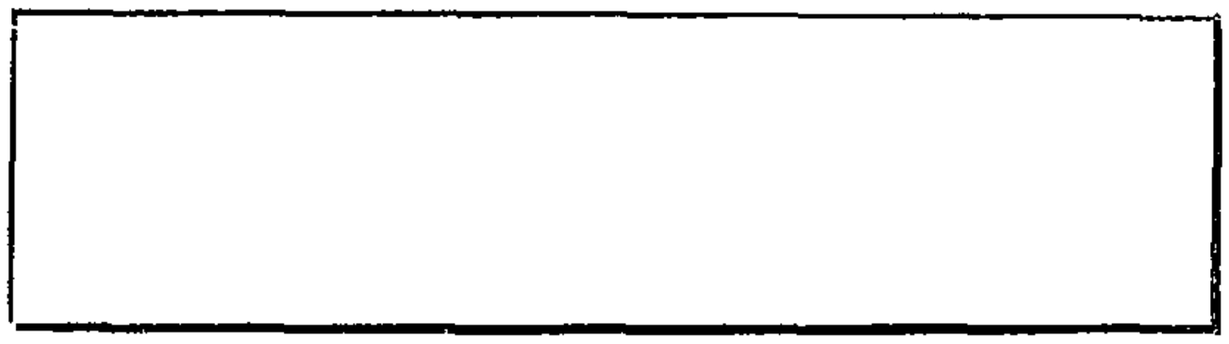
1. المربّع.

2. الرخامة; de *rkhâm*, رخام, marbre, probablement par analogie avec les plaques de marbre carrées.

3. فطيب ذلدبدب. Le mot فطيب est une prononciation locale pour *qaḍîb*, فضيب, qui veut dire verge, baguette; ici le nom de ce carreau vernissé signifie donc : la baguette du medebdeb, c'est-à-dire la baguette qui s'assemble avec le medebdeb, à cause de la dimension de son petit côté.

4. فطيب ذالصمّ.

14° *Qṭîb d'El-Atraf*[1]. Rectangle allongé, vergette un peu



Fig, 43.

plus grande que la précédente, mais semblable, ayant $7^{cm},5 \times 2$ centimètres, se fait en bleu, noir et blanc.

15° *Qṭîb d'Ez-Zâouiya*[2]. Rectangle de $4^{cm} \times 8$ centimètres, se fait en blanc.

16° *Qṭîb d'El-Ferreikh Ec-Çr'îr*[3]. Rectangle allongé, vergette échancrée aux deux petits bouts, dimensions en centimètres 4 ou $4,5 \times 1,5$ (l'échancrure a une ouverture et

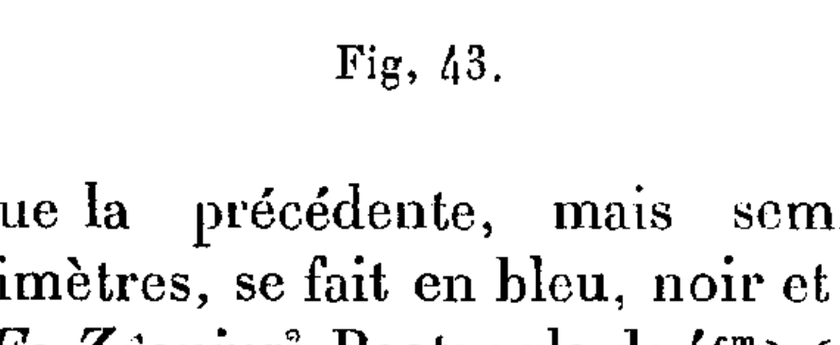


Fig. 44.

une profondeur de $0^{cm},3$ à $0^{cm},4$) se fait en blanc (Existe aussi sans échancrure aux bouts).

1. فطيب ذالاطراف. C'est-à-dire (la baguette des côtés). Probablement parce qu'on s'en sert pour en former les côtés des mosaïques et les encadrer.

2. فطيب ذالزاوية.

3. فطيب ذالبرّيخ الصغير. « La baguette du jeune oiseau de petite taille ». Cette pièce est ainsi appelée parce qu'elle entre en combinaison avec le *Ferrîkh cr'îr*.

17° *Qtib d'El-Ferreikh El-kebîr*[1], de forme semblable, dimensions en centimètres 5×2 ou $5 \times 2,5$, profondeur et ouverture de l'échancrure $0^{cm},5$ (On trouve aussi les dimensions $5^{cm},8 \times 1^{cm}9$) se fait en blanc et noir (Existe aussi sans échancrure).

D. — Série de formes dérivées de quadrilatères plus ou moins irréguliers.

18° *Kemmoûnî*[2]. Losange ayant $1^{cm},5 \times 3^{cm},2$ de diagonales, et $1^{cm},8$ de côté. Se fait en bleu, blanc et noir.

19° *Qâïm ou Nâïm*[3]. Trapèze ayant pour dimension des bases en centimètres : $1^{cm},2$ et 3, et pour hauteur 1,3, se fait en blanc et en noir.

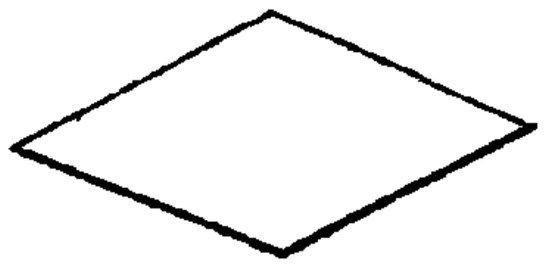


Fig. 45.

Fig. 46.

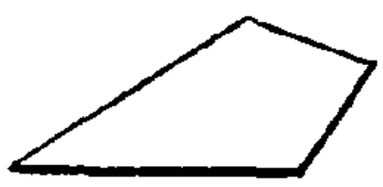


Fig. 47.

20° *Louîza*[4]. Quadrilatère formé de deux triangles ajoutés base à base : Bases de ces triangles (petite diagonale du

1. فطيب ذالبرّيخ الكبير. « La baguette du jeune oiseau de grande taille ». Cette pièce est ainsi appelée parce qu'elle entre en combinaison avec le (*Ferrîkh el-kbîr*).

2. كمّوني : par analogie avec la graine du *kemmoun*, cumin, un des ingrédients de la cuisine arabe.

3. قايم ونايم. C'est-à-dire « debout et couché » à cause de la façon dont on emploie cette pièce dans beaucoup de mosaïques, la plaçant tantôt de manière que sa grande base soit horizontale et tantôt que cette grande base soit verticale.

4. لويزة. C'est-à-dire « la petite amande ». La dénomination appliquée à cette pièce lui vient évidemment de sa forme.

quadrilatère) 1 centimètre ; grande diagonale du quadrilatère 2^{cm},3 ; côtés, respectivement 0^{cm},8 et 1^{cm},7, se fait en toutes couleurs.

21° *Zor'mi*[1]. Quadrilatère allongé, vergette mince, de 5^{cm},1 de longueur sur 1 centimètre de large, pourvu sur ses bords

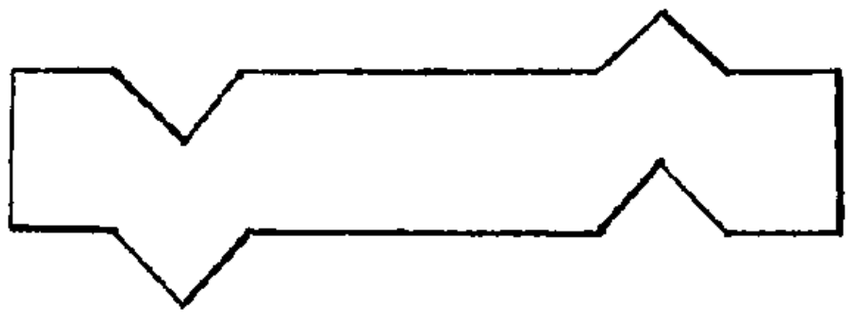


Fig. 48.

d'angles rentrants correspondants à des pointes du bord opposé, de sorte que dans un bout un angle rentrant et une pointe sont dirigés vers la gauche de l'axe, et, dans l'autre bout, vers la droite (voir le dessin). Saillie de la pointe et profondeur de l'angle rentrant, 0^{cm},5, se fait en blanc et en noir.

E. — Série des formes polygonales de plus de quatre cotés.

22° *Mezhîriya Kbîra*[2]. Hexagone ayant à peu près 2^{cm},5 de côté, verni. Se fait en jaune, blanc, noir, etc...

23° *Merebba'*[3]. Carreau en terre cuite hexagonale, non

1. الزغمي, « le grognon, le taciturne », probablement à cause des nombreux accidents, saillies et angles rentrants, dont cette pièce est pourvue.

2. مزهيرية كبيرة, probablement de la racine *zhr*, زهر, fleur, à cause de la forme de la pièce qui rappelle un peu celle d'une corolle largement ouverte.

3. المربع. Régulièrement, si l'on se conformait aux usages du langage littéral et à ceux de la technique géométrique arabe, ce mot devrait

verni, analogue à la tomette de Marseille. Couleur rouge, naturelle, celle de la terre cuite. Longueur de chaque côté, $3^{cm},7$.

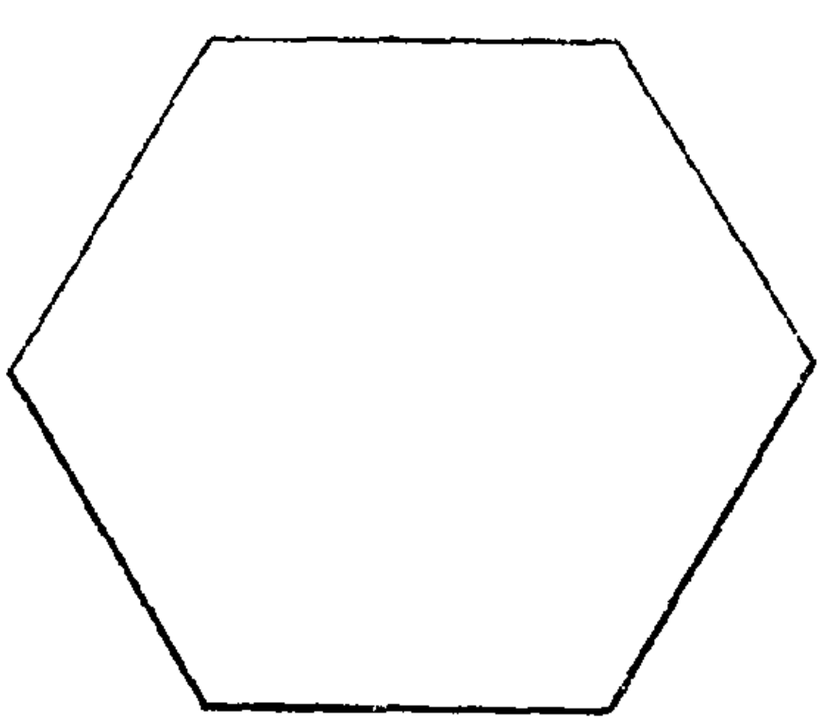


Fig. 49.

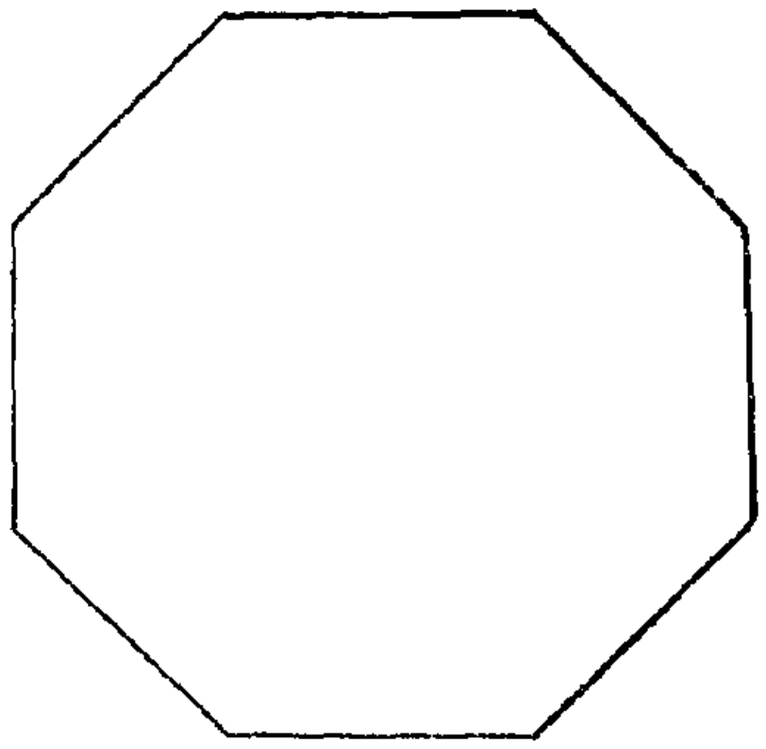


Fig. 50.

24° *Mezhîriya Çr'ira*[3]. Octogone ayant pour côtés alternativement 1 centimètre et $1^{cm},5$. Se fait en blanc.

25° *Khâtem Çr'ira*[4]. Polygone étoilé dérivé de l'intersection de deux carrés, ou si l'on veut d'un carré de $2^{cm},2$ ou

signifier un « carré » et non un « hexagone », dont le nom est régulièrement *moseddes* (مسدّس), c'est-à-dire « figure à six côtés ».

3. مزهيرية صغيرة. On dit aussi au masculin *El-Mezhiry*, المزهيري. Il en est de même de la forme n° 22.

4. خاتم صغيرة. C'est-à-dire « le petit sceau » à cause de la forme de cette pièce qui rappelle vaguement, quoique avec plus de pointes, la figure connue des arabes sous le nom de « khâtem Sidnâ Solimân » (خاتم سيدنا سُليمان) et qui résulte de la réunion de deux triangles équilatéraux sécants. A remarquer que, régulièrement, le mot *khâtem* est masculin et que cependant les Tétouanais l'emploient au féminin. Ils font fréquemment des fautes de ce genre comme toujours cela se produit en pays berbère arabisé ou arabe fortement berbérisé.

2 centimètres de côté sur le milieu de chaque face duquel se grefferait une pointe saillante, de 0^{cm},2 à 0^{cm},3 de hauteur. S'assemble notamment avec le *Qabarchoûn Çr'ir* et le *Qṭib d'El-Ferreîkh El-Kbîr*.

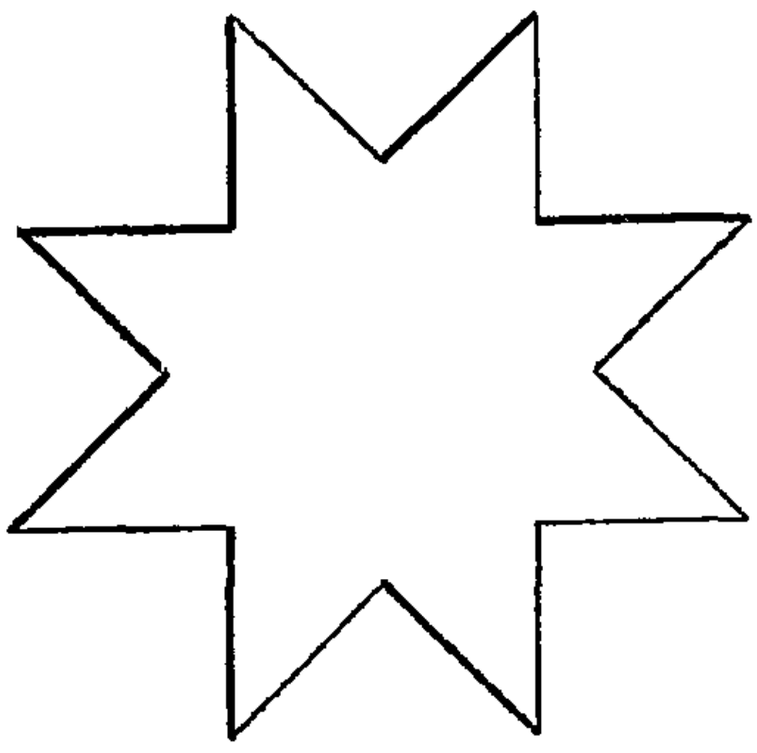


Fig. 51.

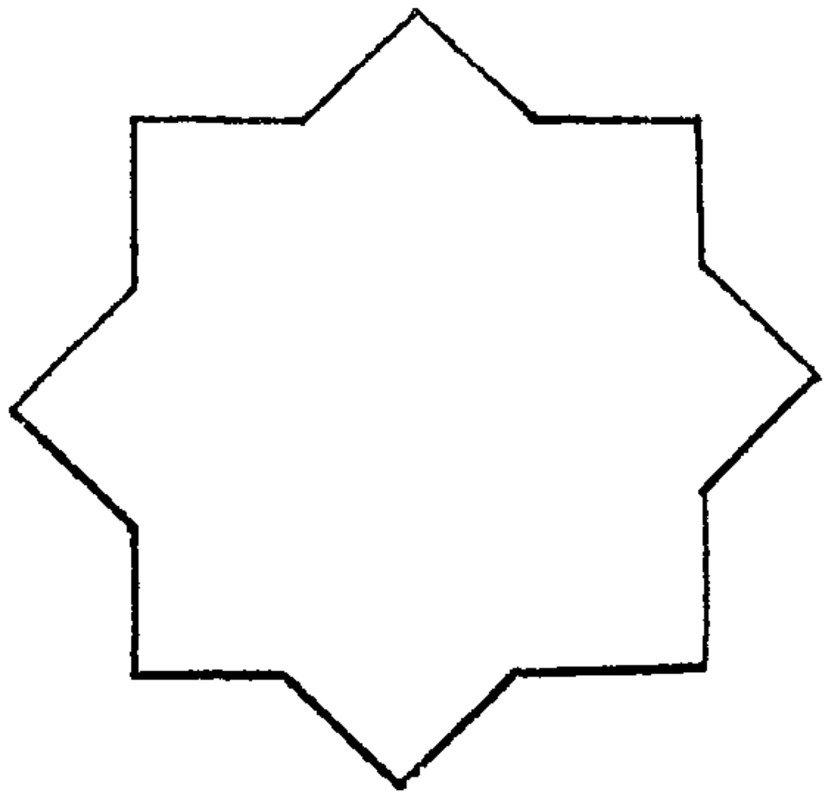


Fig. 52.

26° *Khâtem Kbîra*[1]. Etoile à 8 pointes, formée par l'intersection de 2 carrés, diamètre de pointe en pointe 4^{cm},8, saillie des pointes 0^{cm},5 à 0^{cm},6, longueur de chaque côté (il y en a 16 naturellement), 1 centimètre. Se fait en toutes couleurs, s'assemble notamment avec le *Qabarchoûn Kbîr*.

27° *Khâtem d'El-Ferreîkh Eç-Çer'îr*[2]. Etoile à 8 pointes ou mieux polygone régulier étoilé de côté, diamètre de pointe en pointe, 2^{cm},2, saillie des pointes 0^{cm},3. Se fait en bleu, blanc et jaune.

28° *Khâtem d'El-Ferreîkh El-Kbîr*[3]. Etoile à 8 pointes,

1. خاتم كبيرة. C'est-à-dire « le grand sceau ».

2. خاتم ذالبريخ الصغير. C'est-à-dire « le sceau du jeune oiseau de petite taille » parce que souvent cette pièce entre en combinaison avec celle appelée « *ferreîkh çîr'r* ».

3. خاتم ذالبريخ الكبير. C'est-à-dire « le sceau du jeune oiseau de

semblable à la précédente : dimensions de pointe en pointe, 2cm,5, saillie des pointes, 0cm,05. Se fait en bleu, jaune, noir, vert et blanc.

29° *Thnâchrî* ou *Thnâcher*[1]. Etoile à 12 pointes et 24 côtés, diamètre de pointe en pointe, 5 centimères, saillie

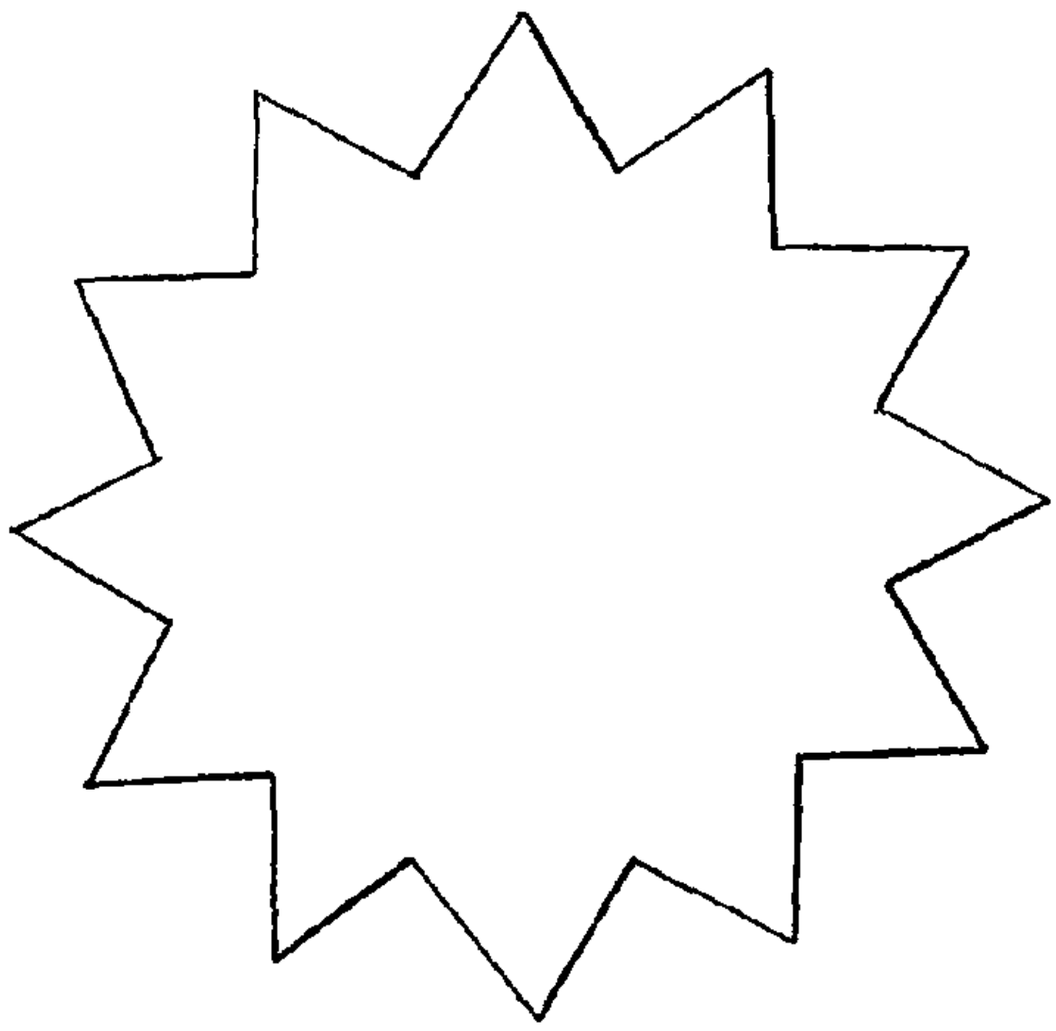


Fig. 53.

d'une pointe, 0cm,9, longueur d'un côté, 1 centimètre. Se fait en toutes couleurs.

30° *Qabarchoûn Çr'îr*[2]. Croix à branches égales, chacune

grande taille » parce que souvent cette pièce entre en combinaison avec celle appelée « *Ferreîkh Kbîr* ».

1. ثناشر ou تناشري. C'est-à-dire « qui a douze (pointes) ». Dérivé du mot *tnâcher* ou *thnâcher* (تناشر ou ثناشر) qui veut dire douze dans le langage des Tétouanais et qui est une contraction de « *thnîn achra* », deux et dix, ثنين عشرة.

2. القبرشون الصغير: « Le petit Qabarchoun ». Ce mot semble avoir

terminée en pointe, diamètre de pointe en pointe, $2^{cm},8$, base de chaque branche, longueur $0^{cm},7$, longueur de la partie en pointe de chaque branche, $0^{cm},3$. Se fait en blanc.

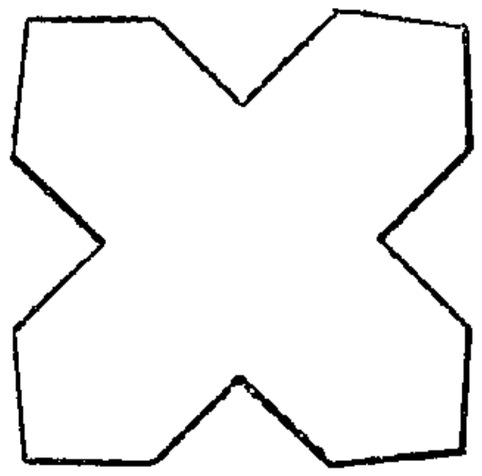


Fig. 54.

31° *Qabarchoûn Kebîr*[1]. Même forme. Diamètre de pointe en pointe, $3^{cm},8$, base de chaque branche, $1^{cm},2$, longueur de la partie en pointe de chaque branche (ou hauteur du triangle qui la termine), $0^{cm},5$. On trouve aussi cette forme avec $4^{cm},8$ de pointe en pointe pour s'assembler avec la *Khâtem Kbîra*.

32° *Touâlla*[2]. C'est une figure dérivée de la précédente par suppression pure et simple d'une branche de la croix. Il reste donc trois branches dont les dimensions sont les mêmes que celles des branches du *Qabarchoûn Kbîr*. Se fait en toutes couleurs.

une origine étrangère. Peut-être vient-il de l'espagnol *caparazon* pris dans le sens de « armature d'os qui reste du corps d'un oiseau lorsqu'on en a retiré les quatre membres » (*Diccionario etymologico de la lengua Española* de Echegaray). En effet la pièce de terre cuite vernissée dont il s'agit peut évoquer par sa forme, par les bras dont elle est munie, celle de la partie du squelette d'un oiseau, ci-dessus désignée, avec ses apophyses.

1. القبرشون الكبير : « Le grand Qabarchoun ».

2. طوالتة ou توالتة. Mot dont l'origine nous est inconnue aussi bien que le sens primitif. Doit-on cependant le rapprocher de *ṭoûla*, *thaloula*, *thoulila*, *thouloul*, *thouala*? mots qui tous veulent dire *verrue*, et quelquefois par extension *kyste*, *loupe*, ce qui fait saillie sur la peau, il y aurait un changement du *th* (ث) en *t* (ت) ou en *ṭ* (ط), fait fréquent à Tétouan. « Le nom de la pièce lui aurait été donné alors de ses saillies » ou plus simplement n'est-ce pas une simple déformation de la racine ثلث, *thlth*.

33° *El-Fèsi*. Carré à côtés curvilignes concaves. Diagonale, 6cm,8, distance d'un angle à l'autre consécutifs, 4cm,4,

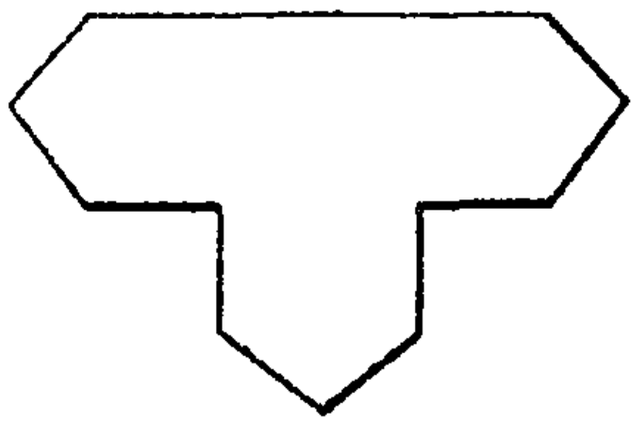


Fig. 55.

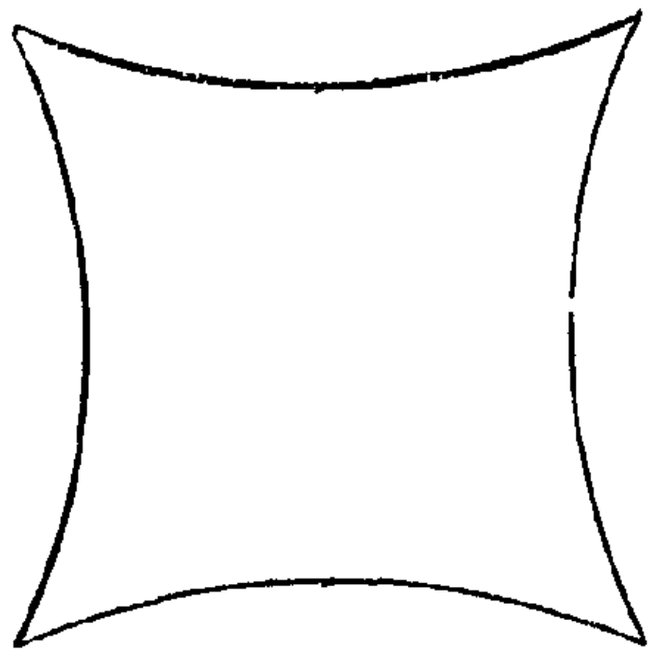


Fig. 56.

flèche de la courbe d'un côté, 0cm,6. Se fait en toutes couleurs.

F. — Formes irrégulières et mixtes.

34° *Zellaïj d'Et-Testîr*[2]. On groupe sous ce nom une série de formes, assez irrégulières quelquefois, servant, par leur assemblage, à former ces rosaces à entrelacs compliqués qui sont parmi les plus beaux motifs de la mosaïque Tétouanaise.

On peut citer parmi les principales :

A. Hexagone irrégulier, formé par l'adjonction à un rectangle de 2 triangles accolés aux petites bases; dimensions : grande longueur de pointe en pointe, 3cm,9, largeur

1. الباسي. C'est-à-dire « l'originaire de Fès (باس) ». Est-ce parce que cette forme a été créée par les céramistes de Fès?

2. زليج ذالتسطير. C'est-à-dire « les carreaux vernissés des entrelacs ». Le mot *testîr* est employé dans différents cas, dans les arts des bâtiments, dans la sculpterie sur bois peint.

2 centimètres, longueurs respectives des côtés, 1^{cm},5 et 1^{cm},8.

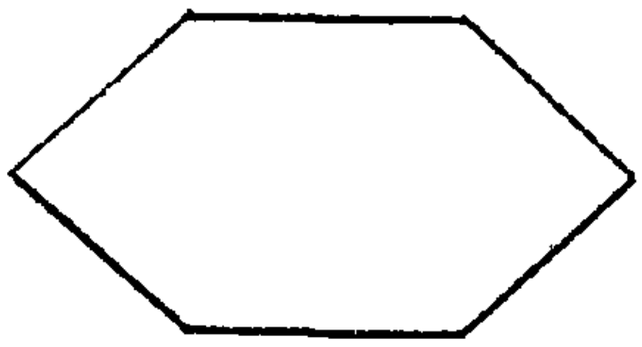


Fig. 57.

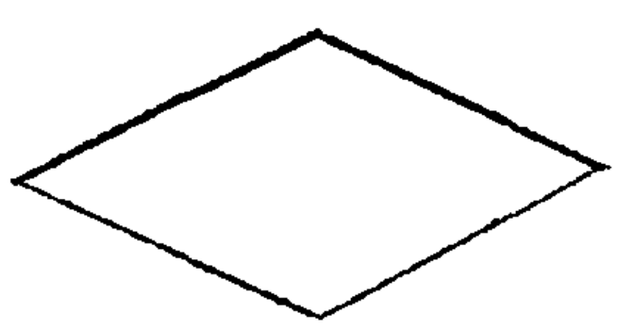


Fig. 58.

B. Losange ayant pour diagonales 3^{cm},6 et 1^{cm},8, longueur du côté 1^{cm},9 ou 2 centimètres.

C. Hexagone régulier de 1^{cm},5 de côté.

D. Octogone à angles rentrants et sortants, formé par l'adjonction à un rectangle, d'un triangle de base égale au petit côté sur l'un de ces petits côtés, et d'un triangle bien moindre que l'autre à pointe extérieure (voir la figure). Longueur de pointe en pointe 3 centimètres, largeur 2 centimètres, longueur du côté principal 1^{cm},7, côté du plus grand triangle 1^{cm},5.

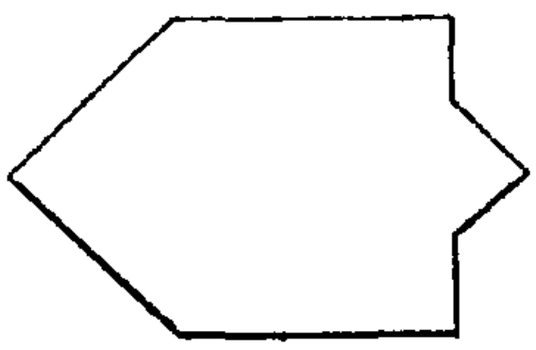


Fig. 59.

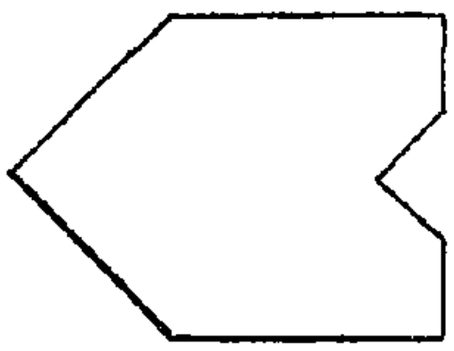


Fig. 60.

E. Figure analogue sauf que la pointe du petit triangle ajouté à l'un des petits côtés se trouve dirigée vers l'intérieur de la figure. Longueur de pointe en pointe, 2^{cm},2, pour le reste comme ci-dessus.

F. Hexagone mixtiligne à angles rentrants et sortants, ayant un grand côté convexe (flèche 0^{cm},6, distance d'une extrémité à l'autre 4^{cm},8, deux grands côtés concaves (dis-

tance d'une extrémité à l'autre 3 centimètres, flèche $0^{cm},3$)

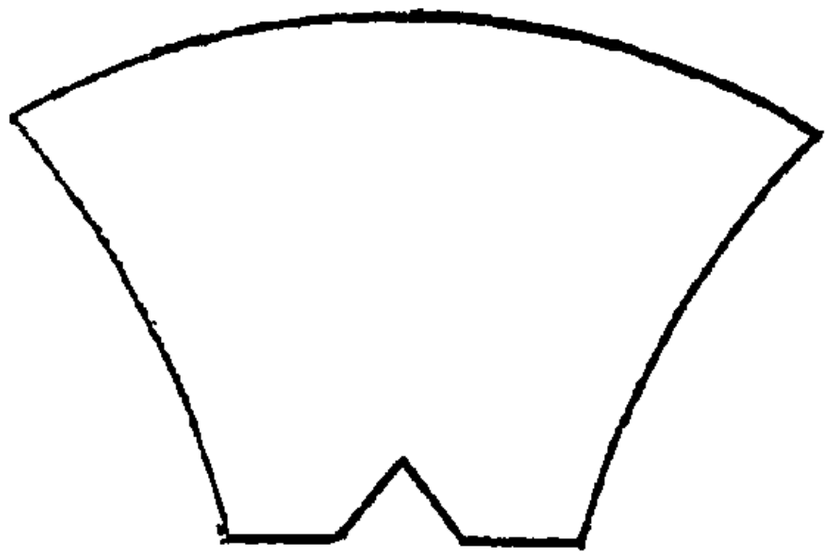


Fig. 61.

et une base (longueur $2^{cm},2$) pourvue d'une échancrure triangulaire (hauteur $0^{cm},5$, base $0^{cm},7$).

Il y a encore d'autres formes plus ou moins compliquées.

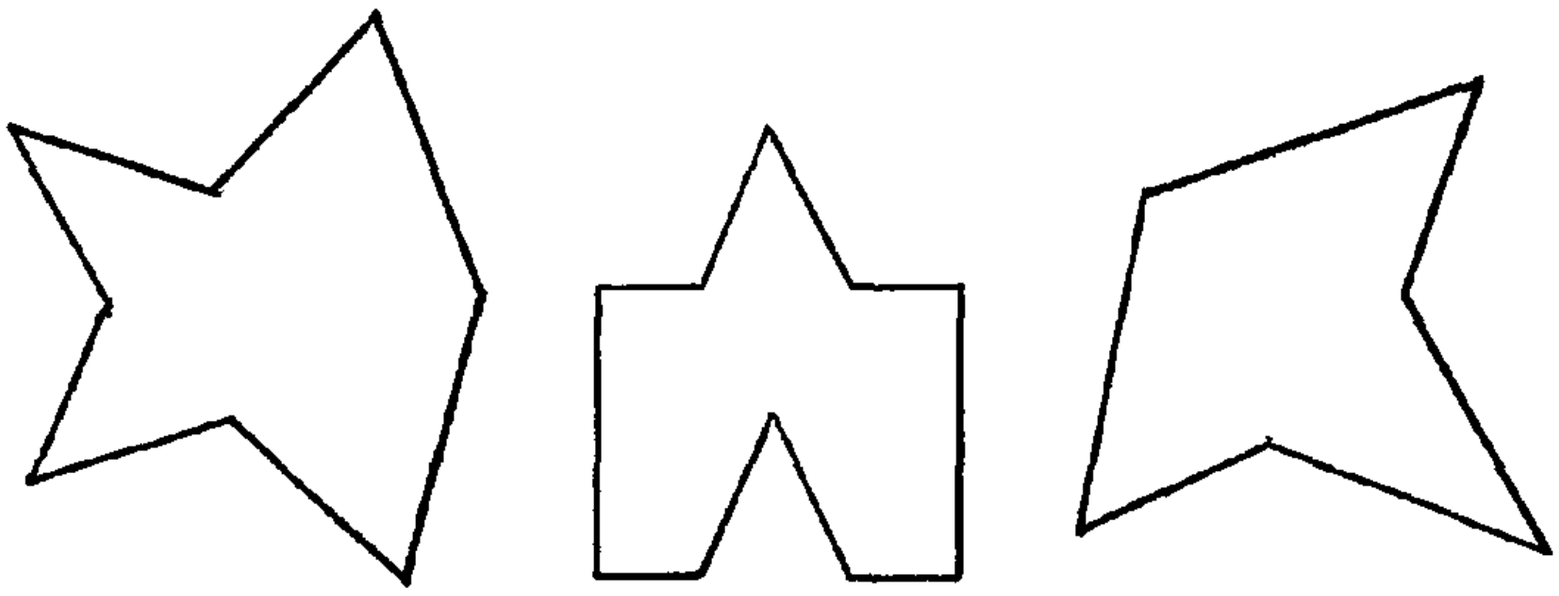


Fig. 62-64.

Les formes dites *de Testîr* se font en toutes couleurs.

35° *Cherrâfa*[1]. Figure assez compliquée, sorte de merlon

1. شرّابة. C'est-à-dire « celle qui sert de feston ». Ce mot est employé pour désigner en architecture les « merlons » à côtés découpés, à redans, qui surmontent, dans un grand nombre de cas, les murs des édifices marocains, notamment les murs des forteresses, des citadelles, etc. On a donné ce nom à la pièce dont il s'agit à cause de sa ressemblance avec un quelconque de ces merlons. On emploie d'ail-

à contours mixtilignes, hauteur 6cm,3, base 4cm,5. Se fait en blanc et en noir.

Nous n'affirmons pas qu'on ne puisse trouver actuellement dans le commerce aucune des formes que nous venons de mentionner en d'autres couleurs que celles que nous avons indiquées. Mais celles qui sont courantes sont précisément celles que nous donnons ci-dessus.

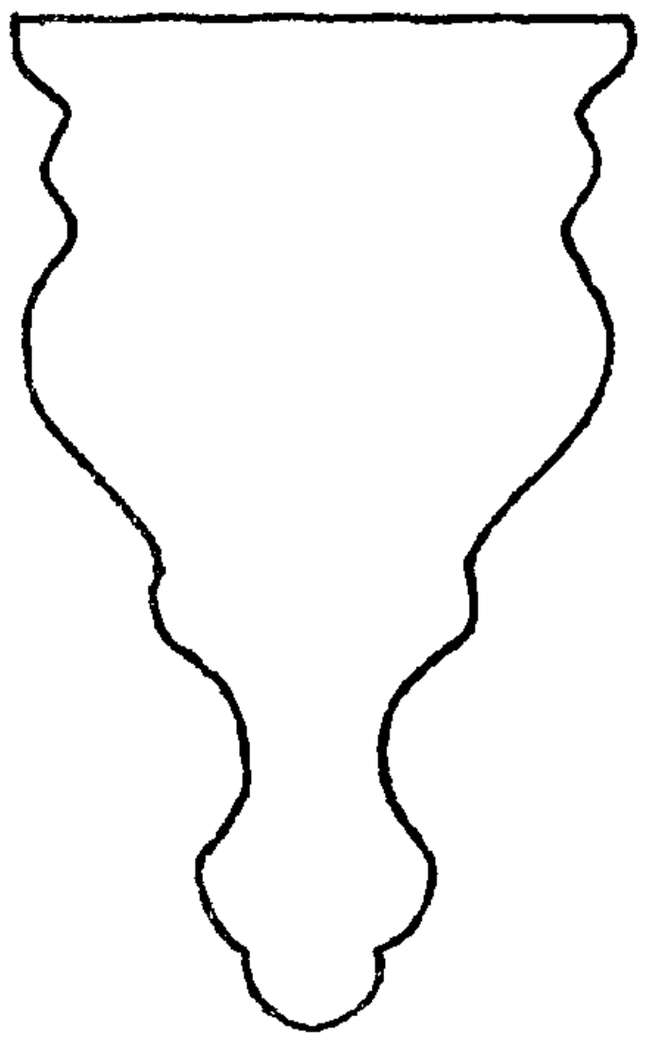


Fig. 65.

Il est clair aussi qu'on pourrait trouver encore dans le commerce, même aujourd'hui, quelques autres formes de carreaux, mais moins communes, d'un usage moins courant, et dont les noms sont peu ou point connus, même de la très grande majorité des praticiens[1]. C'est pourquoi nous ne les mentionnons que pour mémoire, et c'est pourquoi encore nous n'en donnons pas les dénominations qui s'y appliquent, n'ayant trouvé personne qui pût nous les indiquer. Mais nous espérons pouvoir un jour ou l'autre combler cette lacune et faire alors de

leurs les cherràfa de façon analogue aux merlons pour couronner les soubassements mosaïques qui recouvrent les murs jusqu'à hauteur d'appui, en les disposant à hauteur de la cimaise dont elles tiennent la place en formant une sorte de frise. On les dispose encore au lieu et guise de plinthe au pied de ces mêmes soubassements.

1. Voir plus loin ce que nous disons à propos de la décadence de l'industrie des carreaux vernissés et de la plus grande variété de formes que l'on rencontre parmi ces carreaux en étudiant les anciennes mosaïques.

quelques renseignements complémentaires l'objet d'une note additionnelle.

Quelle que soit leur forme, ces carreaux sont de dimensions un peu plus fortes à leur surface extérieure, vernissée, qu'à leur surface intérieure, celle qui s'applique sur les parois à revêtir. L'objet d'une pareille disposition est de permettre au mortier de s'insérer entre les fragments de la mosaïque de façon à les maintenir solidement les uns contre les autres, sans qu'il soit besoin de laisser d'intervalle trop sensible entre leurs lignes, extérieurement, et d'éviter ainsi de rompre l'harmonie du dessin.

L'épaisseur uniforme des carreaux est de $0^{cm},13$.

On trouve aussi des carreaux émaillés, sur deux faces, pour baguettes d'angles. Ce sont des prismes droits ayant en général $18^{cm},5$ de long, 2 centimètres de face dans un sens et $3^{cm},5$ dans l'autre. Mais on peut aussi en trouver dans le commerce d'autres dimensions ou en faire faire.

Le procédé de fabrication des carreaux vernissés exclut naturellement une grande précision dans les mesures qu'on leur donne. Aussi toutes les dimensions indiquées ci-dessus sont-elles susceptibles de varier de quelques millimètres. Rien n'empêcherait non plus, le cas échéant, d'en faire sur d'autres dimensions.

§ 5. — Les glaçures[1].

Les glaçures en usage à Tétouan sont de deux sortes seulement :

1° Les vernis ;

2° Les émaux.

Les *couvertes* sont inconnues.

1. Le nom arabe usité à Tétouan pour désigner indistinctement toute espèce de glaçure est طلي (*tli*).

1° Les vernis. Ou mieux le vernis. — Se compose d'un enduit vitrifié composé de plomb et de sable, intimement mélangés après avoir été porphyrisés dans le mortier puis convertis en pâte semi fluide par l'adjonction d'une quantité d'eau suffisante. C'est donc une sorte de verre de plomb.

2° Les émaux. — Il y a cinq sortes d'émaux, dont un seul, le vert, est utilisé pour la poterie, ce sont :

Le blanc (*Abiaḍ* en arabe)[1];
Le noir (*Akeḥal* »)[2];
Le jaune (*Açfar* »)[3]:
Le vert (*Akhḍar* »)[4]:
Le bleu (*Bràya* »)[5].

Très simple est la fabrication de ces émaux. Elle ne comporte jamais qu'une seule recuite des biscuits, et qu'une seule application de la matière que la cuisson transforme en émail, puisque la teinte d'une pièce donnée est toujours plate et uniforme.

D'une façon générale ces émaux ont le grave inconvénient d'être d'une dureté très médiocre, de sorte que les mosaïques établies sur le sol s'usent très vite au frottement des souliers, dans les maisons européennes.

1. ابيض, terme universellement employé en arabe.

2. اكحل, terme universellement employé en arabe.

3. اصبر, terme universellement employé en arabe.

4. اخضر, terme universellement employé en arabe.

5. براية. Ce terme est employé à Tétouan et Tanger pour désigner le bleu foncé, un peu violacé, le bleu marine, etc. Nous en ignorons l'origine. Le mot *azraq* (ازرف), généralement employé partout ailleurs pour désigner le bleu avec ses diverses nuances, ne se dit au contraire à Tétouan et Tanger que des bleus plus ou moins clairs ; jamais en tous cas il ne s'applique aux carreaux vernissés.

On rencontre à chaque instant, dans ces mosaïques un peu anciennes de date, des carreaux qui ont perdu une partie de leur émail et qui montrent, comme autant de taches irrégulières, le rose de la terre cuite; ou même, dans des mosaïques plus vieilles encore ou plus fatiguées, on ne trouve plus qu'une nappe rosâtre avec quelques parcelles d'émail çà et là demeurées, le reste ayant à peu près complètement disparu.

Ces mosaïques établies sur le sol ne se conservent dans de bonnes conditions que dans les maisons indigènes où l'on marche pieds nus ou avec de simples bas ou chaussons d'intérieur sans semelles, en tous cas jamais avec les chaussures qui, dans la rue, se sont chargées de sable, de menus débris de toutes sortes parmi lesquels des corps plus ou moins durs et corrodants. Les mosaïques murales, qui n'ont pas les mêmes inconvénients à redouter, peuvent durer des siècles sans rien perdre de leur éclat.

Voyons maintenant les caractéristiques particulières de ces différents émaux :

Le *Blanc* est en général très pur; quelquefois cependant on peut lui reprocher d'être légèrement teinté de bleu ou de gris, ou un peu jauni, ou un peu rosé. Cela est dû, sans doute, aux émanations métalliques des autres émaux que l'on a pu faire cuire en même temps, sans précaution suffisante.

Le *Noir* n'est presque jamais absolu; le plus souvent il est un peu roussâtre, se rapproche davantage de la teinte dite bitume en peinture que du noir vrai; dans les produits inférieurs il passe presque au brun Van Dyck. Souvent aussi il est inégalement étalé sur la surface d'un même carreau, quand celle-ci est un peu étendue de sorte que certaines portions, couvertes d'un épais enduit, sont très chargées en couleur, et que d'autres, où l'enduit est mince, laissent presque transparaître la couleur de la terre cuite sous le glacis brun.

Le *Jaune* est en général très ocreux, c'est presque de l'*ocre jaune* pure ou de la *terre de Sienne naturelle*; quelquefois, cependant, il prend une légère teinte citron. C'est, dans l'ensemble, une des couleurs les plus franches, les plus belles et les plus riches de la série.

Le *Vert* est presque toujours un vert foncé, un gros vert rappelant le vert de vessie employé en aquarelle. C'est d'ailleurs le même émail que celui que l'on trouve si fréquemment employé en Espagne et dans le Midi de la France pour les pots, cruches, jarres, etc., destinés à conserver, l'eau, les provisions, etc., et qui, si souvent, y est appliqué seulement sur une partie des surfaces, de façon à trancher avec les tons rosés de la terre cuite. Cet émail vert est très constant de teinte, mais peu brillant, un peu trop sombre. On l'emploie peu souvent en combinaison avec les autres émaux pour faire des mosaïques, sauf quelquefois avec le blanc. Mais plus fréquemment on le combine avec les tomettes de terre cuite pour couvrir le sol dans des conditions suffisamment économiques mais médiocrement décoratives.

Les anciennes mosaïques, les tuiles anciennes, les carreaux qui recouvrent une partie des faces des anciens minarets, présentent des teintes vertes plus franches, plus claires et plus gaies, tirant davantage sur le vert émeraude.

Le *Bleu* (*Brâya*, et jamais *Azraq* nous le répétons), est un bleu un peu violacé, une sorte d'outremer très foncé un peu rabattu de rose et quelquefois de *noir* ou de *teinte neutre*, qui le fait pencher vers la teinte ardoisée. C'est donc une nuance peu vive, peu gaie, quand elle est employée seule avec le blanc, mais qui s'oppose heureusement, en le faisant valoir, au jaune ocreux. Quelquefois ce bleu devient plus clair, tire un peu sur le *cobalt* ou le bleu de Paris, quelquefois sur le bleu gris.

En somme la gamme est plutôt sévère.

Les émaux présentent en général un autre défaut. Leur épaisseur est peu uniforme, d'où il suit que, sur des surfaces un peu grandes, l'intensité de leur teinte varie nécessairement dans des proportions par trop facilement appréciables ; le défaut est surtout sensible pour le bleu et le noir. Il tient évidemment à la manière trop primitive dont on dépose l'enduit à la surface de la terre cuite ; il serait facile d'y remédier avec un peu plus de soins.

Signalons un dernier défaut ; fréquemment la surface des émaux est boursouflée de petites éminences, provenant soit de ce que la pâte avec laquelle ils ont été faits contenait de légères bulles d'air, soit de ce qu'elle renfermait quelques corps étrangers.

Encore un défaut provenant d'un manque de soins et qu'il serait bien facile d'éviter.

Les divers émaux ci-dessus énumérés ne sont pas toujours absolument opaques ; quelquefois ils présentent un certain degré atténué de transparence et paraissent tirer sur le vernis ; toujours les carreaux qui les portent présentent sur leur centre un léger bombement, ce qui facilite les jeux de lumière, sur les joints, une fois qu'ils sont en place, et ce qui contribue par là à l'éclat des mosaïques.

La façon dont on obtient les divers émaux est la suivante:

Email blanc (*Abiaḍ*). — C'est un silicate d'étain.

On broie dans un petit bassin appelé *sahrîdj*[1], sous une certaine couche d'eau, un lingot d'étain (*qaçdîr*)[2] entre deux pierres appelées *meshaq el-qaçdîr*[3], et dont l'une est

1. سهريج.

2. قصدير. L'étain vaut environ 35 pesetas le quintal à Tétouan.

3. مسحق القصدير. C'est-à-dire ce qui sert à broyer l'étain, de *shq*, سحق, « broyer, pulvériser ».

fixée au fond du bassin, l'autre tenue dans la main de l'opérateur. L'eau se charge d'une certaine quantité d'étain en suspension : quand on la considère comme assez chargée, qu'elle menace de déposer, on la retire et on la verse dans une jarre dite *khâbya*[1]. On continue à broyer le lingot d'étain de la même façon que ci-dessus, jusqu'à ce qu'on ait complètement utilisé le lingot d'étain, versant chaque fois l'eau du bassin dans la jarre.

On laisse cette eau déposer les matières qu'elle tient en suspension et on la laisse reposer trois jours dans la jarre : il se forme un précipité d'un blanc sale (oxyde d'étain) ; on décante, on met à part le précipité et l'on conserve l'eau dans laquelle il s'est formé.

Le précipité est mis dans un récipient; on y ajoute par parties égales du sable de l'Oued Qiṭân, ou des carrières avoisinantes, qui a été lui-même pulvérisé entre deux meules puis soigneusement bluté au tamis très fin, à fils de soie *R'erbel*[2]. On ajoute la quantité d'eau nécessaire pour faire une pâte assez coulante, en se servant pour cela de l'eau de la jarre, que l'on avait mise de côté.

Il ne reste plus qu'à mettre en contact direct avec cette pâte la face des carreaux que l'on veut émailler en blanc, ce qui se fait en les portant à la surface de la pâte, sans se servir de pinceau, ni de rien d'analogue (on appelle cette opération *sâs, isoûs*[3]; on dit *isoûsoû*[4] pour : *on trempe le carreau dans la pâte à émail*), puis on fait cuire.

1. خابية.

2. غربال.

3. ساس, aor. يسوس. Nous ne connaissons pas d'autres sens voisins de cette racine, qui a, par ailleurs, en arabe régulier, le sens de « gouverner, soigner, donner ses soins ».

4. يسوسوا.

Émail noir (*Akeḥal*). — Ce doit être un oxyde double de fer et de plomb.

On commence par calciner du plomb (*khf'if'*)[1] dans un petit four appelé *mahraq*[2], puis on le pulvérise, en le broyant (*seḥaq*[3] est le terme employé) dans une sorte de mortier de pierre appelé *meshaq*[4]. On blute au moyen d'un fin tamis à fond de fils de soie.

D'autre part on pulvérise dans un mortier analogue le minerai appelé *mereunsiyat*[5]. C'est un minerai rouge sombre, qui vient de Bordj El-Fenar[6] (Cap Spartel) et qui est analogue au minerai de Beni-Saf d'après les indigènes. Ce

1. خفيف. C'est-à-dire « léger ». Ce métal est ainsi appelé par antinomye à cause de l'idée défavorable qui a fini par s'attacher à son nom véritable « *reçâç* », رصاص qui sert aussi à désigner « une balle de fusil ». C'est pour ne pas éveiller cette image, considérée comme fâcheuse, dans l'esprit de l'interlocuteur qu'on emploie de préférence du mot *khfif* ; mais comme, d'autre part, ce même mot khfîf s'emploie aussi de plus en plus pour désigner une balle de fusil, par une analogie facile à comprendre, il s'ensuit qu'il sera bientôt tout aussi démonétisé que celui qu'il a remplacé. C'est un cas fréquent en arabe. Le plomb vaut de 35 à 45 pesetas le quintal, à Tétouan.

2. محرق. C'est-à-dire « l'instrument où l'on brûle, où l'on calcine ». Ce four est plutôt un simple foyer pourvu d'un soufflet primitif, où le métal est calciné à l'air libre dans un creuset. Nous aurons l'occasion de le décrire plus en détail en parlant de la bijouterie.

3. سحق.

4. مَسْحَق.

5. مَعْنَسِية. C'est à chaque potier de se procurer la quantité dont il a besoin en se rendant au cap Spartel. Le minerai est ensuite transporté par mer à Tétouan. Il revient à 25 pesetas environ le quintal du pays (monnaie chérifienne).

6. برج الفنار : « *La tour du fanal* ».

doit donc être un minerai de fer. On monde ; on blute au tamis de soie.

On mélange ensuite 1/8 de poudre de *mereunsiya* avec 7/8 de plomb calciné et porphyrisé ; on remet le mélange dans le mortier dit *meshaq* ; on mélange et on porphyrise à nouveau.

On mélange avec de l'eau, de façon à transformer en pâte, et on couvre la surface des carreaux que l'on veut émailler en noir, en procédant comme il a été dit ci-dessus pour l'émail blanc ; on porte au four et l'on cuit.

Email jaune (Açfar). — Ce doit être un silicate double de fer et de plomb (ou de fer et d'antimoine !) plus ou moins sulfuré, car les matières premières sont :

Le *koheul*[1], matière dont se servent beaucoup les indigènes, que l'on donne généralement comme un sulfure d'antimoine, mais qui n'est presque jamais autre chose que du sulfure de plomb plus ou moins pur.

La *lèfza*[2] ; ce nom est souvent donné par les indigènes au grès tendre ; dans l'espèce il paraît représenter une ocre sableuse, ou, si l'on veut, un sable un peu cohérent, fortement teinté d'ocre, qui vient du lieu dit *Et-Toutila*[3], au pied du Djebel Darsa, au-dessous du cimetière juif.

1. كُحْل. Ce même terme est employé quelquefois dans les ouvrages arabes pour désigner tout collyre (puisque le principal usage du sulfure de plomb et du sulfure d'antimoine, dans la vie musulmane, est précisément de faire un collyre bien connu), et aussi pour désigner l'antimoine lui-même, par extension.

2. تافزة. On ne doit jamais traduire ce mot arabe en lui donnant le sens de *tuf* comme le font beaucoup d'Européens, qui se laissent conduire dans ce cas par une vague analogie de son entre les deux mots.

3. الطويلع : « La petite montée, la petite côte ».

La *lèfza* est concassée, pulvérisée, blutée et tamisée au tamis de soie.

D'autre part, le *koḥeul* subit la même opération. On mélange les deux poudres par parties égales en porphyrisant à nouveau dans le mortier ; on ajoute la quantité d'eau nécessaire pour tranformer en pâte semi-fluide et l'on couvre la surface des carreaux comme il a été dit précédemment.

Email vert (Akhḍar). — C'est un oxyde double de cuivre et de plomb. — On calcine ensemble dans le four appelé *maḥraq*, trois parties de plomb *khfif* et une partie de rognures et de limailles de cuivre rouge[1]. On concasse, on pulvérise et porphyrise le mélange obtenu dans le mortier dit *meshaq* ; on monde, on blute et on tamise ; on fait enfin avec la poudre obtenue une pâte comme il a été dit ci-dessus pour les autres émaux.

Email bleu (Brâya). — Ce doit être un silicate complexe, d'alumine, de soude, de plomb et de fer avec un peu de soufre si l'on s'en tient à la nature des matières premières qui servent à l'obtenir.

Plomb (khfif).

Nîl[2] (bleu à bleuir le linge), sorte d'outremer, industriellement fabriqué, malgré son nom vulgaire d'indigo, en Europe avec le lapis lazuli naturel ou artificiel, c'est-à-dire avec un sillicate double d'alumine et de soude contenant en outre un peu de soufre et de fer.

On calcine le plomb au four dit *Maḥraq* et on le pulvé-

1. On appelle *chṭâya*, شطاية (pour *cheḍhaya*, شظاية), ces débris de cuivre. Ils se vendent environ 0 pes. 25 la livre.

2. نيل. On dit plus ordinairement *nîla*, نيلة, en Algérie. Ce produit est importé de Marseille. Il vaut environ 2 pesetas la *livre 'Attarî*.

rise au *Meshaq* ; puis on le tamise comme on l'a vu précédemment pour les autres émaux.

On mélange 3 parties de la poudre obtenue avec une partie de *nîl* ; on porphyrise au mortier ; on ajoute la quantité d'eau nécessaire pour obtenir une pâte semi-fluide.

Le reste comme précédemment.

On voit que, sauf le blanc, qui est *stannifère*, tous ces émaux sont *plombifères*, mais le plomb doit y jouer le rôle de simple fondant.

Une partie des matières employées pour leur confection (plomb, étain, outremer, cuivre, galène ou sulfure d'antimoine) vient d'Europe ; le reste est apporté du Maroc, mais toujours d'assez loin ; aussi les potiers-céramistes ont-ils soin d'avoir toujours dans leurs ateliers des quantités suffisantes de ces produits qu'ils conservent dans des pots de terre dits *mehâbes*[1]. A la rigueur, cependant, ils pourraient toujours se procurer en ville, chez les droguistes juifs ou musulmans, une partie de ces ingrédients, ceux qui viennent d'Europe, mais pas toujours en quantité suffisante au moment voulu.

§ 6. — Valeur industrielle et artistique de l'industrie des carreaux émaillés a tétouan.

Quand on compare les carreaux émaillés, et les mosaïques qu'ils composent, de fabrication moderne, aux échantillons qui nous restent d'autrefois, on est porté à croire que l'industrie qui nous occupe a subi une décadence sensible. Les teintes que nous présentent les anciens spécimens sont bien les mêmes, dans l'ensemble, que celles que nous voyons

2. محابس. Pluriel du mot *mahbes*, مَحْبِس.

aujourd'hui ; mais il paraît qu'elles présentent plus de variété ; on y trouve certaines nuances délicates ou brillantes qui ne se font plus actuellement [1] ; souvent aussi les teintes anciennes sont plus franches, plus claires, enfin la variété des formes des carreaux a certainement été bien plus grande que celles que l'on trouve aujourd'hui couramment dans le commerce. Cependant, rien n'empêcherait évidemment les céramistes de produire à nouveau ces formes, et s'ils s'en abstiennent, c'est peut-être simplement parce que, l'art de la décoration tendant à se perdre, l'habileté des décorateurs diminuant et le goût des amateurs devenant plus facile à satisfaire, les industriels n'ont plus à se préoccuper de mettre à leur disposition un aussi grand choix de matériaux.

Il n'y a rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que cette décadence se soit produite ; elle a atteint à peu près toutes les branches de l'industrie et de l'art musulman, au Maroc comme ailleurs, en même temps que se produisait la décadence politique.

Signalons, pour finir, la parfaite analogie ou même l'identité — sous le bénéfice des réserves ci-dessus — des carreaux servant à la confection des mosaïques de l'*Alhambra*

1. L'infériorité de la gamme de teintes actuelle est encore plus évidente si l'on compare les produits de Tétouan aux plaques de faïence émaillée du royaume maure de Valence et à celles d'autres fabriques espagnoles de la même époque. Les teintes délicates qu'on admire dans ces anciens produits de l'art hispano-moresque, les bleu ciel, les mauves, les roses ou bien encore les reflets métalliques, manquent complètement dans les premières. Jamais évidemment, même à sa meilleure époque, l'industrie de Tétouan n'atteignit pareil éclat.

Nous avons vu à Tétouan des carreaux consistant en plaques à teintes riches, fondues, à inscriptions arabes blanches, en relief sur fond en d'autres couleurs, que l'on nous a donnés comme venant de Fès et qui témoignent d'une grande perfection de procédés et d'un art véritable. Mais nous ignorons si l'indication, provenant cependant d'un indigène des plus sérieux, est bien exacte, et surtout si ces produits sont encore actuellement fabriqués à Fès.

de Grenade[1] avec les carreaux fabriqués à Tétouan anciennement

1. Nous avons déploré, dans une note antérieure, la méthode suivant laquelle les restaurateurs de l'Alhambra de Grenade procédaient à la réfection des anciennes mosaïques du palais. Il est juste de dire que, par contre, la restauration de l'Alcazar de Séville s'effectue suivant un meilleur plan, en utilisant pour les portions de mosaïques qu'il s'agit de remplacer des carreaux de terre émaillée absolument identiques à ceux qu'ont laissés les premiers constructeurs du palais et à ceux qui se fabriquent encore aujourd'hui à Tétouan.

Comme nous le disions dans le texte, à propos de l'importance et de la valeur actuelle de la fabrication des *azulejos* de Tétouan, on se convainct davantage encore qu'elle est en pleine décadence à voir les anciens modèles hispano-moresques et notamment les belles mosaïques de l'Alcazar. Les couleurs sont plus franches dans les anciens modèles, bien souvent, plus soutenues de ton ; mais où la supériorité des œuvres anciennes se montre dans tout son éclat, c'est dans le nombre et la variété, et aussi la complexité des formes d'azulejos mises en œuvres ; variété et complexité grâce auxquelles les artistes ont pu composer les remarquables mosaïques murales du palais.

L'expression d'hispano-moresque employée ci-dessus par nous pour désigner les œuvres dont il s'agit ne vient pas en désaccord avec ce que nous savons de l'histoire de l'Alcazar. Si ce monument fut élevé sur l'ordre d'un roi chrétien (Don Pedro de Castilla, 1353) il n'en est pas moins vrai que son style, son inspiration sont pleinement hispano-moresque (il s'agit seulement des parties anciennes) ; si certaines régions de l'Espagne étaient, à cette époque déjà, retombées, — et quelques-unes depuis longtemps, — aux mains des rois catholiques, cependant la civilisation issue de la conquête arabe continuait plus ou moins florissante dans presque toutes ses manifestations ; les musulmans même continuaient à demeurer dans nombre de villes parmi celles qui avaient été enlevées à leur domination.

Nous avons remarqué à l'Alcazar de Séville que les anciens azulejos présentaient de légers reflets mordorés, des tons métalliques irisés plus ou moins accentués. Nous ne croyons pas cependant qu'il faille y voir une intention de la part des fabricants ; il ne devait pas en être ainsi originellement, sans doute. Il s'agit plutôt d'une oxydation légère des émaux et d'une décomposition partielle de leur surface, analogue à celle qui se produit dans les *verres* soumis un temps prolongé à l'action de l'eau et de l'air, et qui donnent de si belles irisations aux verreries romaines longtemps enfermées dans la terre.

ment et aujourd'hui. On peut en conclure que, presque certainement, l'industrie dont nous parlons est, à Tétouan,

A côté des établissements de céramique de la côte du Levant (Espagne) où se conserve plus ou moins la fabrication des azulejos et où se fait sentir, directement ou non, naturellement ou artificiellement, l'influence de la civilisation hispano-moresque, à quelque degré que ce soit ; il est juste de mentionner aussi les fabriques d'Andalousie, notamment celles de Séville, — et entre autres la Cartuja, — et celles de Cordoue. L'abondance et l'excellente qualité des terres à poterie, fournies par les limons de la vallée du Guadalquivir expliquent facilement l'essor pris par l'industrie qui nous occupe en Andalousie dès le temps des Arabes, et sa persistance jusqu'à nos jours plus ou moins florissante, après qu'elle eut jeté un si vif éclat anciennement au temps de la domination musulmane et même à l'époque des premiers rois chrétiens qui suivirent et qui nous ont laissé tant d'azulejos marqués du lion de Castille ou des tours d'Aragon.

De même l'abondance des limons de la vallée du Tage a donné, à Tolède, essor à la fabrication de l'industrie des briques et des tuiles. Ces matériaux jouèrent un rôle prépondérant dans la construction des anciens édifices de la ville ; ils présentent une analogie des plus grandes avec ceux que l'on emploie au Maroc, et particulièrement à Tétouan, de nos jours encore, et l'on peut en dire autant de la façon de les mettre en œuvre.

La même décadence que nous signalions à propos de la fabrication des azulejos à Tétouan se relève aussi dans la fabrication d'autres poteries, lorsque l'on compare celles que nous donnent aujourd'hui les potiers de Tétouan à celles que nous ont laissées leurs ancêtres ou leurs maîtres en Andalousie, ou tout au moins les anciens disciples de ces maîtres restés en Espagne. Le musée de Séville contient des restes de poteries très remarquables, notamment des jarres vernissées à inscriptions arabes d'un caractère réellement artistique. Or on voit aisément du premier coup d'œil que les jarres actuellement en usage à Tétouan dérivent d'une même inspiration, descendent d'une même forme type, mais dépouillée de tous ses ornements. A Tétouan, comme à Cordoue, comme à Tolède, comme dans les campagnes de l'Andalousie et celles de la Castille méridionale, mêmes formes de jarres, mêmes formes de cruches et même usage fréquent ; le nom espagnol des jarres, *tinaja,* rappelle même la dénomination qu'on leur donne quelquefois à Tétouan, et presque toujours à Tanger, *tona,* celle qu'on leur donne aussi ailleurs, *tina* ; mais au Maroc comme en Espagne on

d'importation andalouse ; la date de son installation dans la ville doit être celle de l'arrivée des fugitifs d'Andalousie, c'est-à-dire la fin du xv[e] siècle. Nulle part ailleurs on ne la retrouve dans le nord de l'Afrique, autrement qu'à l'état embryonnaire, si ce n'est à Fès, mais avec des procédés tout différents. Fait qui contribue bien à prouver encore combien peu le Maroc a dû, malgré ce qu'on en ait dit, subir le contre-coup de la chute de Grenade et se laisser pénétrer par le choc en retour de la civilisation hispano-arabe, sauf en quelques points isolés[1].

Exprimons enfin le regret que les restaurateurs de l'Alhambra au lieu de se servir, pour remettre en état les anciennes mosaïques murales du merveilleux palais, des carreaux de Tétouan, qu'ils pourraient se procurer si facilement cependant, aient cru devoir se contenter d'utiliser ces horribles carreaux imprimés qui portent sur leur surface l'imitation grossière et criarde de quelques centimètres carrés de mosaïques[2].

ne fabrique plus aucun des beaux spécimens d'autrefois, puisque la classe riche ou ne les emploie plus, ou n'existe plus elle-même.

1. Cependant on nous a signalé une fabrication, mais très peu importante, de carreaux émaillés pour mosaïques à Casablanca, Rabat et Asfi. Enfin la même industrie tendrait à s'implanter à *Tanja El-Bâbya*, près de Tanger, où elle aurait été importée depuis peu par des indigènes des Djébala. Mais la qualité secondaire de l'argile nuisait à la qualité des produits. Nous donnons ces faits sous toutes réserves, n'ayant pu les contrôler.

2. La partie de l'Espagne que les Espagnols appellent « Levante », c'est-à-dire la région qui avoisine la côte orientale, fournit beaucoup de ces produits. Valence notamment (Maisons Ros José, Nolla hijos de Miguel, etc., etc.) et Malaga, comptent des fabriques importantes. A côté des produits de belle qualité soigneusement faits, mais chers, ces régions de l'Espagne déversent sur le Nord de l'Afrique une pluie de produits inférieurs, d'un bon marché remarquable ; plus faciles à mettre en œuvre que les produits de Tétouan, ils exigent moins de main-d'œuvre, aussi moins d'habileté de la part de l'ouvrier, beaucoup moins de temps, par suite ils détrônent peu à peu les mosaïques

Les carreaux émaillés n'étant pas d'une vente absolument courante, la multiplicité de leur forme, de leur taille, entraînant nécessairement des variations très grandes dans leurs prix de vente il nous est impossible de donner de ceux-ci la moindre idée même approchée. Généralement d'ailleurs, les carreaux ne se vendent pas seuls ; ils ne s'exportent plus guère aujourd'hui, ils sont utilisés sur place, et l'envoi qu'on en faisait autrefois à Tanger, Chechaouen, El-Qçar Elkebîr et peut-être ailleurs paraît avoir cessé à peu près complètement ou ne plus se faire que rarement depuis l'invasion des produits céramiques de fabrication européenne. Dans ces conditions, le prix de fourniture des carreaux se trouve, normalement, compris dans celui de la confection

tétouanaises au grand détriment de l'art décoratif. Leurs couleurs crues exagérées, leurs lignes sèches éclatent partout et offensent les yeux dans les maisons européennes ou juives nouvellement édifiées dans le Nord du Maroc, et même dans un trop grand nombre de demeures indigènes, quoique les musulmans soient restés, plus que les autres, fidèles aux anciens procédés.

Les dessins portés par ces carreaux espagnols reproduisent textuellement d'anciens fragments de mosaïques ; mais les contours des piécettes constituant celles-ci dans les originaux sont accusés sur les plaques-copies par de lourds et durs lisérés blancs, qui ont la prétention de figurer le léger affleurement de plâtre qui se fait jour plus ou moins entre les éléments isolés qu'il réunit dans les œuvres originales. Puis plus rien de ce léger bombement central des piécettes, plus rien de cette demi-transparence ou de cette demi-translucidité des émaux qui motivent les jeux de lumière et rompent heureusement la monotonie des grandes surfaces ; plus rien de cette légère irrégularité, de cette légère indécision des contours qui disparaît sous l'éclat du jour dans les surfaces pleinement éclaircies, mais qui donne un flottement si doux, un certain air de profondeur et de mystère aux parties plus ou moins enveloppées dans l'ombre des coins obscurs.

En somme une régularité trop absolue, trop mathématique, qui va précisément à l'encontre de ce que l'on demande à l'art décoratif et surtout à l'art décoratif musulman, occuper et distraire l'esprit en le reposant, mais sans l'absorber dans une contemplation trop précise et sans essayer d'enfermer son vol dans une formule trop nette.

de la mosaïque, exécutée sous la surveillance et la direction du maître potier.

Cependant on compte en général que le *mille* de piécettes de terre cuite émaillée, de formes diverses, mélangées, revient à peu près à 20 pesetas (monnaie du pays).

Les *tomettes* se vendent au prix moyen de 1 peseta 50 le cent, prises à l'atelier.

Nous préférons laisser de côté, pour l'instant, la confection des mosaïques du genre de celle que composent les artistes de Tétouan ; il nous semble qu'il sera plus utile d'en traiter lorsque nous étudierons l'architecture des maisons et des monuments de la ville ; nous espérons pouvoir donner alors la reproduction d'un certain nombre de spécimens relevés sur les lieux mêmes.

CHAPITRE II

LES BRIQUETERIES[1]

Les briqueteries sont réparties à Tétouan sur les bords

1. On n'emploie aucun terme spécial à Tétouan pour désigner une *briqueterie*. On se sert le plus souvent seulement du terme *farrân* ou *farrân el-yâjoûr*, c'est-à-dire « four » ou, quand il pourrait y avoir ambiguïté, « four à briques », aussi bien pour indiquer le four lui-même que l'établissement tout entier. Quelquefois on dit *raḥbat el-yajoûr* (رحبة الياجور), « emplacement des briques ». De même aucun terme spécial n'est en usage, pour désigner le briquetier ; on l'ap-

de l'Oued Tétouan, dans le fond de la vallée, on en trouve plusieurs notamment à *Es-Soueyeur*, *El-'Odoua*, *El-Mehamech*, etc.

La matière première employée est la terre argilo-sableuse des alluvions récentes, matière de qualité médiocre, à peine suffisamment argileuse pour assurer la cohésion des pièces.

L'installation d'un atelier de briquetier est plus simple encore que celle d'un atelier de potier-céramiste. Tout se fait en plein air. Généralement il n'y a même pas d'abri pour permettre aux briques de sécher avant d'être portées au four, de sorte qu'en cas d'orage tout est perdu. Il est vrai que le peu d'activité de l'industrie de la briqueterie exclut toute velléité de frais quand ceux-ci ne sont pas strictement indispensables.

Les fours [1] sont construits à peu près sur le même modèle que ceux des potiers ; mais en général ils sont plus solides et quelquefois plus perfectionnés. Souvent ils sont faits avec assez d'art, pourvus de murs en ailes destinés à les consolider, ou appuyés à des murettes bordant le chemin d'accès à la gueule du foyer. Le croquis que nous donnons de l'un d'eux, sis sur les bords d'El-'Odoua, nous dispensera d'entrer à ce sujet dans de plus grands détails. Ils sont en général construits en briques et mortier de terre, quelquefois en maçonnerie de moellons plus ou moins grossiers.

Leur hauteur au-dessus du sol peut atteindre 3 à 3^{m},50,

pelle le *ma'allem* (معلّم), terme qui convient à tous les patrons de métier ; ou, pour éviter les confusions possibles, on dit *ma'allem el-yâjoûr*. L'ouvrier est le *çâna'* (صانع) comme dans tous les autres corps de métier. Quant aux briques, on les appelle *yâjoûr* (ياجور) mot qui est une des déformations en usage dans le Nord de l'Afrique du terme littéral *ajoûr* ou *adjoûr* (اجور).

1. *Farrân*, plur. *frâren* (فرّان, plur. فرارن) comme ceux des potiers.

au-dessous, leur profondeur va jusqu'à 2m,50 ou 3 mètres ; leur diamètre peut être approximativement de 4m,50. Mais avec leurs chemins d'accès, rampe conduisant au foyer et murs en ailes ou murettes ils occupent un espace d'au moins 20 à 30 mètres de diamètre.

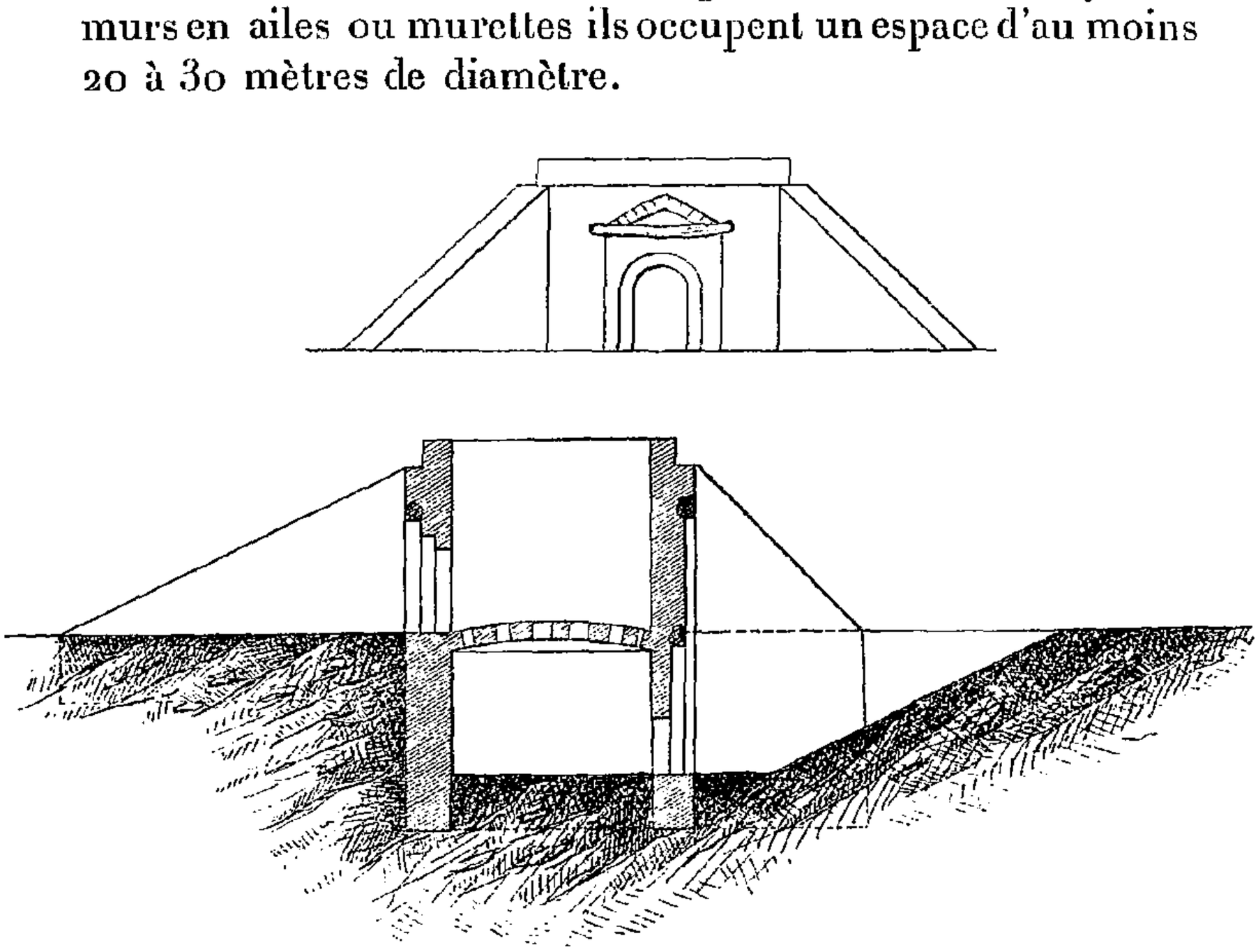


Fig. 66.

Les briqueteries fournissent trois sortes de matériaux :

Les *briques (yadjour)* ;

Les *tomettes (morebba')*[1] analogues à celles que fabriquent les potiers et que nous avons déjà vues.

Des *tuiles* ordinaires (*qarmoûd*) du même type que les tuiles à émail vert.

Les briques ont, comme dimensions en centimètres,

1. مربّع. Voir ci-avant, dans l'énumération des produits fournis par les céramistes, au 54.

22 × 11 × 2 ; elles sont donc très plates, bien plus analogues aux briques romaines ou turques (d'Algérie) qu'aux briques actuellement en usage en Europe. La pâte en est peu homogène, d'un rose pâle et un peu grisâtre ; elle présente des fissures, des loupes, des vacuoles ; elle contient des grains de sable, de petits cailloux, elle est trop souvent friable, tendre, toujours inégale dans sa dureté, en tous cas. Certaines parties des briques sont presque vitrifiées, trop dures et cassantes, par le fait d'une malcuisson. Les coins sont mal faits ; les briques elles-mêmes sont parfois gauchées. Elles offriraient peu de résistance à l'écrasement, employées en masses considérables. Peut-être vaudraient-elles mieux contre le choc des projectiles : les massifs qu'elles constitueraient se comporteraient peut-être alors comme des blocs participant à la fois de la nature du béton et de celle du talus de terre et pierres tendres. Mais en aucune façon elles ne sauraient fournir de bons matériaux pour l'installation de sols d'habitation qui en seraient revêtus ; elles ne tarderaient pas à s'effriter sous les pieds en dégageant unepoussière rougeâtre insupportable et à se creuser aux endroits les plus fatigués.

Ajoutons que ces briques sont poreuses, hygrométriques, impropres par suite, ou peu propres, à faire des revêtements de surfaces destinées à se trouver en contact avec l'eau, et que leur emploi dans les murs des maisons contribue à rendre celles-ci très humides et à créer des conditions déplorables d'habitation.

Les anciennes briques que l'on trouve à Tétouan, dans les monuments anciens, sont identiques à celles que l'on fait actuellement dans la ville : de sorte que l'industrie de la briqueterie peut y avoir été plus active, plus importante, mais non plus perfectionnée. Les masses résistantes de maçonnerie où elles ont été employées paraissent devoir leur solidité surtout à la qualité du mortier, supérieur à celui dont on use communément aujourd'hui.

Ce que nous disons des briques pourrait aussi se dire des tuiles ordinaires.

Les prix des briques est de 10 pesetas le mille, prises en fabrique. Mais le fabricant se charge souvent de les rendre à pied d'œuvre sans augmentation du prix de vente, en se servant de ses propres ânes et de ses âniers quand ceux-ci sont inoccupés.

Les tuiles valent de 50 à 60 pesetas le mille (Il s'agit des tuiles non émaillées).

Souvent les briquetiers sont simplement locataires des terrains où ils installent leur industrie. Les locations sont verbales sauf exception. Les loyers varient suivant la nature de l'emplacement et son étendue, comme cela se comprend, mais en général ils se rapprochent des bases suivantes: 12 douros (60 pesetas du pays) ou 6 000 briques par an. C'est ce qu'était loué l'emplacement d'une des principales briqueteries du lieu dit Es-Soueyeur, celle de Sî 'Allel, de Sî Moḥammed ben Azîma et de Moḥammed Ez-Zeqazî.

Un ouvrier briquetier gagne en moyenne 1 peseta 25 par jour.

Les procédés du métier n'offrent rien de spécial, rien qui diffère de ceux usités en Europe si ce n'est qu'ils sont portés à un moindre degré de perfection et mis en œuvre avec moins de soins.

Les briques fabriquées à Tétouan sont écoulées sur place ; elles servent à la construction des maisons de la ville. Les montagnards des cantons voisins en achètent aussi une quantité assez appréciable, qu'ils transportent ensuite sur leurs mulets, pour les besoins de leurs villages.

Les tuiles sont presque uniquement achetées par les montagnards qui s'en servent quelquefois pour couvrir leurs maisons rustiques.

A. Joly.